

Jean-Marie Gourio



**Le fabuleux
départ en**

Laponie
de la famille
Zoiseaux

roman

Une envie de légèreté
dans un monde trop lourd !

PAPILLON

JULLIARD

frenchpdf.com

FrenchPDF.com

Bénéficiez de nos offres à chaque instant et à tout endroit, le site **FrenchPDF** vous invite à réinventer le plaisir de la lecture et découvrir les nouveautés de vos auteurs préférés.



JEAN-MARIE GOURIO

LE FABULEUX
DÉPART
EN LAPONIE
DE LA FAMILLE
ZOISEAUX

roman

Julliard

Souhaitez-vous avoir un
accès illimité aux livres
gratuits en ligne ?
Désirez-vous les télécharger
et les ajouter à **votre**
bibliothèque ?

FrenchPDF.com

À votre service!

« PAPILLON »

Collection créée par Jean-Marie Gourio

© Éditions Julliard, Paris, 2017

EAN : 978-2-260-03012-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Suivez toute l'actualité des Éditions Julliard sur
www.julliard.fr



À Selma Lagerlöf, qui fit naître Nils Holgersson.

Tout le monde rêve de voler.

Je suis caissier au Crédit agricole de Bourgogne. Marié. Deux enfants. Ma vie me va. C'est une vie simple. Calme. Sereine. Je n'ai jamais eu l'âme d'un casse-cou. Le poulet rôti du dimanche me convient. Ou la pizza. Les week-ends aux champignons. Les parties de pêche à la pisciculture aussi. Juliette m'aime. Je l'aime. Jérémie et Cloé aiment leur papa et je les aime. Je ne crois pas que je m'ennuie. Des fois, peut-être, un peu. Le dimanche. Quand il pleut. Qui ne s'ennuie jamais ? Je m'ennuie déjà moins que lorsque j'étais enfant à Joigny. Beaucoup moins que lorsque j'étais adolescent. Mon ennui me quitte avec l'âge. Mon esprit s'occupe et s'évade. Des hirondelles me font leurs nids au plafond.

Nous habitons une ferme à la sortie d'Auxerre. Profitons d'un grand jardin. D'un joli potager. D'un vieux pigeonnier, où quelques pigeons vivent librement. Nous leur donnons du grain et pour l'essentiel les laissons vivre à leur guise. Nous ne touchons pas aux œufs. Si parfois nous trouvons un petit pigeon mort au pied du pigeonnier, nous l'enterrons au fond du jardin. Jérémie et Cloé plantent sur la tombe une petite croix.

Souvent, je les regarde voler. Ils tournent au-dessus de la maison, s'éloignent, disparaissent dans le ciel, puis reviennent se poser sur le toit du pigeonnier. J'aime leur fidélité à leur nichoir. Comme je suis fidèle à ma maison, à Juliette, à mes deux enfants. Ils pourraient fuir mais ne le font pas. Où iraient-ils ? En Afrique ? Y a-t-il des pigeons en Afrique ? Y a-t-il des rouges-gorges au Mali ? Au fond, nous ne savons pas grand-chose de la vie. Sauf que nous marchons. Que les oiseaux volent. Que les poissons nagent. Y a-t-il des truites au Kenya ? des moineaux dans les rues de Bangui ?

J'aime les regarder tourner dans le ciel. Libres comme l'air. L'air est-il libre, d'ailleurs ? Libre de quoi faire ? Que fait l'air ? Des courants d'air ? Il fait du vent. Est-ce l'air qui fait le vent ? Oblige-t-on l'air à venter ? L'air a-t-il le choix de quoi que ce soit ? Il faudrait le demander, mais à qui ? Au vent lui-même ? Aux arbres, que le vent secoue ? Que savent les arbres ? Savent-ils seulement qu'ils poussent et qu'ils sont verts ? qu'ils vivent ? Les pommiers aiment-ils leurs pommes comme nous aimons nos enfants ? Les ont-ils jamais vues ? Ont-ils des yeux pour les voir ? des oreilles pour écouter la pluie tomber ? des narines pour sentir la terre humide et la mousse ?

Au guichet du Crédit agricole de Bourgogne, ça n'est jamais la cohue, j'ai tout loisir de me poser un tas de questions inutiles. Je n'y réponds jamais. Seule la question m'intéresse. Disons qu'elle m'amuse. Les gens qui passent devant cette petite caisse du Crédit agricole de Bourgogne me regardent et doivent se dire que je m'ennuie, toute la journée, seul, assis derrière mon guichet. Je pourrais lire. Mais quoi ? Non. Je joue au jeu des questions sans réponses. Je rêve. J'observe les pigeons sur le toit d'en face. Ils s'y réunissent, et, d'un coup, se trouvant en nombre suffisant, s'envolent et font des tours dans le ciel, avant de revenir se poser sur ce même grand toit pentu. Qui donne au groupe l'ordre de l'envol ? Est-ce un ordre général ? Jamais je n'ai pu identifier un possible chef de troupe. Les pigeons sauraient-ils vivre et se déplacer dans les airs sans chef ? Une société d'oiseaux sans patron ?

Le mien ne m'importune pas beaucoup, je dois bien le reconnaître. Une fois par semaine, le directeur passe, nous faisons le point. Un monsieur très gentil. Qui a l'air de s'en fiche un peu. Comme je m'en fiche. Nous gérons peu de comptes de dépôt, et sur ces quelques comptes il y a peu d'argent. On supprimerait cette caisse du Crédit agricole que le monde de la finance ne s'en trouverait pas beaucoup changé. On peut dire que je ne sers pas à grand-chose. Cela me va. Les pigeons servent-ils à quelque chose ? Leur vol circulaire dans l'air chaud de l'été sert-il à quelque chose ? Probablement pas. Cela semble convenir aux pigeons. Il sert au plaisir que je prends à les voir tourner, libres et légers. Ce plaisir vaut de l'or, qui ne se met pas en banque mais dans une petite cachette, au fond du cœur.

Même Juliette, que j'aime, ne sait pas le bonheur que j'ai à regarder les pigeons voler. Pourquoi le lui dire ? Comprendrait-elle toute l'importance que cela revêt pour moi ? Je sais que Juliette adore faire de l'aquagym, nager en rond, et je m'en fiche pas mal. Pourquoi s'intéresserait-elle au vol circulaire de mes pigeons ?

Pourquoi volent-ils en rond ? Pourquoi ne partent-ils pas jusqu'à Quimper, pour voir la mer, puis regagner leur maison les plumes salées d'un air frais marin ? Pourquoi tournent-ils inlassablement autour de leur point de pose ? On les croirait attachés au sol par un fil. Si j'étais à leur place, j'irais loin, je crois. Si je m'envole, je ne reviens pas. Ou bien je fais comme eux, je tourne inlassablement dans le ciel au-dessus du Crédit agricole. J'en suis tout à fait capable. Le ciel est joli, par ici. Souvent moutonneux. La campagne vallonnée. Verte. Riche en eaux. Je pourrais, je crois, tourner inlassablement autour de ma maison, et me poser sur le toit du pigeonnier, au fond de notre jardin. Observer secrètement mes enfants, quand ils jouent. Contempler ma femme quand elle lit, sous le tilleul. J'irais me poser sur une branche, au-dessus d'elle, et je la regarderais s'endormir, le livre à la main, jusqu'à ce que ce livre glisse doucement dans l'herbe tiède.

Nous nous sommes mariés tôt, à l'âge de vingt ans. Je n'ai jamais aimé qu'elle. C'est la femme de ma vie. Nous nous sommes rencontrés au bal du 14 Juillet, à Sens, il y a juste dix ans. La buvette. Les flonflons. Tout ce charme désuet que j'aime. Elle portait ses cheveux noués en longue natte. Une robe indienne. J'en suis tombé immédiatement follement amoureux. Nous ne nous sommes plus jamais quittés. Vint Jérémie, aujourd'hui âgé de huit ans. Puis Cloé. Six ans. Notre amour ne s'est jamais démenti. Il a pris une forme de passion apaisée, calme, appliquée, vigilante et douce. Je me blottis dans cet amour douillet comme dans un nid.

Juliette travaille aux services sociaux de la mairie d'Auxerre, s'occupe des gens les plus défavorisés. Leur cherche des solutions. Des aides financières, voire des logements. Le nombre de gens malheureux est très impressionnant. Comment faisons-nous pour nous mettre aussi souvent dans de tels embarras ? Encore une question qui restera sans réponse. Dès l'école, comment faire les

bons choix ? Dès l'enfance, comment savoir le chemin ? Combien de fois, dans une vie, nous trompons-nous de route ? Toute cette misère sociale. Tout ce désarroi. Un jour, tout ça finira mal. Ces pigeons que j'observe si souvent ont peut-être trouvé la réponse, ils tournent en rond, sans trop se poser de questions. Il me semble que ces cercles interminables dans le grand ciel les grisent. Tourner en rond sur la terre paraît au contraire nous user vilainement et nous exténuier, nous faire vieillir prématurément, nous aigrir et nous attrister. L'apesanteur nous rendrait-elle le mouvement perpétuel insupportable ? Devrions-nous voler pour être heureux ? Je nous vois bien, Juliette, Jérémie, Cloé et moi, voler en cercle au-dessus de notre maison pour venir nous poser, en famille, sur notre toit. J'adorerais ce périple. Pouvoir me pelotonner contre ma femme et mes enfants, faits de plumes. On s'embrasserait en se donnant des petits coups de bec. Même si j'aime la peau de Juliette, sa douceur, son parfum, je crois que j'adorerais sa plume. Et par-dessous son plumage, son duvet doux, soyeux. J'y enfouirais mon bec. Sentirais sa chaleur. M'endormirais, ravi, serré contre son corps d'oiseau, nous nous réchaufferions au soleil, sur le toit de notre demeure. Avant de nous envoler à nouveau, virevolter dans les airs, elle autour de moi et moi autour d'elle. Aile contre aile. Magnifiquement libres. Deux pigeons fous amoureux. Juliette pondrait des œufs. Je les couverais avec elle. Si elle le voulait bien. Sinon, je ferais comme tous les autres pigeons. J'irais attendre en face, sur une branche.

Il est relativement peu courant dans un couple que l'épouse se prénomme Juliette et le mari Roméo. C'est notre cas. Roméo et Juliette Zoiseaux. Roméo, Juliette, Jérémie et Cloé Zoiseaux, pour citer notre famille au complet.

Quand je nous imagine pépianant sur le toit de notre maison, après avoir volé en rond, les uns derrière les autres, je suis heureux d'être un mari et un père.

J'aimerais pouvoir voler. Mais je crois que tout le monde aimerait ça. Je n'irais pas jusqu'à faire le tour du monde, comme les grues ou les oies bernaches, mais j'aimerais pouvoir faire certains petits trajets. De la maison à l'agence du Crédit agricole, par exemple, et bien sûr m'offrir le retour *en volant* dans la lumière de fin d'après-midi. Aller le dimanche au café de la place, *en volant*, c'est raisonnable, le bar-tabac est à deux pas. Planer jusqu'à la

boulangerie, puis rentrer *en volant*, avec le pain et des gâteaux. Exécuter des sauts de moineau. Les moineaux ne parcourent jamais de longues distances. Souvent, même, on croirait qu'ils ne font que marcher à pied. « Marcher à pattes » siérait mieux pour un moineau. Les moineaux les plus marcheurs pourraient être des petites souris. Qui vous trottent entre les jambes pour chiper une miette de pain.

Le vol des oiseaux me fait tourner la tête. Enfant, je ressentais déjà ce tournis, et je découvrirais plus tard qu'on peut obtenir de semblables sensations avec un peu d'alcool, ou lorsqu'on vous soigne une écorchure à l'éther. La tête devient molle et s'évapore. Le cerveau s'envole. Mes pensées s'accrochent aux plumes des oiseaux et filent avec eux par-dessus les campagnes, très loin, par-dessus les montagnes et les villes, comme le petit Nils Holgersson voyage assis sur le cou d'une oie sauvage. Il m'arrive d'aller au travail à vélo. Il n'y a que quelques kilomètres entre la maison et la caisse du Crédit agricole de Bourgogne. J'aime particulièrement cette longue descente, toute droite. Je peux sans danger fermer les yeux, je deviens alors Nils Holgersson. Le vent siffle à mes oreilles. J'en pleure de joie. Ma journée au guichet s'en ressent, évidemment. Venir travailler accroché au cou d'un oiseau change la relation au client. Je ne vois plus les comptes en rouge qui sont à découvert. J'autorise des petits retraits à des gens qui n'en ont plus le droit. Je vais comme Nils Holgersson sur ma chaise de guichetier de banque. Le vent d'altitude siffle à mes oreilles, la journée durant. Le petit Nils tancerait-il les interdits bancaires ? Je ne le crois pas. Il traverse le ciel de la Suède et les banques ne l'intéressent pas.

J'aime énormément mes enfants, Jérémie et Cloé. Je veux qu'ils volent. Je veux qu'ils s'envolent. Je veux qu'ils soient heureux. Mais le bonheur des enfants n'est pas du seul fait des parents. Il y a le reste du monde. Il y a la vie. J'ai terriblement peur qu'il leur arrive malheur, et le malheur je n'en veux plus. Plus jamais. Mon enfance n'a pas été marrante à Joigny, face à la caserne des CRS. J'ai subi quelques violences. Je n'en parlerai pas.

Un vol de pigeons m'aura sauvé la vie, un jour de grande peine. Je l'ai regardé tourner, longtemps, au-dessus de la caserne, et grâce à lui je suis parti. Je me suis enfui.

Aujourd'hui, je ne travaille pas. Juliette est à Auxerre. J'emmène les petits à la piscine. Depuis les gradins, j'aime les regarder nager. Voler dans l'eau, tels de minuscules oiseaux trempés. Leurs gestes sont d'une infinie grâce. D'une légèreté surnaturelle. Ils sont si fragiles. Petits piafs.

Nous sommes allés boire un chocolat. Je les écoutais ronronner de gourmandise. Un peu tremblotants de froid, après l'atmosphère surchauffée des bains. Leurs mains serrées fort sur la tasse, pour se réchauffer. Leurs cheveux hirsutes, brillants, encore mouillés. Je ressens pour eux un amour fou.

Au retour, j'ai fait une halte le long d'un pré semi-inondé constamment occupé par une ribambelle de hérons. Nous sommes descendus pour contempler ces oiseaux bizarres, armés d'un long bec et haussés sur des pattes interminables. On les croirait en pleine nature peints par Buffon. Jérémie et Cloé frappaient dans leurs mains pour les faire s'envoler, mais les hérons ne bougeaient pas, affairés à gober les grenouilles, nombreuses dans ce marais.

C'est un geste naturel que de frapper dans ses mains pour faire s'envoler tout ce qui vole. Nous ne résistons pas à la joie de l'envol, ce moment magique du décollage qui nous fait terriblement défaut.

Je rêve souvent que je vole. Il paraît que c'est un rêve assez classique. On dit même qu'il est à connotation sexuelle. Peut-être. Moi je crois que mes rêves de vol sont la traduction de mes envies de voler, tout simplement. Je survole les campagnes, je bats des bras et file dans l'air, sans aucune difficulté. La liberté que j'en ressens est immense. Mon corps se détend et la joie m'envahit. Je crois qu'un jour je volerai. Quand ? Comment ? Impossible à dire. Mais mon envie est telle que je dois pouvoir m'envoler. Parfois, je me sens si léger que je me vois partir. J'approche de l'instant du décollage. Mon corps s'élève jusqu'à ce que je me tienne sur la pointe des pieds. L'extrême pointe. Je touche le sol d'une pointe d'orteil. Je tiens sur la pointe d'un ongle. C'est un tout petit vol, mais il faut bien commencer. Les oisillons quittant le nid, après quelques jours passés blottis à prendre des forces, ne font que sautiller. Je sais déjà le faire. Je le pratique parfois, dans le jardin, quand je suis sûr que personne ne me regarde. Je sautille comme un oisillon entre les rangs du potager. Exactement comme un oisillon. Un jour, j'ai surpris un chat en train de me regarder sautiller. J'ai vu, dans son

regard étincelant et fou, qu'il m'aurait bien croqué. Pour lui, sans aucune sorte de doute, j'étais un oisillon tombé du nid incapable de voler encore. Une proie facile. J'en ai eu la peur de ma vie. La terreur m'a donné des ailes. J'ai sautillé jusqu'à la maison pour me mettre à l'abri. Dissimulé derrière la fenêtre de la cuisine, j'ai observé le chat qui s'approchait à pas lents de la maison. Un énorme matou tigré. Affamé. Bien décidé à s'attaquer à un oisillon déplumé de quatre jours seulement et quelques grammes. La nature est monstrueuse. Je suis allé m'enfermer dans la salle de bains, le temps que la menace s'éloigne. C'est Juliette qui m'en a délogé en rentrant de la mairie d'Auxerre. Inquiète. « J'ai mal au ventre », lui ai-je expliqué. C'était vrai. Mal au bide de trouille. Ma crampe à l'estomac se réveille chaque fois que j'y repense. Je ne souhaite à personne d'être avalé tout cru par un chat.

Si je vole un jour, il ne faut pas que je commence par le commencement. Il faut que je vole d'emblée comme un gros oiseau adulte, puissant, aux longues ailes, au vol assuré. Je ne veux plus sautiller.

Le souvenir de l'oisillon que j'ai été ne me quitte pas. La terreur du chat. Je suis seul à la caisse du Crédit agricole de Bourgogne. Personne ne passe dans la rue. Les pigeons sur le toit d'en face ne volent pas. Il fait trop chaud. Ils dorment. Je n'ai eu depuis ce matin que trois visites, une demande de carnet de chèques, un retrait, le dépôt en liquide d'un commerçant. Je ne sais pas si je rêve ou si je vis, dans ce silence et dans ce repos. Rien ne m'empêche au fond d'être un pigeon qui somnole au guichet d'un pigeonnier. Qui m'en fera le reproche ? J'aime cet état d'ankylose. Un client entrant et claquant violemment la porte derrière lui ne me ferait pas m'envoler. Plus je suis un oiseau et plus j'aime le monde. Plus j'aime les paysages. Plus j'aime les gens. Ceux qui travaillent dans les champs et ceux qui s'activent sur les échafaudages. Ceux qui se promènent dans les parcs. Ceux qui lisent. Rien n'est plus agréable pour un oiseau perché que la présence d'une jeune femme qui lit, longtemps immobile, posée sur un banc. La douceur de la liseuse engourdit l'oiseau. De même que la présence immobile de l'oiseau protège la lecture de la jeune fille qui va de ligne en ligne comme en un jardin. La jeune fille s'endort au soleil. L'oiseau change alors de branche pour s'approcher d'elle et regarder l'enfant dormir. Tout ce qui dort est

enfant. Tout ce qui dort est oiseau. Je l'ai souvent ressenti. Pendant l'endormissement, ma taille réduit, je ne suis plus qu'une petite boule. Ajoutez-y quelques plumes et le tour est joué.

Une journée vide comme aujourd'hui m'est un régal. Ne rien faire. Ne pas bouger. Penser à des choses inutiles. Est-ce vraiment voler dont je rêve, ou seulement dormir au soleil, posé sur une branche ? Les deux ne sont d'ailleurs pas incompatibles. Je peux très bien voler une dizaine de minutes, faire un petit tour du quartier, peut-être aller jusqu'aux coteaux de vignes, revenir me poser sur une branche, et somnoler au soleil que tamisent les feuilles, tout l'après-midi. Qu'est-ce qui m'en empêche ? Pourquoi se mettre toujours des murs dans la tête ? s'imposer des choix inutiles ?

Je vole. Je me pose. Je dors. Simple comme bonjour. Heureux comme Baptiste. Qui est donc ce Baptiste toujours heureux ?

Il est midi moins dix. J'ai envie de miettes de pain. Je ferme l'agence, cours à la boulangerie, m'achète une baguette, et je reviens fissa m'asseoir à ma place au guichet. Il est normalement interdit de quitter l'agence. Même une minute. M'acheter du pain m'aura pris au maximum trois minutes. La boulangerie, comme tous les commerces de la ville, me semble-t-il, à cette heure de grand silence, était déserte. Trois minutes de faute professionnelle. Après sept années de loyaux services, est-ce si grave ? Et puis, un oiseau affamé peut-il déroger aux lois des hommes ? Question qui demeurera sans réponse, encore.

Je me suis préparé un petit tas de miettes. J'ai commencé à les manger. Une par une. Miette par miette. C'était délicieux. Cette façon qu'ont les oiseaux de déguster leur repas par minuscules bouts me fait penser à la cuisine des Asiatiques et cette manière qu'ils ont de picorer de fines bouchées, dans trente-six plats. J'aurais pu me confectionner un tas de miettes de baguette, un tas de miettes de pain de campagne, un tas de miettes de brioche, un tas de miettes de biscotte, et taper joyeusement dans l'un ou l'autre des petits tas, comme un piaf tonkinois.

Le téléphone sonna. C'était Juliette. Chaque jour, Juliette m'appelle à midi. Pour m'embrasser. C'est une habitude que nous avons prise, il y a des années, et que nous respectons. « Je t'embrasse, mon amour », me dit-elle. Et je lui

réponds : « Je t'embrasse, mon grand amour. » Puis nous raccrochons. Gonflés à bloc pour le reste de la journée. Client présent ou pas, je lui déclare mon amour. Ceux qui ont de l'argent sur leur compte me sourient. Ceux qui sont à découvert râlent. Je les comprends. À découvert, sans doute mal aimés, tendus, au garde-à-vous devant un guichetier énamouré qui roucoule, cela peut être énervant. Frustrant. La rage peut même vous faire monter les larmes aux yeux.

Je n'étais pas fait pour la banque. Est-on au départ jamais fait pour la banque ? Il y en a qui disent que oui. Mais moi, je n'en suis pas. Je n'étais fait pour rien de précis. Pour tout, pour rien, au final, c'est égal. J'aurais pu être facteur. Le chien du facteur. Une grappe de raisin. Le son d'une cloche. La pluie. Non. On ne peut pas être la pluie. Tout au plus, quelques gouttes. Avec de la chance, je serais tombé pile sur les cheveux de Juliette, un jour d'automne, alors qu'elle sortait sentir l'air devant sa maison. Je me serais glissé dans sa chevelure jusqu'à sa peau. J'aurais été une goutte de pluie sur la peau de Juliette pour quelques instants seulement. Ces secondes de béatitude me conviennent. Le temps ne compte pas.

Et me voilà guichetier au Crédit agricole de Bourgogne. Assis derrière le comptoir. À ne rien faire de la journée, quasiment. Certains oiseaux de mer planent des jours entiers sans battre des ailes, seulement portés par le vent. Peut-on parler de l'oisiveté de l'oiseau de mer ? La question ne se pose pas. En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir entendu quiconque la poser. L'oiseau de mer plane, c'est un état, utile et suffisant. Assis au guichet de la banque, je suis aussi dans un état utile et suffisant. Je plane, devant mon tas de miettes fraîches, en attendant le client. J'ai quelques mouvements de compte à compte à faire, mais j'ai le temps. Il me faut enregistrer quelques chèques arrivés par la poste. Rien ne presse en dehors du mouvement lent des ailes des goélands.

Le goéland est un gros oiseau, il peut atteindre un mètre quarante d'envergure. Il y a un mois m'est venue l'idée de mesurer mon envergure, pour savoir quel oiseau je serais, au cas où je serais un oiseau. Un mètre soixante du bout des doigts de la main droite à l'extrémité des ongles de la main gauche. Un bel oiseau. J'ai l'envergure du grand corbeau adulte. C'est trop. Je m'imagine mieux pigeon ou merle, ou oie. L'oie de Nils Holgersson. Je serais une oie forte

et courageuse qui transporterait sur son dos Juliette, Jérémie et Cloé. Je les emmènerais faire le tour de la terre, à cheval sur mon dos puissant d’oie sauvage. Nous survolerions l’Allemagne, la Pologne, le Danemark, la Suède, la Russie, la Mongolie, le Japon, nous traverserions le Pacifique jusqu’au Canada, puis l’océan Atlantique jusqu’en Écosse. Nous nous poserions sur la rive du Loch Ness, pour y apercevoir le monstre. Juliette, Jérémie et Cloé glisseraient doucement sur les plumes blanches de mon dos, jusqu’au sol. Ils serreraient fort mon cou d’oie et couvriraient mon gros bec de baisers tendres. La vie serait jolie.

Je dois fermer l’agence de midi trente à quatorze heures. Je peux alors sortir et aller où je veux, mais en général je reste enfermé, assis à mon guichet. Je sais que personne ne viendra perturber ma quiétude. C’est un moment secret.

Je m’apprêtais à finir mes miettes quand un homme vint frapper à la porte. Je lui signifiai d’un geste de la main que l’agence était fermée. Il insista. Je tentai de le dissuader d’insister, il insista encore. Finalement, j’allai lui ouvrir. C’était un vieux monsieur aux sourcils épais et blancs, au nez en bec d’aigle, aux yeux d’un vert émeraude étincelant. Une longue barbe blanche pointue lui descendait jusqu’à la boucle de ceinture. L’homme n’était pas très grand. Il m’arrivait au menton. Vêtu d’un pardessus sombre et d’une culotte courte en cuir épais, bottes aux pieds, il arborait un chapeau à larges bords, ce qui était vraiment superflu par une chaleur pareille. Je le fis entrer. Repris aussitôt ma place au guichet. Il leva son chapeau, découvrant une abondante chevelure blanche comme neige, et il se présenta.

— Glubistramoulskitaborskayakouts.

Je lui fis répéter.

— Glubistramoulskitaborskayakouts.

Pour simplifier, je lui demandai, par signes, une pièce d’identité. Il me tendit un passeport en bois sculpté d’une fleur qui faisait penser à un chardon. Jamais je n’avais vu de papiers officiels en bois. Je tentai de lire ce qui y était écrit. Je n’y comprenais rien. À la place de la photo était collé un papillon. Le nom du pays, en tout cas ce qui me semblait être le nom du pays, m’était inconnu.

Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts venait d'un pays dont j'ignorais l'existence, appelé « Tout ». Un pays portant un nom pareil aurait dû me marquer. Le pays « Tout ». Je ne suis pas doué en géographie, mais quand même.

— Tout, c'est où ? demandai-je au client qui se détendait et maintenant me souriait.

Ses dents étaient sculptées, comme on sculpte un bas-relief dans de l'ivoire d'éléphant, je devinais des oiseaux-lyres, des dragons et des loups, des lutins. Sur ses canines, deux ours dressés sur leurs pattes arrière jouaient du tambourin. Malgré la petitesse des motifs, on les distinguait parfaitement bien, l'éclat de ses dents aidait à la lecture de ces œuvres minuscules et précises.

— Tout ? Partout ! répondit-il, dans un français aux accents d'otarie, lorsque au cirque la belle monte sur un ballon multicolore et applaudit pour faire rire les enfants.

— Oui, insistai-je, mais Tout est bien quelque part, je me trompe ?

— Tout partout ! répéta le vieux bonhomme, qui commençait à s'agacer.

Ne souhaitant pas lui être désagréable, je m'enquis du motif de sa visite à l'heure pile de la fermeture. Il m'expliqua, avec quelques difficultés à manier notre langue, qu'il souhaitait ouvrir un compte.

— Oui, fort bien, dis-je, vous souhaitez faire un dépôt immédiatement ?

Il m'annonça vouloir déposer sur son compte deux bouts de bois.

— Pardon ? fis-je, poliment.

Il me redit vouloir déposer deux bouts de bois, qu'il pourrait retirer de son compte quand bon lui semblerait, selon les us et coutumes des banques françaises, qu'il préférerait les déposer sur un compte à la banque que les garder chez lui. Il sortit, sur-le-champ, deux petits bouts de bois de la poche de son pardessus, les posa sur le guichet devant moi. En effet, ce n'étaient que deux petits bouts de bois. Je crus à deux bouts de branche de bouleau. D'une dizaine de centimètres chacun. Que répondre ?

— Toute ma fortune ! cria-t-il soudain, d'une voix terrible.

Que faire ? J'ouvris immédiatement un compte courant au nom de M. Glubistramoulskitaborskayakouts, pris les deux petits bouts de bois, lui fis

signer les documents nécessaires, le raccompagnai à la porte de l'agence tandis qu'il ne cessait de me remercier chaleureusement, « France beau pays plat », disait-il, je le félicitai tout aussi chaleureusement, refermai la porte derrière lui, qui continuait à me remercier, planté tout droit sur le trottoir devant l'agence, et je revins enfin m'asseoir à la place que je n'aurais jamais dû quitter, sur ma chaise de caissier du Crédit agricole de Bourgogne, derrière le guichet.

Vendredi, il me faudrait expliquer à mon chef que j'avais ouvert un compte à un certain M. Glubistramoulskitaborskayakouts, qui venait de Tout, et qu'il y avait déposé deux bouts de bois. J'avais le temps d'y réfléchir. Et puis je n'étais pas obligé de tout lui dire, non plus. Le sacro-saint secret bancaire. M. Glubistramoulskitaborskayakouts y avait droit lui aussi, comme n'importe quel ressortissant de Tout, qui est partout. Glubistramoulskitaborskayakouts avait raison. La France est un grand pays plat.

Je rangeai les deux bouts de bois au coffre. Repris mon calme. Ma quiétude. Ce métier avait certains avantages. On y rencontrait des drôles de personnages. En baissant les yeux je découvris qu'à la place de mon petit tas de miettes, vingt petits tas, peut-être plus, s'étaient étalés en pyramides colorées. Il y avait toutes sortes de miettes, je crus reconnaître celles du pain de seigle, de la brioche, des miettes de pain azyme, différents pains d'épice, il y avait même un petit tas de graines de millet, du blé, du maïs, du sorgho, des pignons de pin, des graines de tournesol, une madeleine entière à picorer et, pour finir, une coupelle, qui me parut de cristal, emplie d'eau. Seul M. Glubistramoulskitaborskayakouts avait pu me faire livrer pareil festin pour me remercier de lui avoir ouvert un compte. Je courai dans la rue pour essayer de le rattraper, mais l'homme avait disparu. Je trouvai seulement sur le trottoir quelques plumes. On aurait dit des plumes de paon, longues, chargées en barbes colorées, à l'extrémité desquelles on pouvait voir un dessin rond en forme d'ocelle, bleu, aux reflets vert de jade et or, comme un œil grand ouvert, magnifique. Rien dans la rue à droite. Rien dans la rue à gauche. Rien nulle part. Je regardai instinctivement vers le ciel. Mon nouveau client s'était-il envolé ? Le ciel était vide. Seul un avion passant très haut tirait derrière lui un bâton de craie blanche. Je ramassai les plumes et les emportai derrière mon comptoir de bois. Me rassis. Prêt à de nouvelles divagations. Elles

illuminèrent aussitôt le bureau comme un amas de pierres précieuses. Étrange journée. Je dégustai le buffet de miettes à volonté et bus la coupelle d'eau. Je fus alors empli d'un grand bien-être. Ces miettes avaient un pouvoir apaisant certain. À moins que ce ne soit l'eau fraîche, qui me redonnait, je le ressentais à chaque petite gorgée, de la clairvoyante jeunesse. Ce Glubistramoulskitaborskayakouts était un homme tout ce qu'il y avait d'épatant. Son riche repas de miettes à volonté m'avait fait pousser des ailes. Je retentai l'expérience. Me levai et me tirai vers le haut jusqu'à ne plus toucher terre, et cette fois-ci je crus bien m'élever d'un bon centimètre dans les airs, durant cinq secondes au moins, ce qui est époustouflant, quand on y pense. Il était treize heures trente-cinq. L'agence allait rouvrir dans vingt-cinq minutes, et moi j'avais volé pour la première fois de ma vie pendant cinq longues et magnifiques secondes. J'ajoutai sur le dossier d'ouverture du compte courant de M. Glubistramoulskitaborskayakouts : « client important, à considérer chaudement, elfe richissime ».

À dix-huit heures trente, pile, je fis un bouquet de mes plumes de paon, fermai l'agence, enfourchai mon vélo et pris la direction de la maison. Une lumière dorée tombait sur les collines. Un grand V se dessina miraculeusement dans le ciel devant moi. Début du mois de mars, les oies migraient vers le nord. Très vite, le ciel s'obscurcit, et ce furent alors des milliers d'oiseaux qui passèrent au-dessus de ma tête, dans un vacarme étourdissant. Je pédalais comme un dératé pour tenter de les suivre. Le vent me faisait pleurer. Je pouvais entendre le bruissement lourd de milliers d'ailes brassant les vents d'altitude, j'en hurlais de joie et de bonheur. Sûr que ce Glubistramoulskitaborskayakouts y était pour quelque chose. Je filais à vélo, toujours plus vite, toujours plus vite, espérant m'envoler et rejoindre les bords de la Baltique. Les pionniers du vol n'avaient-ils pas réalisé leurs premiers courts décollages à vélocipède ? Je pouvais décoller. Je le savais. Je sentais l'air me porter. Plus vite encore. Mais les milliers d'oies finirent par me distancer, s'éloigner, pour disparaître au loin, abandonnant dans l'air l'émouvante traîne évaporée de leurs cris sauvages, aigus et puissants, me laissant seul, sur la route en lacets qui traversait les vignes, en nage, et le cœur affolé. Je posai pied à terre. Lâchai mon vélo et m'assis sur le

talus. Les larmes me coulaient sur les joues sans discontinuer. L'émotion que provoquent toujours ces vols immenses me terrassait. Je suffoquais d'un plaisir terriblement fort qui me tordait le ventre et me faisait peur. Il y a quelque chose de surnaturel dans ces cris qui nous survolent. Leur liberté nous terrasse et nous cloue méchamment au sol. Nous sommes bannis du paradis. Pourquoi sommes-nous si lourds ? Quel terrible péché avons-nous donc commis pour nous retrouver fichés au sol comme de grosses pierres ? Je me sentais peser des tonnes, posé sur mon talus, à regarder les oies disparaître définitivement dans le lointain. Je me surpris à invoquer mon client.

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, aidez-moi ! Si vous me faites voler, je vous propose de monter l'intérêt sur vos deux bouts de bois à 7 % l'an ! Deux morceaux de bois de dix centimètres à 7 %, vous aurez, sans risque aucun, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, en un an, 21,4 cm de bois, et tout ça hors impôts ! Un centimètre et quatre millimètres garantis !

J'attendis qu'une voix me réponde, tombée du ciel, mais je n'entendis qu'un âne braire, dans un pré avoisinant. Je ne me sentis pas plus léger. Un peu plus bête, peut-être, à invoquer les elfes, assis, rouge et hirsute, sur le bord de la route. Je me relevai. Remontai sur mon vélo. C'est alors que j'entendis une nouvelle vague d'oies approcher dans mon dos. Suivie d'une autre vague, aussi puissante, et d'une autre vague, plus puissante encore, de plusieurs milliers d'oies.

— Merci, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts ! criai-je, en retrouvant tout mon entrain pour pédaler, je vous promets les 7 % !

Merveilleuse fin de journée printanière. L'ombre des milliers d'oies courait sur les collines et sur la route. Je roulais dans une mer d'ailes noires projetées. Les prés gorgés d'eau scintillaient tels des miroirs. La fraîcheur redonnait à tout ce qui vit du cœur au ventre. Les fossés pleins d'eau dessinaient sur les bords de la route des chemins d'argent. Les millions de cris emplissaient la vallée jusqu'à l'horizon maintenant, l'espace infini n'était que battements d'ailes surpuissants et rythmés. Je renonçai à les poursuivre pour me laisser filer, léger, sous le vent. À ma grande surprise, je vis que j'avancais toujours aussi vite, et sans pédaler. Comme aspiré par la force de ces vols successifs gigantesques. Les milliers

d'oiseaux attiraient vers eux tout ce qui passait en dessous. Je me levai sur les pédales. M'étirai le plus que je pouvais. « Encore, encore, me dis-je, décolle-toi. » Passé le petit bois après le pont, je sentis le vent de leurs ailes s'engouffrer dans mes cheveux, balayer mes joues et glacer les gouttes de sueur sur mes bras. La forêt tout là-bas tremblait, balançait, se gonflait de toute la force de la nature tombée des nues. Les bourgeons éclataient d'un coup sous la puissance inconnue des cris. Les milliers d'oies labouraient le ciel grand ouvert pour lui donner la vie, et chasser la tristesse de l'hiver. Des chevaux dans un enclos devinrent comme fous et se mirent à galoper en tous sens. Dans les cours des fermes, les oies domestiques battaient des ailes, s'élançaient et tentaient sans succès de s'envoler. Bec levé, oies domestiques lourdes et soumises, elles observaient en cacardant les passages des oies sauvages et libres. Je fermai les yeux. Tremblai de joie. En pleine extase. La liberté éclatante qu'exprimaient ces vols immenses faisait tout plier sur son passage. Les pierres et les hommes, les bêtes et les arbres, tout voulait s'envoler, comme pris dans le cortex d'une tornade géante. Ces vols de millions d'individus vous tiraient les tripes vers le ciel. Les oies me remorquèrent jusqu'à la maison. Juliette, Jérémie et Cloé se tenaient devant la porte et applaudissaient au passage de ces oiseaux migrants. Je m'approchai d'eux et pris la plus petite dans mes bras.

— C'est beau ! c'est beau ! c'est beau ! criait Cloé, ne trouvant pas d'autres mots pour exprimer ce qu'elle ressentait.

Juliette posa un baiser sur ma joue. Jérémie ne quitta pas des yeux le ciel rougeoyant que les vols successifs assombrissaient. Stupéfié par la puissance et la beauté de ce qu'il voyait. Quand les vols furent passés, un silence terrible s'abattit sur la campagne. Un vide d'une grande, profonde, étrange tristesse. Une peine qui ne datait pas d'aujourd'hui m'envahit, elle remontait à ce jour où la décision fut prise que l'homme marcherait sur le sol d'un pas pesant. Les oies nous avaient laissés à notre sort. Elles nous avaient abandonnés. Je reposai Cloé par terre.

— Elles sont parties ? demanda la petite, tristement.

— Elles vont revenir, lui dis-je.

— Quand ?

— Bientôt.

— Elles vont où ?

— Où ? répétai-je, où ? Vous voulez savoir où ?

On passa la soirée, après le repas, à compulser des cartes du monde pour tracer l'itinéraire de la migration des oies. À quatre pattes, devant la cheminée, nous sommes restés soudés, penchés sur le monde déplié.

— Venant de la mer Baltique, elles descendent en hiver vers l'Espagne, vers le Portugal, les bords de la Méditerranée ou la mer Noire, l'Afrique du Nord, ou le sud de l'Asie ; en été, le trajet s'inverse.

Je traçais du doigt sur la carte l'itinéraire des oiseaux.

— C'est quoi comme pays, ça ? demanda Cloé.

— La Norvège.

— Elles passent par la Norvège ?

— Bien sûr !

— Et là ? demanda Jérémie.

— Le Niger.

— Elles passent au Niger ?

— Bien sûr !

Nous étions deux oies adultes et deux oisons, appliqués, studieux, étudiant le bon parcours pour notre migration d'été. J'avais chaussé mes lunettes de chef des oies.

— Vous voulez qu'on passe par où ? m'enquis-je.

— On est des oies ? s'étonna Cloé.

— Des oies sauvages !

— On passe par l'Himalaya ! s'emballa Jérémie.

— C'est haut ! fis-je remarquer.

— C'est froid ! ajouta Juliette. On prendra nos bonnets.

— On va en Chine ?

— C'est tout près, dis-je, quelques coups d'ailes et nous survolons le Yunnan.

— C'est quoi le Yunnan ? demanda Jérémie.

— Une province de Chine.

J'enchaînai.

— Après le Yunnan, ça vous dit d'aller en Éthiopie ?

— Oui ! s'exclama Jérémie.

— Vous ne serez pas trop fatigués ? s'inquiéta soudain Juliette, en bonne mère oie.

— Non, ça va bien, répondit Cloé.

— On n'est pas obligés de voler tout le temps en battant des ailes, fit judicieusement remarquer Jérémie, on peut planer pour se reposer.

— C'est ce qu'on fera, confirmai-je sur le ton du leader des oies sauvages, on planera du Bhoutan à l'Éthiopie. Et, profitant des vents portants, on planera de l'Éthiopie au Portugal, ça vous va ?

Les yeux de Jérémie et de Cloé s'illuminaient du bonheur du voyage et du rêve. Nous étions, ce soir-là, à quatre pattes devant la cheminée qui distribuait une douce lumière sur la carte du monde étalée, une famille d'oiseaux migrateurs prête à s'envoler pour un fabuleux voyage autour du monde. Nous portions bien notre nom, nous, la famille Zoiseaux.

Je fis cette nuit-là un formidable rêve de vol. Plutôt un rêve d'initiation au vol. Je me trouvais dans un manège, identique à ceux que l'on utilise pour les chevaux, attaché à une sangle de cuir. À l'autre bout de cette sangle tendue, au centre de la piste sablonneuse, se tenait M. Glubistramoulskitaborskayakouts, en tenue d'elfe, vêtu d'un long manteau noir, d'une culotte courte, d'un chapeau à larges bords et d'une chemise rouge sang brodée d'oiseaux en or, botté de hautes cuissardes fourrées à bout recourbé et pointu. Des clochettes y étaient attachées, et sonnaient à chacun de ses déplacements. Glubistramoulskitaborskayakouts tira sur la sangle qui me reliait à lui et je partis au trot, d'abord, puis il tira la sangle plus fort et je partis au galop. Je galopais, galopais, soulevant derrière moi un nuage de sable. J'accélérai au point de décoller. Quelques centimètres du sol, seulement, puis je m'élevai dans l'air à une hauteur de un mètre cinquante environ. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts, mon professeur de vol libre, m'encourageait de la voix, en même temps qu'il me prodiguait des conseils sur la position des ailes, le repli des pattes, la tenue de mon cou par rapport à l'angle

de mes épaules, le port du menton, la flexion de la toute pointe des ailes. Il me faisait tourner et tourner encore au bout de sa sangle. J'en avais le tournis.

— Vous apprenez vite ! s'exclama-t-il, dans un français presque parfait.

Je faisais de mon mieux. Je volais au début d'un vol désordonné mais j'appris rapidement à me maîtriser. Il me conseilla des exercices pour le renfort musculaire.

— Si vous voulez faire le tour du monde en volant, il faut des épaules fortes, et le ventre musclé.

Je buvais ses paroles, trop heureux d'avoir un de mes clients du Crédit agricole de Bourgogne maître de vol.

— Le rythme, monsieur Zoiseaux, répétait-il, il faut le rythme lent du vol des oiseaux, battre tes ailes, et vous respirez, profond.

Je respirais le plus profondément que je pouvais, malgré mon cœur qui battait la chamade. Je volais. En rond, certes, mais je volais ! Comme un vrai oiseau attaché à une sangle. Je n'en étais pas encore à souhaiter le vol détaché. La main de maître Glubistramoulskitaborskayakouts me donnait l'énergie nécessaire au vol, ses coups, que je sentais, me disaient la bonne position, la bonne vitesse, la bonne posture, ainsi que la bonne pensée. Voler ne dépend pas que du corps. L'esprit doit s'accorder et se fondre dans l'action pour apporter son stratagème. Il faut l'esprit du vol. Comme le coureur de fond se forge un esprit marathonien, il faut être un oiseau dans sa tête pour voler. Conserver un esprit d'homme vous alourdira considérablement et empêchera le décollage. Il faut être aérien. Se faire l'âme aussi légère qu'une plume. Devenir, en entier, une plume. Ce qui est, si l'on y parvient, un ravissement total. Ça n'est pas disparaître. Au contraire. Devenir une plume rend extrêmement sensible à tout. À chaque mouvement de l'air, si infime soit-il, à chaque changement de lumière, à l'intonation des voix qui vous traversent et vous font vibrer, à la chaleur de l'atmosphère qui vous enlève, au froid qui vous fait vous reposer. Devenir léger comme une plume exige une grande sensibilité. De l'application et le goût forcené de la liberté. Ne devient pas plume qui veut. C'est abandonner tous les chagrins.

— Toi grosse plume de vache ! criait maître Glubistramoulskitaborskayakouts, navré de mon vol balourd.

Je fatiguais vite.

— Tour du monde, quarante mille kilomètres ! Vous es déjà fatigué, même pas encore arrivé au bout du pré derrière ta maison !

J'avais négligé les sports physiques, la bonne alimentation. Encore heureux, je ne fumais pas. Je ne buvais pas – un verre de vin le dimanche, un petit porto à la banque le jour de Noël. Pas de quoi tuer une plume. Je devais m'entraîner dur. Travailler mon endurance au vol. Ma force physique, évidemment. Les oies peuvent atteindre la vitesse de 150 kilomètres à l'heure avec de bonnes conditions météorologiques. C'est stupéfiant, même si la vitesse moyenne serait plutôt de 80 kilomètres à l'heure, ce qui est déjà énorme. Je fais à vélo au maximum du 20 kilomètres à l'heure, quand ça descend. Il me faudrait pour suivre un vol d'oies filer à une vitesse cinq voire sept fois supérieure, à la seule force des bras. Il est arrivé de repérer des vols d'oiseaux à neuf mille mètres d'altitude. L'altitude de l'Everest, le plus haut sommet du monde, étant de 8 848 m, il faut se pincer pour croire que les oies sauvages sont capables de voler cent cinquante-deux mètres au-dessus du sommet de l'Himalaya. Quelle vue ! Quel froid surtout, et quel manque d'oxygène. Apprendre à voler est une chose, apprendre à manquer d'air en plein effort en est une autre. Nous verrons bien. Chaque chose en son temps.

— Plus amplitude ! plus douceur ! plus force lente ! criait mon professeur.

Je volais en rond depuis déjà plusieurs heures. Le souffle me venait. La force. Je sentais mes ailes battre sans que j'aie à leur en donner l'ordre. Je n'avais d'autre souci que de gérer les battements de mon cœur et ma respiration. Devenir mentalement un oiseau. Mon vol devint plus fluide, plus coulé, plus pénétrant, moins contracté. J'entendais le son bien régulier de l'air glissant sur mon fuselage.

— Joli vol majestueux beau comme le vol des oies de Laponie ! me lança maître Glubistramoulskitaborskayakouts, pour m'encourager, satisfait de mes progrès rapides, découvrant dans un large sourire tout le bas-relief de ses dents finement sculptées.

Il tira un coup sec sur la sangle et me fit m'élever encore dans les airs. Je volais maintenant à une hauteur de cinq mètres environ. Je voyais sous moi maître Glubistramoulskitaborskayakouts, minuscule. De la taille d'un elfe. Haut comme trois pommes. J'étais euphorique. D'un coup sec du poignet, il me fit accélérer. Je volais maintenant à la vitesse moyenne des oies sauvages pendant leur migration. Soudain, sans prévenir, maître Glubistramoulskitaborskayakouts fit tomber la nuit. Une nuit étoilée comme je n'en avais encore jamais vu. Je volais dorénavant sous des milliards d'étoiles scintillantes. Le sol du manège et mon maître de vol avaient disparu dans la nuit. Je filais seul, sous l'immense voûte céleste, en direction de la Laponie. L'air froid sentait bon la résine.

C'est ainsi que je volai jusqu'au matin, sans chercher à me poser. Libre. Libre. Libre !

Au réveil, je me souvenais de tout avec précision. Je racontai mon rêve à ma famille pendant le petit déjeuner.

— Tu étais une oie sauvage ? demanda Cloé, ses grands yeux écarquillés, hirsute, encore enveloppée de la chaleur du lit, ensommeillée un peu.

— Oui, une grosse oie sauvage, avec des grandes ailes bien plus grandes que mes bras !

— Tu volais ? renchérit Jérémie, tu volais comment ?

— Je volais comme une oie, très haut dans le ciel, il faisait nuit, je me guidais aux étoiles, jusqu'en Laponie !

— C'est où la Laponie ? interrogea Cloé, les lèvres collantes de confiture.

— Au nord de la Norvège et de la Finlande, tout là-haut !

— Tu as volé longtemps ?

— Des heures ! Libre comme les oies que vous avez vues passer hier dans le ciel !

Je mentais un peu. Je n'allais pas raconter la sangle de cuir qui me retenait et maître Glubistramoulskitaborskayakouts qui me faisait tourner comme un cheval au manège. À quoi bon compliquer le récit pour rien ? Péchés véniels. Mes enfants me regardaient avec leurs grands yeux pleins de lumière. J'étais terriblement fier

d'être un papa qui vole. Juliette passa sa main dans mes cheveux et les ébouriffa en riant.

— Mon oie sauvage ! lança-t-elle, tu as sur la tête la neige de Laponie !

— C'est comment la Laponie ? demanda Cloé, insatiable – ce rêve, elle en voulait.

— C'est tout blanc, avec des étangs gelés, des forêts de bouleaux et de sapins, des troupeaux de rennes qui traversent les plaines en galopant, des renards, des loups, et des oies par millions qui font dans le ciel de grands cercles avant de se poser sur les bords fracturés des étangs pris dans les glaces, il y a le jour qui ne cesse de vouloir se lever et la nuit qui ne cesse de vouloir se coucher, il y a le vent qui repousse l'hiver en forêt, où rien ne bouge jamais, où rien ne dégèle, où la neige depuis mille ans garde au secret les empreintes fines des grands coqs de bruyère.

Je parlais comme un livre. Les mots sortaient tout seuls de ma bouche. J'avais la voix des contes. M. Glubistramoulskitaborskayakouts m'avait transmis une once de ce don. Comme il m'avait transmis le don de prononcer son nom sans me tromper. Je n'avais, je crois, jamais hésité à le prononcer. Je ne l'avais jamais écorché. Dès notre première rencontre, hier, à l'agence, j'avais appelé M. Glubistramoulskitaborskayakouts : monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts. Tout à trac : monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts. Seule la magie d'un elfe pouvait accorder à un caissier de banque habitué aux noms plus ou moins banals pareil pouvoir. Le nom le plus excentrique parmi tous les clients de l'agence, à part bien sûr Glubistramoulskitaborskayakouts, franchement hors catégorie, c'était Lassavonnette, que j'avais toujours bien prononcé.

Que me voulait au juste ce drôle de petit bonhomme qui m'était tombé dessus à l'heure de la fermeture de l'agence ? Pourquoi moi ? Les agences bancaires ne manquent pas, ni à Auxerre, ni à Saint-Florentin, ni à Sens, ni à Joigny, pourquoi s'être adressé à cette petite agence qui ne payait pas de mine ? Ce M. Glubistramoulskitaborskayakouts changeait le cours de mes journées, et la nuit il dirigeait mes rêves. Je n'avais d'ailleurs pas à m'en plaindre, au contraire ! Notre vie, à Juliette, Jérémie, Cloé et moi, allait changer. Je le sentais.

Nous allions être heureux comme nous n'avions peut-être jamais rêvé de l'être. Ce petit déjeuner, doux comme un câlin, en était les prémices. Il serait bien temps de demander à ce bon M. Glubistramoulskitaborskayakouts où il voulait en venir, en portant son dévolu sur la famille Zoiseaux, une famille ordinaire de la banlieue d'Auxerre.

Juliette devait amener Jérémie chez le médecin pour qu'il lui délivre, après un rapide examen, le certificat médical d'aptitude au sport. J'emmenai donc Cloé à l'école. Cloé continuait à planer.

— Quand tu volais, tu t'es posé par terre ?

— Jamais ! répondis-je, fanfaron.

— T'étais pas fatigué ?

— Un peu, mais le vent me portait.

— Ah...

Cloé se tut. Imaginer que le vent portait son papa haut dans le ciel l'avait rendue silencieuse. Elle avait tourné la tête, et contemplait les prés qui défilaient à petite vitesse, derrière la vitre de l'auto.

— Je peux ouvrir ? demanda-t-elle.

— Tu vas pas avoir froid ?

— J'ai envie.

J'abaissai la vitre latérale pour elle. Cloé pencha sa tête et l'exposa au vent. Elle ferma les yeux. Je savais ce qu'elle faisait. Ma petite volait. Je ralentis, que le vol de mon enfant soit doux, sans à-coups. Évitaï les imperfections de la route. Je la dévorais des yeux. Où était-elle, ma gosse ? Dans quel grand ciel volait-elle ? Vers quel pays ma petite se dirigeait-elle, portée par ce vent qui emmêlait ses cheveux fins en tous sens ? Elle eut un sourire. Peut-être avait-elle croisé d'autres oiseaux ? Ou bien même volait-elle en groupe, à la pointe du grand rassemblement en V ? Dirigeait-elle la manœuvre ? Petite fille en partance pour les aurores boréales et les soleils de minuit. Mon amour d'oison sauvage.

— Vole, loin, échappe-toi de la tristesse et de la lourdeur des choses, visite le monde, dors dans ton nid de nuages, et reviens-moi, Cloé, murmurai-je tout en conduisant sur la petite route, au ralenti, dépassant les coteaux brumeux couverts de vignes, les prés bleutés.

Elle rouvrit les yeux.

— Je suis allée en Laponie et j'ai volé par-dessus la neige ! s'exclama-t-elle.

— Tu as dormi un peu ?

— Non, papa, j'ai rêvé !

Je refermai la fenêtre, qu'elle n'attrape surtout pas froid. Elle avait beaucoup manqué l'école cette année, pour des raisons de santé. Cloé était une petite fille fragile. Malgré son impromptu voyage en Laponie, on arriva à l'école juste à l'heure. Ses copines l'attendaient devant la porte. Elles se sautèrent au cou. Une petite rouquine me fixa, un bon moment. C'était gênant. Le regard fixe des enfants est très embarrassant. Puis je l'entendis dire à Cloé :

— Il a un long nez, ton papa.

Cloé haussa les épaules, m'envoya un baiser de la main, et disparut dans la cour de l'école, accompagnée de toutes ses copines, en formation de petites filles qui migrent vers leur salle de classe écouter les leçons de la maîtresse, une grande jeune femme blonde au long cou, imposante, fière comme une oie des neiges.

Je repartis. Regardai mon nez dans le rétroviseur de la voiture. Je n'avais pas un nez particulièrement long. J'avais un grand nez, voilà tout. En bec d'aigle. Beaucoup plus petit que celui de M. Glubistramoulskitaborskayakouts, qui lui, franchement, en arborait un sacré ! J'avais un grand nez tout ce qu'il y a de plus normal. La mauvaise qualité de la glace du rétroviseur le grandissait un peu, c'est vrai. Si la petite rouquine parlait du nez que je contemplais à cet instant dans le rétroviseur de l'auto, alors c'est vrai, il était long. Mais c'était un effet d'optique. Un nez, ça ne grandit pas. Les pieds non plus. Rien ne grandit plus chez l'homme, arrivé ce moment tragique du silence des os. Cette petite rouquine m'exaspérait avec ses réflexions désobligeantes. J'arrivai à l'agence du Crédit agricole de très mauvaise humeur. Une fois assis à ma place derrière le guichet, je retrouvai la paix. Les pigeons rassemblés sur le toit d'en face attendaient un signal pour s'envoler. Je réglai les affaires courantes. Vérifiai les comptes sensibles. Adressai à quelques déposataires de comptes en rouge des recommandations. Le facteur passa à neuf heures et la gestion du courrier me prit un bon moment. Il y eut ce matin-là plus de visites que d'habitude, à cause

du marché sur la place de la cathédrale. Les gens étaient aimables. Il faisait beau. Le printemps illuminait tous les visages. Les gens portaient encore en eux le souvenir des vents froids de l'hiver, et s'ouvraient à la promesse des chaleurs de l'été. Il régnait dans cet entre-deux une gaieté paisible. Même les quelques vieilles personnes habituellement acariâtres faisaient montre d'une belle humeur joyeuse. C'était une jolie matinée de mars. Passé la première vague des visites matinales, je restai enfin seul à mon guichet. Personne n'avait fait de réflexion sur mon nez, mais les gens regardent-ils vraiment les guichetiers de banque ? Ils voient devant eux une fonction plus qu'une personne humaine, et les fonctions n'ont pas de grand nez. Les fonctions ont des fagots de tampons, des signatures, des pouvoirs, pas de poil aux pattes. Les pigeons s'envolèrent et se mirent à tournoyer dans le ciel d'un bleu pur. Comme à l'accoutumée, leur long manège m'engourdit. Je devenais de ouate. Les sons de la rue s'étouffaient. Je reprenais ma place de guichetier d'une petite banque en tissu, l'esprit ouvert aux questions lumineuses, aux réponses inutiles. Il doit bien exister un ailleurs, oui, mais où ? Je l'ai vu sur le visage de ma petite fille carapatée en rêve, cet ailleurs blanc, si accueillant. Il ne servirait à rien de bouger pour partir ? Ne plus voler ? Il m'est impossible d'abandonner le souhait de voler. Je suis un oiseau dans l'âme. Qu'y puis-je ? À me voir assis à mon guichet, huit heures par jour, on ne s'en douterait pas. Sait-on que les platanes qui bordent les nationales traversent la route, la nuit ? Ceux de droite viennent prendre la place de ceux de gauche, ceux de gauche traversent et se posent à l'emplacement des arbres de droite, pour échanger un peu leur point de vue. Quel automobiliste, empruntant la route nationale au matin, aura l'œil assez fin pour découvrir ces mouvements ? Qui fait l'appel des platanes au petit jour ? On ne sait rien de la migration nocturne des platanes, comme on ne sait rien du vol invisible des guichetiers de banque. Tout est là, caché. Énorme, et minuscule à la fois. C'est le rêve qui nous permet de ne pas souffrir d'une mauvaise nausée de la vie. Les yeux brillants de Jérémie et de Cloé, alors qu'ils m'écoutaient raconter mon rêve de vol jusqu'en Laponie, voilà qui libérait miraculeusement de la monotonie de tout. Pour eux, et pour Juliette, j'apprendrai à voler.

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, j’ai besoin d’explications !
criai-je dans l’agence déserte.

Je n’entendis aucune réponse. J’avais son adresse au pays de Tout et son numéro de téléphone à cent quatre chiffres – je n’avais encore jamais vu ça. Composer les cent quatre chiffres pour tomber au final sur un répondeur en langue inconnue, merci bien.

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, il faut que je vous parle, c’est très important, c’est vital !

Rien. M. Glubistramoulskitaborskayakouts m’avait abandonné. J’aurais pu lui adresser une lettre. Rien que l’énoncé de son adresse stoppait mon élan : « Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, 19737654, avenue Citrouille-qui-pêche-le-poisson-blanc-un-jour-de-grand-vent-sur-la-mer-Baltique-quand-la-lune-rousse-surveille-les-arbres-en-fleurs-sur-l’île-qui-flotte-parmi-les-grands-étangs-gelés. CEDEX 7391643. Korpenskartinoblisk. Tour en bois Elfi Moldavios. Pays de TOUT. » J’y renonçai.

Le téléphone sonna, il était midi pile. C’était Juliette.

— Je t’aime, mon amour, me dit-elle.

— Je t’aime, mon grand amour, lui répondis-je, avant de raccrocher, gonflé à bloc jusqu’à la fin de la journée.

Comme tous les jours, je fermai l’agence à midi trente, et c’est le moment que choisit Glubistramoulskitaborskayakouts pour réapparaître sur le trottoir. Il me fit signe qu’il souhaitait entrer. Je lui ouvris aussitôt, trop heureux de le revoir ! Sans lui laisser le temps de respirer, je l’introduisis dans l’agence et refermai vite derrière nous, puis le sommai de me répondre.

— Mais qui êtes-vous au juste ?

Il me fixa, de ses yeux vert plus que vert. Releva son chapeau en guise de salut et le revissa sur sa crinière blanche.

— Je vais donc me présenter pour satisfaire votre curiosité, je me nomme Volk Glubistramoulskitaborskayakouts, roi incontesté du pays de Tout, je règne sur les Hey-Menshen, les Crieurs, Appeleurs, Houpeux, Hejkadlo, Hoihoi, Mann, Rôpenkerl, Hüamann, je vis entouré d’une faune monstrueuse de Daymons et Esprits de la terre et des montagnes, je suis immortel ; j’oubliais un

détail, je me goinfre de pâtés, de saucisses aux noix de cajou, de tourtes farcies, de gibier et de betteraves gratinées, de choux aigre, de bière et d'eau-de-vie ; je vole, et mes pieds sont palmés ; êtes-vous satisfait ?

J'étais incapable de lui répondre. Satisfait ? Satisfait de quoi ? Je ne comprenais rien à toute cette histoire.

— Vous êtes roi ?

— De Tout.

— Roi de Tout ?

— Qui est partout.

— Vous êtes roi de partout ?

— En quelque sorte, roi des jours et roi des nuits, partout.

Ce client m'avait l'air bien prétentieux, lui qui n'avait, en tout et pour tout, sur son compte en banque que deux petits bouts de bois. La mauvaise humeur me reprenait. Mais elle disparut aussi vite qu'elle était revenue.

— J'ai fait un rêve où vous m'appreniez à voler, lui dis-je.

— Je le sais, répondit M. Glubistramoulskitaborskayakouts, j'y étais. Vous volez bien, il vous faut travailler le dos, travailler le muscle, pour voler longtemps, muscler les épaules, le bas du dos, les bras.

Tout en parlant, il me palpait le corps. Flasque.

— Il y a du travail !

— Comment avez-vous fait pour entrer dans mon rêve ?

— Par la porte.

Je sentais bien qu'avec cet elfe, je n'aurais jamais raison.

— Cette nuit, nous apprendrons à voler sans battre des ailes.

— Planer ?

— Oui, planer sur le vent.

— Oh ! merci, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts.

J'allais saisir sa main et la lui couvrir de baisers tellement le projet de planer me rendait fou de joie, quand il sortit de l'agence à la vitesse de l'éclair et disparut, laissant dans l'air une odeur mêlée de tourbe et de soufre. Je sortis sur le trottoir.

— Merci, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, à ce soir ! Merci ! merci ! merci ! De tout cœur ! Merci, mon roi !

J'en faisais beaucoup.

Je refermai l'agence. Allai m'asseoir derrière mon guichet. L'idée de continuer mes leçons nocturnes de vol me rendait euphorique. Les pigeons se reposèrent sur le toit, coururent dans un sens, dans l'autre, au soleil, avant de se blottir les uns contre les autres, les noirs contre les blancs, les bleus contre les roux, et s'endormir, doucement. Je dépliai mes bras. Ils manquaient de puissance, c'est sûr. Je battis lentement l'air. Il allait me falloir beaucoup travailler pour réussir à décoller du sol par la seule force de ces chiffes molles. Je reposai mes mains devant moi. M. Glubistramoulskitaborskayakouts n'avait pas fait livrer un second festin de miettes. Je voulus chausser mes lunettes pour trouver quelques miettes du repas d'hier qui auraient subsisté, et je sentis que quelque chose clochait. Les verres ne se positionnaient plus face à mes yeux, mais un peu au-dessus, entre les sourcils et le front. J'appuyai du doigt sur la monture : les lunettes ne se logeaient pas correctement sur l'arête de mon nez. Je le palpai. Mon nez avait doublé de volume ! Je courus aux toilettes et ne pus que constater dans le miroir l'ampleur des dégâts. J'avais au milieu du visage un nez énorme, long, épais, d'une couleur légèrement jaune, ivoire, avec deux petits trous sur la partie supérieure pour pouvoir respirer, en tous points identique à un gros bec d'oie ! M. Glubistramoulskitaborskayakouts m'avait joué un sacré vilain tour ! Je courus sur le trottoir.

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, revenez tout de suite ! je ne rigole pas ! Je ne veux pas d'un bec d'oie !

Comme je le craignais, l'elfe démoniaque se garda bien de réapparaître. J'étais furieux. Horrifié. Défiguré !

— En France, on ne joue pas avec le nez des gens, monsieur truc-machin !

Je me réfugiai dans l'agence. Il était treize heures. Dans une demi-heure, il me faudrait rouvrir. J'allai me regarder à nouveau dans la glace. Ah oui. J'avais sur la figure un beau bec d'oie adulte, qui tirait maintenant sur l'orangé. La petite copine rouquine de Cloé avait eu la bonne prémonition.

— Il a un grand nez, ton papa !

Je n'avais pas un grand nez. J'avais carrément un énorme bec !

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, aidez-moi !

Je n'entendis aucune réponse de l'elfe maléfique. Pourquoi m'affubler d'un bec d'oie en plein jour, alors qu'il lui aurait suffi de me le faire pousser en rêve ? Nous réglerions ça cette nuit. En attendant, il allait bien me falloir affronter les regards curieux de mes contemporains venus à la rencontre de leur banquier. À moins que je ne m'entortille tout le bas du visage dans une écharpe, que je n'avais d'ailleurs pas. Et Juliette ? Et Jérémie ? Et Cloé ? Qu'allais-je leur dire, me présentant à eux au retour du travail avec ce terrible faciès de granivore ?

En ouvrant un compte à cet hurluberlu de roi Glubistramoulskitaborskayakouts, j'avais joué avec le feu. Le menacer de le clore contre la restitution de mon nez normal ? C'était risqué. Je ne connaissais pas les pouvoirs de nuisance de ce personnage venu d'ailleurs, qui pouvaient s'avérer immenses, j'en subissais un avant-goût. La prudence me dictait de ne pas le provoquer. Alors quoi ? Il me fallait accepter ce bec ? Ce beau bec ? Ce très beau bec ? Ce magnifique bec orangé, car je devais admettre que Glubistramoulskitaborskayakouts ne s'était pas fichu de moi. Je me demande si aucune oie sur terre a jamais possédé si beau bec. Il faut le voir de profil, long de dix centimètres, large de huit centimètres à sa base, haut de sept, poli, brillant comme un galet. C'est simple, mon bec d'oie me prend tout le bas du visage. Depuis le milieu du menton jusqu'au-dessous des yeux. Je n'ai plus ni lèvres ni bouche. C'est monstrueux. Jamais Juliette ne me reconnaîtra. Mes enfants s'enfuirent de terreur.

— *Ang ang ang ga ga ga ang ang ang !*

Il ne manquait plus que ça. Je poussais des cris d'oie, en regardant ma tête dans la glace ! Je criais, croyant sans doute reconnaître une congénère.

— *Ang ang ang ga ga ga !*

Dieu miséricordieux ! Rendez-moi mon nez, que je puisse ouvrir l'agence et reprendre mon travail, paisiblement.

Il était treize heures trente. La mort dans l'âme, j'allai ouvrir l'agence et revins m'installer derrière mon guichet.

— *Ang ang ang ga ga ga !*

Il fallait absolument que je me contrôle et cesse de crier comme une oie, à tout bout de champ.

Entra une cliente du Crédit agricole, une vieille dame, Léonce Tonneau, veuve Tonneau, elle s'approcha du guichet, me salua d'une voix très douce et me dit souhaiter retirer la somme de 20 euros, pour les donner à sa fille, me confia-t-elle, qui était dans le besoin. Qui n'était pas dans le besoin ? J'appréciai à sa juste valeur l'effort consenti par une mère déjà âgée pour sa fille, qui ne s'en sortait pas. On aurait dit que la moitié de la France avait des problèmes de trésorerie et d'emploi. Elle me dévisagea longuement. Mais je voyais bien qu'elle pensait à sa fille, et ne faisait que poser ses yeux sur moi pour se concentrer. Elle ne remarqua pas mon bec. J'en fus soulagé. En même temps que déçu. Attristé. Je n'aurais pas été là, me dis-je, un autre guichetier m'aurait remplacé, qu'elle ne l'aurait pas vu. Elle lui aurait parlé comme elle me parle à moi, peut-être m'avait-elle parlé en croyant parler à un autre. Si mon bec n'existait pas, pourquoi existerais-je ? De beaucoup, je suis moins intéressant et visible que lui. Quand on me regarde, je ne suis qu'un gros bec. Si on ne le voit pas, autant dire qu'on ne voit rien de moi. Je n'existe pas !

Elle plia les deux billets de 10 euros avec précaution et les glissa dans son porte-monnaie, tourna les talons, puis elle se dirigea vers la sortie, à petits pas. Elle marchait avec difficulté, légèrement voûtée. Un dos banal de vieille dame fatiguée. Je tombai amoureux de ce pauvre dos mal habillé. La vieille dame sortit dans la rue et disparut sur la droite. J'éprouvai une grande tendresse pour cet être incapable de faire le mal. Un second client se présenta dans la demi-heure qui suivit, il déposa un chèque de 387 euros et me demanda où se trouvait la rue des Étuves. Un troisième client, que je connaissais bien, me demanda ce qui avait changé, si je n'avais pas rasé ma moustache. Un quatrième ne daigna même pas poser un regard sur moi. Un cinquième était non-voyant et se déplaçait à l'aide d'une canne blanche. À ma grande surprise, il fut le seul à faire une remarque qui allait dans le bon sens.

— Vous ne trouvez pas que ça sent l'oie, ici ?

— Vous croyez ?

— J'en suis certain, je connais bien cette odeur de plume, l'air sent l'oie !

— Une cliente aura acheté une oie au marché, sans doute.

— Sans doute, sans doute, murmura l’aveugle, je peux même ajouter que c’est une oie qui se parfume.

Il avait le nez fin. J’avoue que, le matin, parfois, je glisse derrière mes oreilles une goutte d’eau de toilette, *Blue Mâle* de chez Superdry.

L’aveugle déposa sur son compte une somme rondelette en liquide et ressortit de l’agence, marchant droit, sans chercher le moins du monde son chemin. Il avait été catégorique. Je sentais l’oie. Je reniflai ma main, mon bras. Difficile à dire. Mais il paraît qu’on ne se sent pas. Un homme mal lavé empestant la crasse n’en ressentira aucun désagrément, alors qu’autour de lui on s’écarte de dégoût. Si je sentais l’oie, c’est que le mal était plus grave. Un bec ne sent pas l’oie. Il faut que ce soient les plumes de l’oie qui sentent l’oie, et je ne crois pas que j’avais des plumes. Je retournai devant le miroir du lavabo. Je possédais toujours mes cheveux. Je passai la main sous mes aisselles. J’étais toujours poilu. Je m’enfermai dans les toilettes et vérifiai mon pubis, normalement poilu, même s’il me sembla que le poil était doux comme un duvet. Je me trouvais ridicule, à caresser ma toison dans les toilettes du Crédit agricole. Il fallait que je retrouve mon calme, ainsi que cette sérénité de guichetier de premier rang qui ne m’avait jamais quitté, et m’attirait les faveurs discrètes de mon directeur. Je reboutonnai mon pantalon et regagnai ma place. M’assis lourdement. Dieu soit loué, je n’avais pas pondu un œuf ! Cette moquerie que je m’adressai me mit du baume au cœur. J’arrivais encore à en rire. N’empêche que mon bec prenait toujours la moitié de ma figure. Mais les choses avaient changé pendant l’après-midi. Ce bec n’avait pas fait de moi un paria. Tout le monde s’en fichait.

Des hommes et des femmes vivent couchés, l’été comme l’hiver, dehors, sur les trottoirs de nos grandes villes, saouls, malades, souvent fous, délirants, ils sont allongés à même le sol dans leur urine, et personne ne semble les voir. Les gens passent et regardent droit devant eux. Alors un bec d’oie ! « On ne voit bien qu’avec le cœur », écrivait Saint-Exupéry, dans *Le Petit Prince*. Ces gens qui passent devant ces demi-morts allongés sur les trottoirs souillés ont bien un cœur qui bat dans leur poitrine. Un cœur aveugle. Méchamment sélectif. « On ne voit

rien qu'avec le cœur », ajouterais-je, en cet après-midi de grand doute. Voilà que je cherchais des réponses aux questions que je me posais. Mauvais présage. Il ne faut poser que la question légère, pour ne pas devoir y répondre lourdement. Les gens ne voient les becs d'oie que sur les oies. Ils ne voient les pieds palmés que sur les palmipèdes. Promenez-vous sur la plage de La Baule les pieds palmés, combien seront ceux qui remarqueront cette amusante anomalie de la nature ? Voilà une question qui restera sans réponse, et c'est bien ainsi.

À dix-huit heures trente pile, j'enfilai ma veste, fermai l'agence et enfourchai mon vélo. Je roulais doucement, pas pressé d'arriver. Je devais réfléchir. Le vent sifflait sur mon gros bec tout neuf. Je dois dire que la pénétration dans l'air est autrement facilitée avec un bec bien dur qu'avec un nez mou du bout. Mon gros bec fendait l'air, et renvoyait cet air sur mes joues. J'avais l'impression d'étudier la forme de mon bec en soufflerie. Des volutes d'air tournoyaient, caressaient mes joues, glissaient sous l'os de ma mâchoire pour remonter derrière le lobe de mes oreilles, avant de s'évacuer par ce chenal rétréci, laissant sur ma nuque une grande sensation de froid. Avec des cheveux mouillés, ce vent froid aurait été mordant. À neuf mille mètres d'altitude, au-dessus de la chaîne de l'Himalaya, sûr qu'il faudra rendre obligatoire le port du bonnet. Le ciel demeura désespérément vide, tout le temps du trajet jusqu'à la maison. Les oies sauvages avaient-elles honte de mon bec ? Une vache meugla sur mon passage. Je croisai un vol nourri d'étourneaux. Un grand corbeau noir m'accompagna sur le dernier kilomètre. En croassant : *rrok rrok toc toc toc kraa !* Je sais qu'il riait.

Je m'arrêtai à cent mètres de la maison. M'assis sur une grosse pierre au bord de la route, et me mis à pleurer. Mes larmes roulaient jusqu'au bout de mon long bec et se précipitaient dans le vide. Je suivais le trajet de mes pleurs abondants sur ce gros appendice monstrueux. Juliette m'aimerait-elle encore ? Et mes gamins ? L'envie de mourir me frôla. « Qu'on me rôtisse et qu'on me mange ! » Me voyant tourner sur une broche, je retrouvai le sourire et le courage. Je finis le chemin en poussant mon vélo à côté de moi. Devant la porte, je retirai ma veste, en confectionnai une boule que je pressai contre mon visage.

J'entrai. Juliette aidait les petits à faire leurs devoirs, sur la grande table de la salle à manger. Cloé sauta de sa chaise et vint se pendre à mon cou.

— Bonsoir mon papa ! cria-t-elle.

Jérémy vint m'embrasser. Juliette ne bougea pas. Elle m'observait.

— Tu es malade ?

— En quelque sorte, dis-je.

— Tu t'es fait mal ? Tu es tombé de vélo ?

— Pas tout à fait, c'est pire.

— Pire ? s'inquiéta Juliette.

Je lui demandai de me suivre dans la cuisine.

— Il ne faut pas que tu aies peur, lui dis-je, à voix basse pour que les enfants ne m'entendent pas.

Je retirai le tissu qui masquait mon visage. Juliette étouffa un cri. Pressa sa main sur ma bouche.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle dans un souffle.

— Je crois que je deviens une oie.

Juliette se laissa tomber sur une chaise de la cuisine. Sidérée. Je tirai une chaise et m'assis tout près d'elle.

— J'ai ça depuis ce midi.

Juliette ne pouvait toujours pas parler. Elle fixait mon bec, les yeux épouvantés.

— Il faut reconnaître que c'est un beau bec, continuai-je, avec amusement, pour tenter de calmer le jeu.

— C'est horrible, grimaça Juliette.

— C'est un bec.

— Horrible !

— N'exagérons rien, c'est un beau bec d'oie.

— Sur ton visage !

— Oui, un beau bec d'oie sur mon visage, c'est difficile à croire et pourtant c'est vrai !

Je lui racontai ma rencontre avec Glubistramoulskitaborskayakouts, le roi de Tout, l'ouverture du compte, les petits bouts de bois, le festin de miettes, la leçon

de vol qu'il m'avait donnée dans mon rêve, le nez d'oie, tout, et je sentais bien que Juliette me prenait pour un fou. Je lui pris la main, l'approchai de mon visage. Elle résista, puis toucha mon bec. Le palpa. Le caressa.

— C'est dur ! dit-elle, c'est tiède ! C'est un bec !

Je lui pinçai doucement les doigts avec.

Je me penchai et glissai mon bec dans son cou, au travers de ses cheveux. La chaleur de son cou envahit mon bec. Je fus surpris de découvrir à quel point les oies ont l'odorat sensible. Je découvrais le parfum de la peau de Juliette comme jamais je crois je ne l'avais senti. La douceur de mon bec sur sa peau parut la calmer un peu. Je faisais à Juliette mon premier câlin avec mon bec d'oie.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura Juliette.

— C'est pourtant vrai.

Je caressai sa peau du bout de mon bec. Elle ne me repoussa pas. Je ne la dégoûtais pas. Je posai dans son cou une série rapide de petits baisers comme on picore du grain. Elle frissonna. Je picorai sa joue, la commissure de ses lèvres, avant de déposer un long et doux baiser léger sur ses lèvres entrouvertes, du bout de mon bec serré et chaud. Cloé apparut dans l'encadrement de la porte. Je filai dans la chambre, avant que la petite ne pût me voir. Juliette se précipita sur elle.

— Papa est malade !

— Il est parti se coucher ?

— Oui, c'est ça, il a de la fièvre, retourne à tes devoirs.

J'étais horrible. Pestiféré. Un monstre de foire. Je m'étais installé à la fenêtre de la chambre, à contempler le ciel. J'éprouvais de la nostalgie à suivre les nuages pourpres du soleil déclinant, qui s'éloignaient tranquillement pour disparaître à l'horizon. Je fouillai du regard ce grand ciel vide d'oiseaux. Mon envie de vol et de voyage devenait prégnante, voire étouffante. Alors que j'aurais dû me faire discret, voilà que je me mis à crier par la fenêtre, dans le dessein d'attirer sur notre maison quelque vol à venir. Aucune oie ne traversait le ciel.

— *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga !* insistai-je.

Jérémie et Cloé, alertés par mes cris, se précipitèrent dehors, espérant voir les oies.

— Les oies ! Elles arrivent ! criait Cloé, surexcitée.

Je m'éloignai de la fenêtre de la chambre pour que les enfants ne me voient pas, et allai m'allonger. Il fallait que je me contrôle. Mais comment contrôler cette oie qui naissait en moi ? Je fermai les yeux. Puis ramenai mes mains derrière ma tête. L'extrême douceur de mes cheveux me surprit. J'allai me regarder dans la glace. Sous la touffe de cheveux bruns poussait un duvet clair, doux, soyeux, un duvet d'oie. Je me mis nu. Le même duvet s'installait sous mes bras, et le même encore sur mon pubis, tandis que mes testicules offraient à la main la douceur d'un oison. La découverte de cette nouvelle transformation me serra la gorge, j'eus un coup de chaud, et une irrésistible envie de battre des bras me prit. Nu, au garde-à-vous, pieds joints, devant la glace de la salle de bains, battant des bras pour mimer le vol des oies, je ne tournais pas rond.

— *Ang ang ang ga ga ga !*

Plus tout à fait homme, pas tout à fait oie.

Je me mis à paniquer. À me cogner contre les murs de la salle de bains. Juliette m'y rejoignit précipitamment. Me serra dans ses bras, ce qui me calma.

— Tout doux, voilà, tout doux.

Elle me parlait comme à un oiseau blessé.

Je posai la tête sur son épaule. Elle m'accompagna jusqu'au lit. M'aida à me coucher. Ferma les volets. J'étais ridicule.

— C'est terrible ce qui m'arrive ! lui dis-je.

Elle posa sa main sur mon bec. Le saisit. Le serra comme pour m'étrangler ! Tressauta. Le lâcha. Puis elle le reprit dans sa main.

— Je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas quoi dire, confia Juliette.

— Je deviens une oie, murmurai-je.

Juliette hoqueta. Restait silencieuse.

— Je t'en supplie, ne te moque pas de moi.

Elle ne dit rien.

— *Ang ang ang ga ga ga !* cacardai-je.

C'était parti tout seul. Juliette sursauta.

— *Ang ang ang ga ga ga !* re-cacardai-je.

— Tu cries comme les oies, c'est horrible ! s'exclama-t-elle.

Je ne pouvais me retenir de cacarder. L'émotion était la plus forte.

— *Ang ang ak ga ga ga !*

Je me remis à pleurer. Les larmes faisaient briller mon bec orangé. Juliette sortit un mouchoir de sa poche et m'essuya le bec. Elle me regardait, et son regard était doux. Comment faisait-elle ? À sa place, je serais allé chercher un fusil.

— Tu as un beau bec, tu sais ? dit-elle. Embrasse-moi !

Elle éclata de rire. Sortit de la chambre. J'étais sonné. Je l'entendis descendre l'escalier. Parler aux enfants.

— Papa est malade, il va rester au lit.

— Il a quoi ? demanda Cloé.

— La grippe des oies ! lança Juliette.

— C'est quoi ? s'inquiéta Jérémie.

— C'est une grippe qu'on attrape quand on regarde les oies passer dans le ciel.

— On l'a, nous, la grippe des oies ? s'inquiéta Cloé.

— Vous êtes trop forts, vous êtes des diables !

J'avais toujours adoré écouter les conversations des enfants avec leur maman, comme en cachette. Leurs voix étouffées traversaient le plancher de la chambre et montaient du sol jusqu'à moi. La table de la salle à manger se trouvait juste en dessous. Je volais au-dessus d'eux, pour ainsi dire, confortablement installé sur un nuage en matelas. Je les entendis dîner. Bruits de fourchettes. Rouspétances. Je les entendis rire. Chanter. Juliette leur lut une histoire. Très vite, je les entendis qui montaient se coucher. Puis le bruit de l'eau dans le cabinet de toilette attendant à leur chambre commune, quelques rires étouffés, autant de bavardages à voix basse.

— Ne réveillez pas papa, leur disait Juliette.

— Chut ! reprenait Cloé pour Jérémie.

— Chut ! Toi d'abord ! lui rétorquait Jérémie.

Juliette me rejoignit. Se coucha, nue, chaude, contre moi. Ses longs cheveux roux dénoués sur les draps. Elle glissa sa main dans ma toison duveteuse. Embrassa tendrement ma joue. Sa respiration se fit plus calme et posée. Elle ne

me dit rien, mais, de temps en temps, elle venait toucher mon bec comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé. On s'endormit très tard. Je fus réveillé en sursaut par les terribles miaulements de deux chats qui se battaient. Je me levai. Allai dans la salle de bains m'inspecter dans la glace. Un peu de duvet clair avait poussé sur mon torse et aussi sur mes épaules, mes fesses étaient uniformément duveteuses. Jaune olivâtre. M. Glubistramoulskitaborskayakouts était bien décidé à me transformer, de la tête aux pieds, en oie. J'aurais bien du mal à m'habituer à ma nouvelle tête. Ce bec énorme ! Ces petits yeux ronds bordés de rouge ! Ah oui, mes yeux s'étaient arrondis, cerclés d'un anneau de peau rouge vif. Jamais mes gosses ne supporteraient la vue terrible de ce père dégénéré. Je me rendis dans leur chambre, pour les regarder dormir. Je m'assis sur le bord du lit de Cloé. Elle serrait dans ses bras son doudou, un vieux coq rouge défraîchi, avec des grands pieds jaunes délavés, bien plus beau que moi. Elle soupira. Ouvrit les yeux. Me découvrit, avec ma tête de monstre penchée sur elle.

— Tu rêves, mon bébé, lui dis-je, je suis ton papa venu te voir en rêve.

— C'est toi, papa ?

— Oui, je suis ton papa oiseau venu t'embrasser, en rêve.

Cloé se redressa dans son lit. Toucha mon bec.

— C'est doux, dit-elle.

— C'est le bec de ton papa qui se transforme en oiseau, tu veux que ton papa soit un oiseau ?

— Oh oui ! soupira doucement Cloé, avant de se glisser à nouveau dans ses draps et de se rendormir doucement.

Je lui posai le bec sur la joue. Elle s'en saisit. Le caressa, puis elle reprit son doudou à deux mains et le serra contre son cou.

Cloé m'avait accepté, sans effort. J'allai m'asseoir sur le bord du lit de Jérémie et répétais l'opération.

— Tu rêves, mon bébé, je suis ton papa qui deviens un oiseau.

— Un oiseau ? murmura Jérémie, à demi endormi.

— Oui, papa devient un oiseau qui vole.

Jérémie s'enthousiasma d'avoir un papa oiseau qui vole, puis il se rendormit très vite, heureux.

J'allai me recoucher auprès de Juliette. Fier de mon stratagème. « Les oies sont malignes, me dis-je, *ek ek !* » Je me collai contre elle. Le parfum de sa peau me fit chavirer le cœur. Sa chaleur m'engourdit. Je m'endormis, la pointe de mon bec contre son dos, après avoir pleuré de joie et de désespoir aussi, un peu.

— Vous êtes très en retard, monsieur Zoiseaux ! Très grand retard pour apprendre à voler ! cria maître Glubistramoulskitaborskayakouts, professeur de vol nocturne, qui m'attendait dans mon rêve depuis plus d'une heure déjà.

Comment pouvait-il m'attendre dans mon rêve alors que je ne dormais pas ? Rêvait-il pour moi, ce roi du pays de Tout qui était nulle part ?

— J'embrassais mes enfants, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts.

— La meilleure bise pour les enfants, c'est de voler pour eux comme un oiseau, monsieur Zoiseaux !

Je n'avais rien à répondre à ça. Le bonheur que mes petits auraient à me regarder voler dans le jardin, passer par-dessus le toit de la maison, puis m'élever d'un solide coup d'ailes jusqu'aux nuages blancs les plus haut perchés dans le ciel, redescendre en piqué et raser la cime des arbres, vaudrait, c'est sûr, son pesant de bises. Je m'excusai pour mon retard. Il me fixa la sangle de cuir autour de la poitrine. Examina mes cheveux.

— Bien, le duvet joli !

— C'est vous, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, qui me faites pousser des plumes ?

— Pas moi, monsieur Zoiseaux, vous tout seul deviens un oiseau, votre rêve bien plus fort que mes pouvoirs à moi !

Je n'en croyais pas un traître mot. La preuve. À peine l'énigmatique bonhomme m'avait-il approché que me poussaient déjà de minuscules plumes grises sur les phalanges des mains. Le maître de vol se replaça, comme la veille, au centre du manège, et tira sur la sangle. Je me mis à courir, d'un pas lourd aussi peu gracieux que celui qui précède l'envol des oies. Nous les voyons courir comme de grosses outres, convaincus qu'elles ne pourront jamais décoller du sol. Et le miracle se reproduit toujours. Elles s'élèvent, dans une grâce inouïe, devenues soudain légères comme l'air. Cette métamorphose au moment de quitter le sol relève de la magie. Le plomb devient plume à la seconde de la

séparation. Le corps oublie ce qu'il fut au sol, et se régale de sa nouvelle condition. Leur cou s'allonge. Leur cœur bat fort. Souvent, à ce moment de joie, elles crient. Je pris de la vitesse. Une accélération constante. Commençai à battre des bras. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts tira sec sur le lien et je quittai le sol en criant.

— *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga !*

— Bravo ! cria mon maître, l'oie vole et chante sa joie de quitter la terre pour le grand voyage ! Chante, monsieur Zoiseaux ! Chante la beauté du ciel !

Je ne me fis pas prier. Cela me faisait tellement de bien.

— *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga !*

Ces cris me déchiraient le ventre et le cœur. Libre de voler ! Je battais des bras avec force et méthode. Puis je cessai, les laissant prendre appui sur l'air. Comme je perdais de la hauteur, mon maître fit souffler sous mes ailes un fort vent d'altitude. Je fus soudain porté par une force brute. Ce vent avait la puissance d'une main géante qui vous soulève. Je me laissai aller. Filai à très grande vitesse sur ce vent portant qui sifflait à mes oreilles.

— *Ang ang ang ga ga ga !*

— Il faut regarder la terre en bas, monsieur Zoiseaux ! La beauté de la mer !

Je survolais les côtes de la Bretagne. Je reconnus Belle-Île-en-Mer. La rade du Palais et la pointe des Poulains. La mer battait furieusement la côte sauvage, j'entendais le choc des vagues sur les rochers.

— Comment faites-vous, maître Glubistramoulskitaborskayakouts, pour me faire voir toutes ces choses ?

Je fus satisfait de parler sans montrer aucun signe d'essoufflement.

— Moi je ne fais rien, monsieur Zoiseaux, c'est vous qui fais, c'est votre rêve !

Je décidai de descendre et de raser l'eau. Je frôlai de mon ventre la crête des vagues. Le goût de sel emplit mon bec. Les embruns fouettaient mon visage trempé et me piquaient les yeux. Je croisai un bateau. Deux hommes à la poupe tiraient un filet. Je pris de l'altitude. Encore. J'embrassai le grand océan jusqu'à l'horizon courbe. Je traversai les nuages. Réapparus au soleil et replongeai dans

une masse énorme d'un blanc pur éclatant. J'étais euphorique. Saoul de bonheur. Je repiquai. Ressortis du nuage pour découvrir les falaises blanches de la côte anglaise. Je fis demi-tour, jusqu'à passer la Hague. Volai en rase-mottes au-dessus de la campagne normande. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts tira sur la sangle de cuir et je revins aussitôt au manège. Je sentais que mes bras avaient forci. Que mon vol avait pris de l'assurance au-dessus de la mer. J'avais besoin de travailler mon endurance. Voler au-dessus des montagnes m'aurait fait du bien.

— Pas encore, monsieur Zoiseaux, me répondit Glubistramoulskitaborskayakouts qui lisait dans mes pensées, la mer, les collines, les petites montagnes et après les hautes montagnes, il faut que la force soit là, monsieur Zoiseaux, il faut le muscle du vol et la pensée céleste.

La pensée, je l'avais. Quant au muscle, il viendrait. Dussé-je passer des heures à soulever de la fonte.

— On court ! On vole ! On court ! On vole ! On crie !

— *Ang ang ang ga ga ga !*

— Encore !

— *Ang ang ang ga ga ga !*

Comme à l'armée. On vous fait chanter des refrains militaires pendant que vous courez, pour travailler le souffle.

Glubistramoulskitaborskayakouts me fit exécuter des exercices douloureusement répétitifs de poser-voler, un poser sur la piste suivi d'un redécollage immédiat, poser, redécollage, poser, redécollage, c'est épuisant ! Je manquais à chaque atterrissage dans le sable de m'affaler de tout mon long. Je reprenais tant bien que mon mal mon équilibre et repartais dans les airs. C'est une torture pour les chevilles. Et encore, je n'avais pas les pieds palmés, ce qui, pour décoller depuis un plan d'eau, est un avantage, mais s'avère un handicap supplémentaire lorsque la piste d'envol est une route, le parking d'une grande surface, une plage ou un pré. Les pattes palmées ne font pas bon ménage avec le goudron ou le gravier des talus. Il suffit d'écouter le son clownesque qu'elles émettent au moment de la course d'envol, *plaf ! plaf ! plaf ! plaf !*, gauches comme des pelles à gâteau.

— On court ! On vole ! On chante !

— Pitié, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, je n'en peux plus !

— Une oie peut toujours !

— Mais je ne suis pas une oie !

— Dans dix jours, monsieur Zoiseaux, vous serez une oie prête à voler ! Il faut vous accrocher !

— Dix jours ?

— Une semaine et trois jours, monsieur Zoiseaux, vous serez une belle oie forte et endurante !

Au moins, j'étais fixé. Je pouvais en informer Juliette, et les enfants. Dans dix jours, ils devraient vivre à la maison avec une oie ! Pour le Crédit agricole, les choses étaient entendues. Jamais une oie n'a tenu un guichet de banque, même si le mot « agricole » s'affiche en grosses lettres vertes sur la façade. Je devrais démissionner. Problèmes de santé.

— On monte ! On descend, monsieur Zoiseaux ! On monte, on pique, on remonte !

— Je n'en peux plus !

— On vole et on se tait ! On pique ! On remonte ! Battre des ailes plus vite dans la remontée ! Relâcher prise dans les piqués ! On monte ! On pique ! On plane ! On remonte et on pique !

Ce rêve d'initiation au vol n'en finissait pas. Un seul rêve peut-il durer toute une nuit, jusqu'au matin ? A-t-on jamais enregistré un rêve de six ou huit heures en continu ? J'étais exténué. Vermoulu. Les bras cassés par les efforts énormes que nécessite le vol. J'eus des crampes terribles. Incapable de battre plus longtemps des bras, je m'écrasai lourdement au sol. M'éveillai en sursaut. Terrifié. En nage. Le corps horriblement douloureux. « *Ak ak ?* » J'étais seul dans le lit. Juliette était levée. À travers les volets, je vis qu'il faisait jour. Habituellement, je me réveille avant six heures, mais j'avais volé toute la nuit. J'entendais les enfants et Juliette prendre leur petit déjeuner juste en dessous. Le son passait très bien entre les lattes disjointes du vieux plancher. Allongé sur le sol, le nez collé à un interstice, on aurait pu voir la scène. Comme nous en avions pris l'habitude, chaque matin, chacun racontait son rêve de la nuit, à tour

de rôle. La petite Cloé racontait m'avoir vu en oiseau, et Jérémie s'enthousiasmait d'avoir fait le même rêve.

— Ça n'arrive jamais de faire le même rêve, rétorqua Juliette. J'ai vu papa, il avait un grand bec, comme les oies !

— Je l'ai vu aussi, orange ! précisa Jérémie.

Je me levai. Allai prendre ma douche. L'eau glissait sur mon duvet. De petites plumes grises commençaient à remplacer mes cheveux, au niveau des tempes et surtout sur le haut du crâne, j'arborais une magnifique crête de punk en plumes d'oie. Sur mes doigts, le dos de mes mains, le dessus de mes bras, se dressait une forêt de pointes grises. Mon sexe était joliment plumé. Mes fesses. Mes pieds et mes doigts de pied. Il en poussait sur mes fossettes. Sur mon cou. Sur mes épaules. Mes yeux ronds pétillaient de bêtise et de contentement. Je pensais aux miettes de pain sur la table et cette idée me ravissait, chassant toute autre noire angoisse existentielle. J'étais prêt à penser en oie. Le beau temps. La famille oie. Les congénères. Le sexe en saison. La nourriture et les voyages. Cette simplicité me convenait tout à fait, moi qui n'avais jamais dans la vie cherché la bagarre. Mon aspect ne me l'aurait pas interdit, j'aurais volontiers continué mon travail au guichet du Crédit agricole, assis, silencieux, à regarder les pigeons sur le toit d'en face. À la pause du midi, je serais allé voler avec eux. J'aurais sans doute fait une sieste parmi eux, sur les tuiles ensoleillées, avant de reprendre mon poste. Les chiens de berger travaillent. Les animaux de cirque. Les pigeons voyageurs font encore des périple pour rapporter à leurs maîtres des médailles de concours. Les chevaux de course travaillent. Pourquoi une oie ne pourrait-elle gérer des comptes ? Même à mi-temps ?

Je m'habillai, mais rien ne m'allait. Je ne possédais aucun vêtement seyant à un mannequin mi-homme, mi-oie. Je me coiffai les plumes et m'obligeai à quitter la chambre, décidé à affronter le regard de mes enfants. Je n'avais pas le choix. Dans dix jours, je serais devenu une oie ! J'avais neuf jours pour trouver les bases solides d'une nouvelle vie de famille. Je pris l'escalier, le descendis lentement, marche à marche, pour réfléchir. Arrivé en bas, l'émotion m'étreignit.

— *Ang ang ang ga ga ga !* criai-je.

— C'est papa qui arrive, expliqua Juliette aux enfants.

— C'est une oie qui chante ! lança Cloé.

— C'est papa qui crie, rectifia Juliette.

— J'ai peur ! hurla le grand Jérémie, avant de se lever et de fuir au bout de la pièce, près de la porte qui donne sur le jardin.

— C'est papa ! le rassura Juliette.

Ça ne le rassurait pas du tout. Mes cris terribles avaient résonné dans le couloir. Je fis une dernière halte derrière la porte de la salle à manger entrouverte.

— On t'attend ! lança Juliette, la voix tremblante d'émotion.

— *Ang ang ang ga ga ga !*

Ces cris insupportables étaient tout à fait incontrôlables, je dépassais les quatre-vingt-cinq décibels.

Tous attendaient que j'apparaisse et je tremblais de peur. J'avançai. Posai ma main sur la poignée et plongeai enfin ma tête dans l'entrebâillement.

— C'est moi !

Cloé écarquilla les yeux et sursauta, renversant son bol. Jérémie cria et s'enfuit par la porte. Cloé se cachait maintenant le visage dans sa serviette.

— C'est papa ! insista Juliette.

Il fallait beaucoup insister. La petite Cloé resta bouche bée. Je m'avançai pour me présenter tout entier. Jérémie rentra dans la maison. Restait un temps dans l'encadrement de la porte. Puis, engageant tout son courage, il s'approcha à petits pas, pour mieux me voir. Ses yeux brillaient de curiosité. Il tremblait de peur.

— Tu me reconnais ? demandai-je à Cloé.

Elle ne répondit rien. Statufiée à table. Je tendis le cou afin qu'elle pût le caresser. Elle cacha ses mains sous la table. Cria « Beurk ! », tandis que Jérémie s'approchait. Il tendit la main. Il caressa mon bec du bout de ses doigts tremblants.

— C'est tout chaud, murmura-t-il.

Dans un état d'excitation extrême, il se reculait, avançait, reprenait le bec dans sa main, le serrait, riait, tremblait, sursautait et recommençait à tripoter mon

appendice d'oiseau avant de reculer d'un pas, pris de frayeur, puis revenait le caresser, nerveusement.

— Beurk ! répétait inlassablement Cloé.

Je vins m'asseoir à table près d'elle. Voyant comment son frère tripotait le gros bec sans peur, Cloé finit par passer sa main sur les plumes de mes cheveux, sur les plumes de mon cou, sur celles de mes joues, elle prit ma main dans sa main et elle s'en caressa la joue.

— C'est doux, dit-elle, avant de répéter, les yeux fermés : C'est doux.

Jérémie vint se poster derrière moi pour tirer sur les plumes de ma nuque.

— *Ang ang ang ga ga ga !* criai-je, de joie, dans la salle à manger.

J'avais gagné cette difficile partie.

Soudain, une pluie de cris d'oies répondit à mes appels. Des centaines d'oiseaux tombèrent du ciel, les puissants battements de leurs ailes soulevèrent une tornade de poussière devant la maison et firent s'entrechoquer les feuilles des arbres. Le vol se posa dans notre jardin, recouvrant le potager et les allées de gravier d'un océan de cris et de plumes grises. Je sortis le premier, suivi de Juliette qui masquait les gamins apeurés. Elles se rassemblèrent, avant de se rapprocher de la maison en masse, lentement, pour nous faire face. C'était très impressionnant. Même angoissant. « Flippant » serait le mot le plus juste. Une grosse oie grise, visiblement la plus âgée, sans doute leur chef, celle qui postée à la pointe du V guide les autres, étendit ses fortes ailes. Les oies se turent. Son regard était sévère, et son port hautain. Elle se plaça bien devant nous, les ailes écartées, le cou droit, avant de le courber élégamment vers le sol, en une forme très lente de révérence. Je la saluai, lentement, à mon tour, d'un mouvement policé de la tête et du cou. Un éclat de soleil alluma les plumes blanc et gris qui tapissaient mon cou. L'oie cacarda dans notre direction, et, d'un cri strident, donna avec autorité le signal de l'envol à toute la troupe. Aussitôt, les oies se mirent à courir dans notre jardin en criant, et décollèrent dans une bourrasque qui fit se plier les saules du bord de la rivière, aboyer les chiens de chasse enchaînés à leur niche, et se précipiter contre les grillages les oies domestiques clouées au sol des cours de ferme, devenues folles de frustration. On regarda les oies disparaître dans le ciel bleu de ce matin de printemps. Cloé me prit la main.

Le visage illuminé de bonheur, elle rêvait comme on respire, à longues goulées de grand rêve frais. En guise d'intronisation, c'est sûr que maître Glubistramoulskitaborskayakouts avait vu grand !

Juliette conduisit les enfants à l'école, à sa charge de les convaincre, pendant le trajet, de ne rien raconter et de garder jalousement notre secret, tandis que je devais me rendre à l'agence pour mon dernier jour de travail. Il me fallait remettre de l'ordre dans les papiers, avant de démissionner, comme prévu, pour raisons de santé. J'enfilai une paire de moufles pour dissimuler mes plumes aux mains, ainsi qu'une cagoule pour masquer mon gros bec. J'écrivis sur un panneau : « Veuillez nous excuser, notre guichetier est enrhumé », pour qu'on ne me confonde pas avec un gangster venu braquer le coffre. Je reçus les clients dans cet accoutrement d'hiver. Je constatai que les gens, même s'ils le cachent, sont contents de vous découvrir malade, mais c'est pour avoir le plaisir de vous guérir. Alors ils s'acharnent à vous prodiguer toutes sortes de bons conseils pour vous tirer de ce mauvais pas. Que n'ai-je entendu toute cette longue journée que je passai à feindre le mal ! On me conseilla mille tisanes, des pommades à frictionner sur la poitrine, des gels à frotter dans les trous de nez, des fumigations aux cent mille senteurs exotiques, des potages à tout ce qui pousse. Je retrouvais la gentillesse des gens, après avoir découvert la fraternité des oies. Ils allaient me manquer. Qu'ils s'envolent ! Un vieux monsieur, cheminot à la retraite, s'était suicidé il y a peu, pendu dans son garage, ne pouvant plus faire face au renchérissement du coût de la vie. Devenir une oie sauvage l'aurait sans doute sauvé des tristes malheurs des hommes cloués au sol. Peut-être, d'ailleurs, en était-il devenu une, une belle vieille oie grise, pourquoi pas ? Peut-être volait-il en ce moment vers le ciel blanc de Finlande ? Parmi ces millions d'oies sauvages qui traversaient notre grand ciel tourmenté, combien étaient d'anciens humains que M. Glubistramoulskitaborskayakouts avait choisi de transmuter ? Peut-être que ce vieux monsieur dans le malheur ne s'était pas suicidé, qu'il s'était simplement envolé et voyageait, depuis, libre et heureux parmi les oies ? Qui le croirait ? Juliette pourrait aujourd'hui le croire, ainsi que Jérémie, et la petite Cloé. Nous étions tous les quatre dans le secret du roi ! Les gens aiment à

croire qu'après la mort nos âmes s'envolent, pourquoi ne le feraient-elles pas de leur vivant, dans une folie joyeuse de battements d'ailes ?

Le téléphone sonna. Il était midi pile.

— Je t'aime, mon amour, me dit Juliette.

— Je t'aime, mon grand amour. *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ga ga !* lui dis-je, et je raccrochai.

L'émotion.

Jamais nous ne disions autre chose que ces mots-là. Mots sacrés. Ce moment ne servait qu'à nous déclarer mutuellement notre amour, et rien d'autre ne venait jamais s'ajouter à cette prière quotidienne. Midi pile, chaque jour, sonnait notre amour, et nous ne souhaitions entendre que ce son de cloche-là.

Impossible de rester assis. Les fesses me démangeaient. Des nouvelles plumes me poussaient. Je ne pouvais demeurer très longtemps sur ma chaise et arpentai l'agence de long en large, en me grattant le ventre, le dos, les cuisses, partout sur le corps j'étais soumis à la torture. Comment calmer les démangeaisons causées par une poussée subite de plumes ? Ça n'est pas la pharmacienne de la pharmacie de la Cathédrale qui pourrait m'aider. De la crème pour soulager les piqûres de moustiques ? Des pilules contre les allergies ?

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, aidez-moi ! je brûle sur pied !

Je ne croyais pas trop à une intervention de mon maître de vol, mais je n'avais plus que lui. Il ne se montra pas. Ni à l'heure de la fermeture de l'agence, ni jamais, tout au long de cet interminable jour de calvaire. Les irritations s'estompèrent vers la fin de la journée, en même temps que déclinait le soleil. Je finis de vider mes tiroirs. C'est fou les bêtises qu'on y accumule, d'année en année ! Enfin, je fermai l'agence à dix-huit heures trente, non sans un pincement au cœur. Demain, nous étions samedi. J'avais tout le week-end pour trouver les mots qui justifieraient mon soudain arrêt de travail, sans causer d'embarras à mon directeur, cet homme plutôt gentil et détaché qui ne m'avait jamais rien dit de fâcheux, ne m'avait jamais réprimandé pour ma nonchalance,

et à qui je portais le plus grand respect, et même de l'affection. Cet homme au grand cœur méritait lui aussi de devenir une oie et de filer plein nord !

Je repris mon vélo. En traversant les vignes, je me rendis soudain compte que je ne travaillerais plus jamais, que je ne serais plus jamais un homme, à moins que M. Glubistramoulskitaborskayakouts ne m'autorise un retour en arrière. Redevenir un homme, après quelques mois à vivre la vie des oies. Je n'y avais pas pensé vraiment, à ce changement radical. J'avais rêvé sans m'angoisser. Et maintenant, je m'inquiétais. Il fallait bien admettre que je n'avais plus d'emploi ; du coup, nous perdions une paye à la maison. Juliette serait la seule à travailler, pendant que je volerais, que je me poserais dans les prés pour brouter l'herbe, que j'irais me baigner à l'étang, que je dormirais tranquillement au soleil. C'était difficilement acceptable. Peut-être me faudrait-il travailler dans un cirque, faire l'oie savante ? Je savais compter. Faire des petites apparitions dans des films ? Je saurais, je crois, jouer la comédie. Et pourquoi pas me vendre – cher – pour des tournages publicitaires ? faire des apparitions dans des clips vidéo ? Je pourrais aussi embarquer une caméra sous mes ailes et me louer comme drone pour EDF, pour les Eaux et Forêts, voire louer mes talents à la SNCF pour la surveillance des lignes à grande vitesse, ou même à l'État pour la surveillance des centrales nucléaires. La liste des emplois que m'autorisait mon nouveau statut d'oie me fichait le cafard. Quitter la banque, où je me sentais si bien, pour aller faire l'oie dressée dans un film ? C'était triste, minable, et je m'en serais arraché toutes les plumes de la peau ! J'avais des sous de côté, un plan d'épargne logement qui arriverait bientôt à échéance, une assurance vie au profit de Juliette, un petit plan d'épargne en actions ; finalement, tout ça nous donnerait de quoi voir venir. Je possédais l'attirail financier petit-bourgeois d'un guichetier de banque averti. Une aubaine, qui allait permettre au bourgeois de devenir une oie, même si ça n'était pas prévu pour ça. Je repris bon moral. Le chant d'une alouette salua la bonne tenue de mes comptes. Un renard traversa la route devant moi. Les rayons bas du soleil tiraient les ombres des arbres sur la route. La fraîcheur me tomba sur les épaules. Je retirai ma cagoule. Mes moufles. Inspirai profondément l'air pur. La rosée perlait sur les plumes chaudes de mes joues.

— *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga !* chantai-je de joie.

Je croisai un paysan en tracteur qui n'en revint pas de voir passer une oie sur un vélo. Car je ressemblais de plus en plus à une oie, en costume de ville, sur une bicyclette, une oie évadée de chez Medrano. Je pédalais vite, et fort ! J'avais pris naturellement du muscle aux cuisses, ces belles parties charnues qu'on découpe en premier sur les tables de fête. J'avais dans le nez la bonne odeur de la peau de l'oie de Noël bien grillée. La partie homme de l'oie continuait à rêver ses basses œuvres. Quelle honte ! Alors que la partie oie de l'homme ne pensait que racines et herbe fraîches, graines, tendres feuilles. Cohabitaient en moi l'ange à plumes et le démon carnivore. Je ferais imprimer sur ma nouvelle carte de visite : « Monsieur Zoiseaux, oie sauvage, herbivore et granivore », que la chose soit bien entendue ! Un faisan prit son envol dans un champ. Les feux de son plumage reprirent dans les rayons chauds du soleil rasant. L'incendie de plumes s'éleva par-dessus le petit bois, et disparut derrière la futaie. Je voyais mieux les choses. Avais-je déjà l'acuité des oies ? leur regard précis sur la nature environnante ? Ne sont-elles pas capables de faire le tour de la terre en se guidant aux astres et aux reliefs survolés ? Jamais une oie ne se perd, dit-on. Le ciel est leur domaine, avait affirmé je ne sais plus qui. Peut-être mon maître Glubistramoulskitaborskayakouts, au cours d'une de ces nuits d'entraînement intensif ? Je regardais filer l'herbe du talus. Les roues du vélo décollèrent-elles un peu de la route, au passage du petit pont ? Je le crois. Car c'est ma volonté de croire. Des traits de fumée s'élevaient élégamment des cheminées des fermes. La brume des étangs s'échappait vers le ciel. Tout tirait vers le haut. Tout s'élançait. Les oiseaux, les cris, les vapeurs de la terre, jusqu'à la sève des grands arbres qui s'écoulait vers les cieux en forme de rivières verticales au cours silencieux. Je me sentais incroyablement léger. Le vent s'engouffrait sous mes jeunes plumes grises éparses, je les sentais battre, et trembler sur ma peau. Je serai fort. Je chargerai Juliette, Jérémie et Cloé sur mon dos, je prendrai mon envol, et, grâce au soutien du vent tout au long du voyage, nous irons nous poser en Laponie ! J'entendis le cri de mes sœurs. Un vol me dépassa, puis un autre. L'oie de tête se dérouta, descendit en piqué, me salua et remonta prendre sa place de leader.

— *Ang ang ang ga ga ga !* lui lançai-je.

— *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga !* À bientôt, monsieur Zoiseaux ! m'avait crié l'oie vétérate.

J'avais parfaitement saisi les mots de l'oie, comme si elle m'avait parlé en langage des hommes. À moins que ce ne soit moi qui commence à comprendre, et parler, le langage des oies.

— *Ang ang ang ga ga ga !* T'as la chaîne qui se dégonfle ! me lança, depuis tout là-haut, une jeune oie qui volait à l'extérieur du groupe, à l'extrême pointe du V.

— *Ang ang uk ga ga uk !* Silence dans les rangs ! cria l'oie de tête.

Le vol reprit de la vitesse et disparut à l'horizon.

Pour la première fois de ma vie, je venais d'être confronté à l'humour facile des jeunes oies sauvages effrontées. Magnifique printemps. Splendide renouveau du monde. Nous devrions tous avoir trois vies, une première vie humaine, une vie animale et, pourquoi pas, pour finir, une vie végétale. Terminer sa vie en arbre. Immobile au soleil. Plutôt qu'à l'hospice de vieillards. Finir chêne, ou grand châtaignier, ç'aurait une autre gueule. Après avoir été banquier, puis oie sauvage, vous voilà devenu vieil arbre, sur une place de village, ou en forêt ! Couvert de feuilles vert tendre au printemps, solide vieux frêne, grand tilleul, noueux des branches. Empli d'oiseaux, et jamais seul ! Chahuté par le vent. Habité par la pluie. Naître jeune homme pour finir tout naturellement vieil homme, combien de perspectives perdues ? Voyez les têtards gris devenus grenouilles vertes, et les chenilles, à l'allure peu amène, devenues secrètes chrysalides, puis magnifiques papillons, pleins de couleurs. Se plaignent-ils de leur double vie ? Certainement non. Comme un vieillard mourant ne se plaindrait pas de devenir un bombyx du mûrier, soyeux, couleur d'albâtre, pour s'envoler par la fenêtre de la chambre d'hôpital, à tout jamais. Le vol est la seule porte de sortie qui vaille. S'envoler nous lave de toutes nos peines et de tous nos péchés.

J'arrivai à la maison à l'heure des devoirs des enfants. Juliette faisait revoir à la plus petite un exercice de vocabulaire ; au grand, un de grammaire. J'entrai. Tous sursautèrent. Cloé poussa un cri. Ma tête ne passait pas. J'avais le visage

couvert de plumes grises qui allaient vers le cou en s'éclaircissant, mon bec avait maintenant sa taille définitive et mes yeux leur forme nouvelle, ronds, bordés d'un liseré rouge vif, l'iris brun, avec des reflets bleutés. J'avais eu tout loisir de me regarder dans la glace de l'agence du Crédit agricole, je n'avais reçu, dans l'après-midi, qu'une visite, la pharmacienne de la pharmacie de la Cathédrale, qui, curieusement, ne m'avait donné aucun conseil pour me soigner. Ni Jérémie ni Cloé ne se précipitèrent gaiement pour me sauter au cou. Seule Juliette vint m'accueillir et m'embrassa longuement sur les joues, le bec, les tempes. Alors seulement les gamins se précipitèrent vers moi. Je les couvris de bécots, à petits coups de bec répétés, doux, retenus. Je les pris tous les deux sur mon dos. Ils me parurent si légers. Je devenais fort comme une oie sauvage de soixante-quinze kilos.

— *Ang ang ang ga ga ga !* criai-je, de joie.

— *Ang ang ang ga ga ga !* reprit Cloé.

— *Ang ang ang ga ga ga !* chanta Jérémie.

Je sortis dans le jardin avec les gosses sur le dos et me mis à courir à travers les allées en criant. Je les entendais rire comme ils n'avaient jamais ri. Je traversai le potager, contournai le pigeonnier, revins devant la maison et repartis vers le fond du jardin. D'un coup de reins, je passai le muret haut de un mètre et partis courir dans le pré attenant. Je gravis la colline et la redescendis du pas lourd des oies qui tentent vainement de prendre de la hauteur. Je sautais, retombais, ressautais, mais je sentais que mes bonds devenaient de plus en plus longs et légers. Juliette nous observait depuis la porte de la maison, nous faisait de grands gestes, les mêmes gestes de bienvenue qu'elle avait adressés aux grands vols des oiseaux sauvages.

— On vole, papa ! criait Cloé, accrochée à mon cou.

— Presque ! répondis-je, pour ne pas contrarier son bonheur, mais j'en étais loin.

— Plus haut, papa ! chanta Jérémie. Plus haut ! Plus haut ! Plus haut, papa !

Je sautai par-dessus le ruisseau, en bas du pré, avec l'aisance d'une volaille de ferme. Repassai le muret encerclant notre jardin et atterris dans les primevères naissantes. Je filai jusqu'à la maison déposer mes passagers sur le sol.

— Terminus ! Tout le monde descend !

Jérémie et Cloé glissèrent de mon dos et reprirent contact avec les marches en pierre devant la porte, sous la marquise verdie de mousse, entre deux rangs de bacs à fleurs où perçaient les narcisses. J'étais à peine essoufflé. Les difficiles entraînements avec mon maître Glubistramoulskitaborskayakouts portaient leurs fruits.

— Trop génial ! s'écria Cloé en direction de Juliette, avec papa on a volé !

— J'ai vu ! répondit Juliette, que la joie des enfants rendait lumineuse.

— Tu nous feras revoler, papa ? demanda, tout fébrile, Jérémie.

— Quand vous voulez, tous les jours on vole !

Juliette me caressa la joue.

— T'es fou, murmura-t-elle.

— De félicité, répondis-je.

Je faillis cacarder de joie mais réussis à retenir mes cris perçants. Plus personne ne pensait en termes raisonnables. Nous ne désirions qu'une chose, monter au-delà des nuages, et voler, jusqu'à ce que le monde en dessous de nous ne soit qu'un champ de fleurs où croîtrait indéfiniment le bonheur des hommes.

Tout le monde ne pensait pas comme ça.

Ma nuit avec M. Glubistramoulskitaborskayakouts fut terrible. Il m'avait vu mimer le vol avec mes enfants sur le dos et m'avait trouvé d'une lourdeur et d'un ridicule consternants.

— Vous fais honte à moi, vous volez comme une pierre !

— J'avais mes enfants sur le dos.

— Pas d'excuses ! Exercices de vol avec passager !

Il détacha ma longe et s'accrocha sur mon dos. Il n'était pas très grand et pesait environ comme mes deux petits ensemble.

— En avant ! cria-t-il, me donnant de méchants coups de talons sur les flancs, comme on fait aux chevaux.

Je me mis à courir, à battre fort des ailes, sans réussir à m'élever d'un tout petit demi-mètre dans l'air.

— Plus vite ! Plus vite ! Pauvre oie grasse digne de la boucherie ! vociférait mon maître, en furie.

J'accélérai, jusqu'à ce que mes pattes quittent enfin le sol. Je m'élevai très vite de plusieurs mètres, et, comme je n'étais pas retenu au sol par la longe de cuir, je ne cessai de prendre de l'altitude jusqu'à ne plus apercevoir du manège de sable qu'un minuscule rond jaune éclairé dans la nuit. Le vent vint à mon aide, nous soulevant, mon maître et moi, sans effort. Nous montions maintenant à belle vitesse vers le ciel étoilé.

— Bel envol ! lança maître Glubistramoulskitaborskayakouts.

— Merci, maître, répondis-je d'une voix sucrée.

— Une oie sauvage ne remercie pas, ni le vent, ni le ciel, ni les nuages, elle aime la vie et elle vole !

J'aimais la vie et je volais, j'étais donc devenu une oie sauvage. Je ne remerciai pas maître Glubistramoulskitaborskayakouts de m'avoir fait oie qui vole, pour ne pas provoquer sa colère.

— Cap sud-est ! ordonna-t-il.

Je virai sur l'aile droite et pris sans hésiter la direction du sud-est. J'avais une boussole dans la tête. Je me tournai dans le lit. Juliette se réveilla. Me demanda si j'allais bien. Je m'éveillai, quelques secondes, l'embrassai sur la joue et me rendormis.

Maître Glubistramoulskitaborskayakouts pestait et me donnait de furieux coups de talons dans les flancs. Nous avions décroché de plusieurs dizaines de mètres le temps de mon réveil.

— Jamais on se réveille pendant le vol, monsieur Zoiseaux ! On dort ! On vole ! On rêve ! On voyage dans le ciel ! On oublie le lit, fragile oie grasse et fignante qui ne pense qu'à pas dormir !

Je préférai ne pas répondre et repris de l'altitude. La lune pleine posait sur notre attelage ses reflets cendrés. Mon maître n'eut pas besoin de m'indiquer la bonne route, je filai dans le ciel étoilé comme en terrain connu. Je passai la colline de Vézelay, coiffée de sa basilique, dont la haute tour fortement éclairée offre aux migrants un repère de premier ordre. Je traversai le ciel de la Bourgogne à une vitesse que je n'aurais jamais cru pouvoir atteindre. Nous fûmes vite à l'aplomb de la Saône qui baigne Mâcon et dépassions bientôt les coteaux de vignes.

— Où va-t-on, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts ? demandai-je, sûr de mes forces nouvelles et de mon envie terrible de voler.

— La montagne, monsieur Zoiseaux, la haute et magnifique montagne ! chanta mon cavalier, en soulevant son chapeau pour saluer la terre qui défilait sous mes ailes, remercier les courbes de la rivière que la lune tapissait d'argent.

Il s'accrochait aux plumes de mon cou comme à une solide crinière.

— Voyez comme tout est beau, monsieur Zoiseaux ! Emplissez vos yeux et votre cœur de toute la beauté que nous offre notre monde ! Respirez les parfums de la terre labourée, des forêts tapissées de mousse, la résine des sapins, sentez les effluves des feux de bois échappés de ces grappes de maisons minuscules, la vase tiède de la rivière, ne sentez-vous pas, monsieur Zoiseaux, le fumet sucré des carpes trentenaires venues frayer dans les roselières ?

Je ne sentais pas tout ça. Mais je l'imaginai sans mal. J'étais un petit nouveau dans le grand charivari des sens. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts était un bon professeur, pour initier au vol et mettre en appétit pour tout ce qui fait le sel de la vie. Je tenais bon le cap sud-est. Passé les lumières de Bourg-en-Bresse, mon maître de vol m'indiqua un nouveau cap, plein est. Je fus surpris d'abord de me diriger si facilement, de trouver les bons caps et les bons azimuts, mais aussi de pouvoir mettre un nom sur chacun des chapelets de petites lumières que nous survolions. Les oies connaissaient-elles les noms de nos villes, ceux de nos rivières et ceux de nos châteaux ? Si oui, alors je possédais les connaissances de mes sœurs les bonnes oies savantes ! Les terribles sommets noirs se découpaient à l'horizon sur le ciel clair. Nous volions en direction des Alpes. J'en avais le frisson. Comment pourrais-je voler si haut, si loin, et me tenir en l'air, par la seule force de mes ailes encore neuves et fragiles, si longtemps ? Maître Glubistramoulskitaborskayakouts faisait preuve d'une totale confiance en moi, et sa présence sur mon dos me donnait des forces, autant qu'elle me rassurait. Il tira sur les plumes de mon cou, exactement comme on utilise les rênes reliées au mors d'un cheval, et je repris de l'altitude. L'air était glacé. Mon cavalier ne semblait pas souffrir du froid, en culottes courtes de cuir et bottes fourrées, sa longue barbe rejetée sur l'épaule par le vent. Encore un peu et nous passerions

au-dessus des nuages qui commençaient à s'amonceler. Je me laissais planer, vent de face, entre la voûte d'étoiles et l'océan de cumulus étincelants de lune.

— Bien ! monsieur Zoiseaux, utiliser la bise pour reposer les ailes, bonne stratégie avant d'affronter le difficile vol en montagne !

Nous approchions des premiers hauts contreforts des Alpes. J'étais bouleversé, terrifié. Dans une large trouée au cœur des nuages, les lumières du château d'Annecy confirmèrent le cap. Le lac brillait dans toute sa longueur tel un océan gelé. Bientôt, des vallées profondes se creusèrent devant nous, terriblement sombres et sinueuses, balisées seulement de minuscules points de lumière sur quelques chalets isolés. Les premières plaques de neige douchées de la clarté de la lune dessinaient les reliefs sur les versants obscurs. Je pris de l'altitude, encore et encore, sous les encouragements de M. Glubistramoulskitaborskayakouts, terriblement excité. Le roi de Tout embrassait avec bonhomie les étoiles à sa portée comme de simples voisines de palier sur la chaîne des Aravis.

— Là-bas, monsieur Zoiseaux ! Tout droit !

Il désigna de son long doigt tendu le plus haut sommet d'Europe, magnifique et monstrueux, qui se dressait devant nous, énorme, majestueux, enneigé, posé sur un ciel laiteux qu'éclaircissait faiblement le lever encore timide du soleil. Le mont Blanc nous tendait ses glaces et ses couronnes de roches. Géant aux vents hurlant des chants surnaturels. L'espace s'était dégagé autour de nous, rendant le vol plus aisé, moins ballotté par les vents. Une autoroute filait droit au fond de la vallée, celle qu'on appelle l'« autoroute blanche ». Les oies sauvages connaissaient donc aussi les noms des routes. D'où leur venait leur savoir ? De leurs parents, qui le tenaient eux-mêmes de leurs parents ? J'avais du mal à imaginer une oie adulte transmettant à ses oisons les numéros des nationales et les noms des voies d'eau navigables. J'avais toujours pressenti, au long de mes journées de guichetier à ne rien faire que penser à des choses sans intérêt, que nous ne savions pratiquement rien de ce qui nous entoure. Dites à un citoyen moyen qu'il ne sait rien des oies, il vous dira qu'il s'en fiche. Il vous fera la même réponse concernant la migration des gnous, les noms des vents, la couleur

des œufs du pinson, la date des vendanges sur l'Etna. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent du vivant ne nous intéresse pas.

— Magnifique nuit pour survoler le mont Blanc ! s'exclama mon passager.

— Vous voulez qu'on passe au-dessus ? demandai-je, terriblement inquiet.

— Nous y sommes, monsieur Zoiseaux, il faut monter quatre mille huit cent vingt mètres pour ne pas nous écraser au sommet !

Je redoublai mes efforts pour prendre encore de l'altitude.

— Regardez la beauté de la terre, monsieur Zoiseaux ! Aiguille Verte, aiguille du Dru, aiguille de Talèfre, aiguille de Leschaux, col des Hirondelles, Grandes Jorasses, dent du Géant, aiguille du Plan, col du Plan, aiguille du Midi, mont Blanc du Tacul, mont Maudit et le mont Blanc ! Monsieur Zoiseaux, admirez la muraille !

Je tremblais de tout mon corps et de toutes mes plumes devant cette barrière montagnaise qui me paraissait infranchissable.

— Je me lève, me dit Juliette dans l'oreille.

Surtout ne pas se réveiller maintenant, à cette hauteur, la chute serait mortelle ! J'augmentai la fréquence de mes battements d'ailes pour me contenir dans mon grand rêve de vol.

— Pas si fort ! me lança maître Glubistramoulskitaborskayakouts, vous serez trop lourd de fatigue avant l'arrivée magnifique !

J'entendis Juliette sortir de la chambre et refermer doucement la porte derrière elle. Je pouvais dorénavant, sans risque de me réveiller, survoler le mont Blanc, à l'heure magique du lever du jour. Je me remis à battre plus lentement, dans un rythme maîtrisé, contrôlant et économisant mes forces. Une fine couche de glace recouvrait l'extrémité de mon bec, s'accumulait sur le bord d'attaque de mes ailes et m'alourdissait. Mes épaules me faisaient mal. J'avais des crampes à vouloir maintenir mon cou droit dans ce froid glacial. Les minuscules lumières de Chamonix s'étaient étalées en couche laiteuse, tout en bas, au fond de la vallée. Trois mille mètres. Trois mille cinq cents mètres. Trois mille six cents. Je connaissais exactement ma position. Les oies ont donc un altimètre. Je m'élevais, avalé par la lune. Un vol de grues passa devant elle, dessinant un grand V sur la clarté mercure. Je les saluai d'un cri. Elles me répondirent.

— *Krou-krou-krou ! Krou-krou-krou ! Krou-krou-krou !*

Il se mit à neiger sur les montagnes des milliers de cris de ces grues, que l'écho des vallées transformait en millions de craquètements joyeux.

— *Ang ang ang ga ga ga !* Bon voyage ! leur criai-je.

— *Krou-krou-krou-krou !* Bon voyage, monsieur Zoiseaux ! Bon voyage, maître Glubistramoulskitaborskayakouts !

— Vous connaissez mon nom ? *Ang ang ang ga ga ga ?* leur demandai-je.

— Tu es célèbre, monsieur Zoiseaux, tu es l'homme qui vole, ami du très puissant petit roi de Tout !

— Que le vent vous porte, magnifique peuple des grues cendrées ! répondit mon passager, levant son chapeau noir en signe de salut.

Tous les oiseaux le connaissaient, le respectaient, voire le craignaient.

— Que le vent vous porte aussi loin que votre cœur vous portera ! *Krou-krou-krou-krou ! Krou-krou-krou-krou !* craqueta l'oiseau de tête.

Les grues s'éloignèrent en direction du nord, alors que nous filions plein est vers l'aiguille du Midi et le mont Blanc. Le petit Nils Holgersson n'avait pas survolé les Alpes sur le dos de son oie et il aurait été, j'en suis sûr, bouleversé par leur terrifiante beauté. J'aurais tellement aimé porter Juliette, Jérémie et Cloé sur mon dos, accrochés à mes plumes les plus longues, pour leur faire découvrir la beauté fastueuse de nos hautes montagnes. Mais ce n'était que partie remise. Bientôt, je serais puissant et capable de les emporter tous trois par-dessus les nuages, jusqu'à l'autre bout de notre beau continent.

— Quand serai-je assez fort pour porter ma famille sur mon dos et lui faire découvrir toutes ces merveilles, maître Glubistramoulskitaborskayakouts ?

— Dans huit jours, vous serez une oie, monsieur Zoiseaux, et dans trente jours, vous serez si fort que vous pourrez emporter sur votre dos qui bon vous semblera !

Cela nous amenait au début du mois d'avril. Merveilleux mois pour s'envoler avec les siens ! La bonne nouvelle me redonna des forces. Je franchis des paliers. Le soleil se levait et découpait les cimes. Les neiges prirent une teinte de roses trémières. Le grand glacier s'allumait maintenant de l'intérieur, comme si le jour se levait en lui, jailli de la roche. Les étoiles s'éteignirent par

groupes de cent, puis de mille, alors que la lune restait visible dans le ciel gagné par le jour. Les neiges éternelles devinrent pourpres, puis or, le soleil fit étinceler l'antenne géante plantée sur le sommet de l'aiguille du Midi. Je survolai le mont Blanc au moment où le soleil dépassait l'horizon et frappait de ses rayons rasants toute la chaîne des Alpes. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts se leva sur mon dos et s'y tint raide, comme le font les Cosaques. Il ne se retenait de sa main gauche que par l'extrémité d'une plume, ses jambes écartées, le port droit, son poing planté dans le creux de sa hanche, impérial, face au vent.

— Magnifique, monsieur Zoiseaux, vous venez de gagner votre diplôme de vol en montagne !

Je maintenais un cap rectiligne de peur de le faire tomber, mais il m'ordonna de faire demi-tour. Je virai sec, sous le vent, et le sentis instantanément glisser, lâcher prise, et entamer une chute vertigineuse !

— À demain ! À demain ! À demain, monsieur Zoiseaux ! monsieur Zoiseaux ! monsieur Zoiseaux ! répétait l'écho.

L'avait-il fait exprès ? Mon maître Glubistramoulskitaborskayakouts ne devint très vite plus qu'un minuscule point sur la neige immaculée, puis plus rien. Je m'éveillai en sursaut, lançant le cri d'alarme.

— *Angk ak ak ak ! ak ak ak ! ak ak ak !*

— On ne crie pas le cri d'alarme, monsieur Zoiseaux, à tout bout de champ ! Je l'ai déjà dit à vous !

La tonitruante voix de Glubistramoulskitaborskayakouts, toute proche, sortait de la tête de lit. Tombé du rêve, mon maître avait atterri à l'intérieur de l'oreiller de plume, et je devinais à travers la taie de coton la forme de son chapeau.

— Vous n'avez rien ? lui demandai-je.

— Le roi de Tout est immortel, petit monsieur !

Je le vis alors s'extraire de l'oreiller, plutôt difficilement, il râlait à chercher la sortie de ce sac. Aussitôt libéré il fila par la porte de la chambre, le chapeau, le manteau, sa barbe et ses sourcils blancs tout recouverts de plumes, comme une oie dépeignée, passablement vexé.

— À ce soir, maître Glubistramoulskitaborskayakouts !

Il ne me répondit pas, mais je savais qu'il serait là, dès la première seconde de mon rêve projeté. J'allai ouvrir les volets. Cette journée du samedi s'annonçait magnifique. Le soleil déjà chaud faisait fumer les prés et briller la rosée sur les parterres de crocus éparpillés sous les arbres. J'étais nu à la fenêtre. Mais un oiseau n'est jamais nu. J'étais vêtu, de la tête aux pieds, d'une couche soyeuse de petites plumes grises, elles-mêmes piquées sur une première couche de duvet clair. Mes bras commençaient à prendre l'allure de véritables ailes faites pour le vol. J'avais toujours mes mains à cinq doigts, seulement elles étaient gantées de plumes juvéniles. Même chose pour les pieds, qui se palmaient ; je découvris qu'une fine peau grise élastique et translucide reliait mes orteils entre eux. J'entrepris de faire quelques pas dans la chambre, avec mes nouveaux pieds. Je ne savais plus s'il fallait en rire ou en pleurer. Tous mes orteils s'étaient aplatis du bout, surtout les deux gros, en pelle à tarte, et claquaient mollement sur le parquet chaque fois que je posais le pied. Je repensai au poème de Baudelaire, *L'Albatros*, qui n'est en fait qu'un lointain cousin géant de l'oie sauvage – trois mètres cinquante d'envergure : « Ses ailes de géant l'empêchent de marcher », et ses pieds de clown, pas mieux, aurait pu ajouter le grand poète. Je complétais l'examen. Mon sexe pendouillait mollement à travers son tapis de barbes. Sa teinte avait viré à l'orange clair. On aurait dit une petite carotte nouvelle. Un légume de printemps. Par contre, je n'avais rien à reprocher à mes couilles d'oie, au contraire, devenues imberbes et duveteuses, d'une belle couleur jaune olivâtre, parées de courtes plumes ardoise qui redonnaient de la bonhomie à mes anciens testicules légèrement flétris franchement pas lobés. Je les saisis dans la paume de ma main. Un oison sorti de l'œuf. Aucun homme ne peut être fier de ses couilles, à moins qu'il ne soit un grand malade, et je pouvais dorénavant être content de mes couilles, depuis que j'étais devenu une sorte d'oie, composite. Il s'agissait d'un inattendu bienfait collatéral dont je n'oserais jamais m'ouvrir à Glubistramoulskitaborskayakouts, mais comme le roi de Tout savait tout, il devait déjà se moquer de moi et de la satisfaction béate que j'éprouvais à tripoter mes nouveaux testicules aviaires. La bite, 2 sur 10. Les couilles, 10 sur 10. Mon attirail neuf obtenait une moyenne de 6 sur 10, ce que je crois ne jamais avoir atteint de mon vivant d'homme poilu.

J'allai prendre une douche. L'eau ruisselait sur mon corps comme sur l'ardoise. Je criai de bonheur. J'étais fait pour les étangs et les lacs, pour m'ébrouer parmi les tapis de renoncules et les jacinthes, tracer des canaux éphémères dans l'épaisseur des lentilles d'eau.

— *Ang ang ang ga ga ga ! Ang ang ang ga ga ga !* criai-je, de toute la force de ma joie.

Les enfants me répondirent depuis le jardin. Juliette me rejoignit.

— Tu vas bien ? me demanda-t-elle, me tendant ses lèvres pour que j’y pose le bout de mon bec.

Je l’embrassai. Sortis de la douche. M’exhibai longuement devant elle. Juliette me découvrait en gros oiseau bien plumé. Surprise. Amusée. Follement curieuse. Décontenancée aussi. Incrédule, car qui pouvait croire facilement à une pareille métamorphose ? Elle se saisit de la serviette et essuya mes plumes, mon dos, mon torse, mes fesses, mes cuisses, avec des gestes d’une infinie lenteur, d’une infinie douceur, jusqu’à ce que je sois parfaitement sec.

— Tu penses à quoi ? lui demandai-je, la voyant perdue dans sa rêverie.

— Je ne sais pas, répondit-elle dans un murmure.

Son regard était triste. Je voulus savoir pourquoi.

— Je ne suis pas triste, dit-elle, je suis émue.

Elle abandonna la serviette sur le sol et quitta la salle de bains, puis la chambre, pour rejoindre les enfants au jardin. Juliette était perdue. Il me semblait qu’elle avait trop facilement accepté ma transformation, qu’elle en subissait tardivement le contrecoup. Moi-même, je me trouvais un peu léger, par rapport à l’énormité de la situation. Je devenais une oie, abandonnais mon corps et ma vie d’homme, tout ce qui en faisait le sel ; de surcroît, je perdais mon emploi, rien que ça ! Et sans ciller. Sans trembler. Il faut croire que je n’avais jamais aimé l’homme que j’étais, pour me défaire si aisément de cette enveloppe citoyenne endossée de naissance. Au fond, qui s’aime vraiment ? L’engouement pour la chirurgie esthétique à tout crin tendrait à avaliser l’idée que personne ne se plaît à soi-même. Il y a des sujets qui, à coups de bistouri, se font joyeusement la même tête que moi, troquent des lèvres somme toute fort agréables contre une

bouche en bec de canard ou d'oie. Ces gens ne devraient pas s'arrêter en si bon chemin, mais poursuivre consciencieusement leur transformation jusqu'au bout. Nous aurions, en France, un peu moins d'actrices de cinéma, un peu moins de chanteuses et un peu plus d'oies. Je finis ma toilette en lissant les plumes de mes épaules et celles de mes bras avec mon bec, comme le font après le bain tous les palmipèdes. Je passais et repassais entre les plumes, méthodiquement, comme si je l'avais toujours fait. Peut-être, dans une autre vie, avais-je été une oie sauvage ? Et ma réincarnation en homme une simple erreur de parcours que j'allais bientôt pouvoir réparer, grâce à l'intervention salutaire de mon maître de vol et mentor, Glubistramoulskitaborskayakouts, le roi tout-puissant du petit pays de Tout ? Je m'habillai. Le contact des vêtements sur mes plumes était de plus en plus désagréable. Bientôt, je ne pourrais plus passer aucun vêtement. Je devrais aller et venir nu comme un oiseau. L'idée de voler avait occupé tout mon esprit, et je n'avais pas vraiment songé au reste. Je m'étais dilapidé en enthousiasmes sans penser au lendemain. À l'agence, je m'égarais en rêveries sans penser non plus au lendemain. Au fond, rien ne changeait vraiment. Sauf mon corps. J'avais gardé mon esprit Crédit agricole. Pour une oie, c'était bien. Je descendis. Pris un copieux petit déjeuner de miettes devant les gamins venus me rejoindre à table. Ils s'étaient assis face à moi, leur menton appuyé dans le creux des mains, béats d'admiration et silencieux devant leur papa oiseau. Ils ne perdaient rien de mes gestes. Le tee-shirt laissait passer mes bras recouverts de longues plumes. Mes gestes levaient un vent léger qui leur caressait le visage et agitait quelques fins cheveux sur leur front. Tout le temps que je prenais mon petit déjeuner, ni Cloé ni Jérémie ne prononcèrent un seul mot. Ils avaient longtemps joué dans le jardin et je sentais leur peau gorgée de soleil. Il y avait de la gaieté dans l'air. Pas question pour moi d'accompagner Juliette faire les courses. Je resterais dans le jardin à faire des exercices de musculation et tenter des vols. Je travaillerais ma course d'élan. Je devais dorénavant penser en sportif de haut niveau ! Les oies sauvages, capables de parcourir des milliers de kilomètres et d'atteindre des altitudes astronomiques, à la seule force de leurs ailes, le sont. Il me faudrait m'alimenter sainement. Le jour, m'installer dans l'herbe au soleil et dormir mon content. La nuit, parfaire ma technique

balbutiante et tenter de comprendre la biomécanique de l'endurance. Sentir dans mon corps là où les choses se jouent. Me forger l'esprit d'un voyageur au long cours.

— *Ang ang ang ga ga ga !* criai-je, faisant sursauter les enfants sur leur chaise.

— Ça veut dire quoi ? demanda Cloé.

— Que je suis content, que j'ai bien mangé, que je vous aime !

Les gamins firent le tour de la table en courant et me sautèrent au cou. M'embrassèrent. Me palpèrent. Je voyais qu'ils prenaient beaucoup de plaisir à découvrir le soyeux de mes plumes. Juliette entra et leur demanda de se préparer pour partir en ville.

— On est obligés de venir ? marmonna Jérémie.

— Oui ! Tout le monde vient avec moi !

— On peut pas rester avec papa ? continua Cloé.

— Non ! Papa reste tout seul ! Papa a beaucoup de choses à penser !

Elle avait l'air de méchante humeur. Je ne savais pas quoi répondre. Avec mes plumes sur la tête et mes yeux ronds, mon gros bec qui claquait dans l'air sans sortir un mot, j'avais l'air idiot. Elle prit le panier, les clefs de la voiture, poussa les enfants devant elle et les entraîna jusqu'à l'auto garée sur le chemin qui longeait la maison. Je les entendis s'éloigner. Je me retrouvai seul à la table de la salle à manger, dans le silence de notre maison déserte.

— *Ang ang ang ga ga ga,* dis-je, à voix basse, pour combler ce vide soudain.

Si la solitude avait été ma plus fidèle amie quand j'étais un homme, elle me pesait terriblement depuis que j'étais en partie une oie. C'est une chose que je n'avais pas prévue. Maintenant que ma famille avait disparu, j'avais peur. Peur du grand silence et peur des bruits les plus infimes. Un craquement dans le plancher, une porte qui grince, une cavalcade dans le jardin. Des chiens ? Mon habitude vitale de me laisser porter par le cours lent des choses, et de ne pas y développer un seul geste de la nage, faisant passer le rêve et ses rites avant la vie, s'accommodait mal de ma nouvelle condition de volaille qui se mange. J'avais rêvé des jours entiers de devenir un oiseau, comme ces pigeons que j'observais, chaque jour, sur ce grand toit pentu face à l'agence, sans me lasser,

je vivais d'impressions. Me nourrissais d'elles. Sans fin, je devenais un autre. Et me voilà devenu, moi, une oie. Une oie peut-elle rêver de devenir un homme ? Foutaises. Un oiseau ne peut renoncer au vol pour conduire une voiture. J'eus soudain un grand frisson de plaisir. Léger, le parfum de l'herbe humide poussé par la brise emplit la maison. J'étais esclave des sens. Mon corps se transformait bien plus vite que ne pouvait l'accepter mon esprit. Je revivais, à plus de trente ans, l'inconfort d'une seconde adolescence. Je ne passais pas de l'enfance à l'âge adulte, mutation qui vous plonge dans un état de grand malaise et d'inquiétude sourde, vous fiche mal à l'aise de découvrir que vous poussent des poils partout, il vous faut subir sans pouvoir rien y faire une voix en train de muer, je passais pour l'heure d'homme adulte à oie adulte, stupéfait de voir des plumes me pousser partout, ma bite se colorer d'orange clair, mes pieds se palmer, enfin ma voix devenir une trompette prompte à pousser des cris rauques, parfois stridents, dévouée au cacardage. Il y avait vraiment de quoi se faire de la bile ! Je n'en étais qu'aux débuts. Je voulus sortir dans le jardin. En descendant les marches du perron, je me rendis compte que quelque chose clochait. Je les trouvais bien plus espacées les unes des autres qu'à l'accoutumée. *Plaf*, un pied palmé, *plaf*, l'autre pied palmé, je me sentais terriblement gauche. C'est alors que je compris que je raccourcissais du bas. J'avais perdu du mollet. Mes genoux étaient remontés. En revanche, je mesurais toujours la même taille. Si je me raccourcissais d'un bout, il fallait bien que je me rallonge d'un autre, pour conserver une taille constante. Mon corps s'était allongé, fuselé, depuis mon croupion – il faut appeler un chat un chat – jusqu'à mes épaules, quand une simple palpation de mon cou duveteux m'apprit qu'il s'était allongé de plusieurs bons centimètres. Je ne le portais pas encore tout à fait, bien qu'il m'ait poussé sans que j'en ressentie aucun signe, ni douleur, ni crampe, ni poussée de fièvre, je m'en rapprochais ostensiblement par la taille, il me venait ce fameux cou d'oie, que, dans le Gers, on farcit. (Chair à saucisse, échalote hachée, ciboulette, armagnac.) J'étais un repas de fête ambulante ! Un mètre soixante-quinze de bonne oie à rôtir ! Soixante-quinze kilos de confit. Un chasseur qui m'abattrait serait inscrit dans le *Livre des records, illico* ! Qui donc me sauverait de la casserole ? Je m'attristais de la trivialité de mes propos. Je voulais rêver avec grandeur. Explorer mon projet d'une hauteur

majestueuse. Condamné à voler. La belle sentence toute neuve ! Je sautai lourdement dans l'herbe, « bras-ailes » écartés. Traversai le jardin en direction du pigeonnier, en me dandinant. Le gravier éblouissant de soleil crissait joliment sous mes pattes. J'éprouvais un profond bonheur à rejoindre les pigeons, privé de la présence du petit groupe de l'agence bancaire que j'avais observé, sept années durant. Me passionnant pour la naissance des petits et la disparition discrète des sujets les plus anciens, ils m'avaient manqué. Ne plus suivre leur vol circulaire jusqu'à l'extase contrariait mon addiction. Les locataires de la petite tour de pierre me regardèrent approcher. Légèrement inquiets. Rendus curieux par ce très gros oiseau mal plumé, malhabile, qui venait tranquillement vers eux, d'un pas mal assuré. Un groupe s'envola, tandis qu'un autre se massait sur le rebord de pierre qui marquait l'entrée, rétrécie par le fouillis des lierres, pendant qu'une douzaine d'individus allait d'un simple coup d'ailes se poser sur le toit d'ardoise de la petite tour pointue. Ma venue créa l'excitation dans la colonie, les mâles se mirent à roucouler, à tourner sur eux-mêmes en balayant le toit de leur queue ouverte. Le parfum entêtant des primevères semblait les étourdir. Je les saluai d'un cacardage, ils me répondirent de *croo croo croo cu cu coo coo coo croo croo croo cu cu coo coo coo* très mélodieux. Je n'avais jamais parlé aux pigeons du Crédit agricole, perchés bien trop haut, et je m'apprêtais à prendre beaucoup de plaisir à raconter à ceux de mon pigeonnier mon extraordinaire aventure avec M. Glubistramoulskitaborskayakouts, depuis le tout début. Je ne sais pas si je les ennuyais avec mon récit, mais personne, là-haut, ne semblait m'écouter. Trop occupés à mener leur parade nuptiale. *Croo croo coo coo cu cu croo cu !* Les femelles paraissaient comblées par tant de rodomontades et d'attentions bruyantes, et moi, j'étais plutôt grognon et dépité que personne ne daigne s'intéresser un tant soit peu à mon incroyable récit. J'aurais été un homme, qui plus est armé d'un bâton, j'aime autant dire que les pigeons en rut se seraient tus et m'auraient respecté, ils m'auraient craint aussi, mais je n'étais pour eux, à cette seconde, qu'une oie bâtarde de basse-cour, mal dégrossie. Je me refusais à croire que tous les pigeons soient veules et ne révèrent la main de l'homme que parce qu'elle les nourrit généreusement. En guichetier de banque du Crédit agricole de Bourgogne, je devais, je pense, les impressionner. Ces

allers-retours d'hommes et de femmes parfois obséquieux qu'ils suivaient des yeux depuis leur perchoir, toutes ces visites régulières à mon grand pigeonnier devaient leur raconter que j'étais un être important, le chef de ces pigeons qu'on appelle, chez nous, des clients. Il m'était arrivé d'en raccompagner parfois, jusque devant la porte de l'agence, riches parmi les plus riches dépositaires de comptes, souvent des céréaliers, et de poursuivre jusque sur le trottoir ma danse nuptiale, « merci beaucoup, monsieur Berrichon, *croo croo cu cu coo coo coo cu cu croo croo*, monsieur Berrichon, *croo croo cu cu coo*, à très bientôt, monsieur Berrichon, mes amitiés à Mme Berrichon, monsieur Berrichon ». Mais c'était très rare, la crise étant passée par là. J'écartai mes ailes pour les impressionner, mais les mâles continuaient à gesticuler autour des femelles sans me prêter la moindre attention. Je cacardai, sans résultat. Les pigeons se fichaient bien de moi ! Ce que j'avais toujours recherché, à l'état d'homme, une certaine invisibilité qui vous promet de la tranquillité, je le regrettais maintenant que je me retrouvais à l'état d'oie. Je voulais qu'on me regarde et qu'on me parle. Qu'on m'admire ! Je ne savais pas l'animal égocentrique à ce point. Homme, je pouvais m'ignorer, oie, je crois que je ne le peux plus. La vision de mes belles plumes aux bras m'enthousiasme comme aucune touffe de poils jamais ne l'a fait. Je me trouvais insignifiant. Je me surpris à être passionnant. Je me trouvais quelconque. Je me découvre élégant. Le soleil frappait mes plumes et les faisait resplendir. Je me couchai dans l'herbe au pied du pigeonnier. Glissai mon bec sous mon aile, comme je les avais vues faire. Pour la première fois, je sentis ma bonne odeur d'oie chaude, mêlée au parfum de la terre humide et tiède, à celui de l'herbe fraîche, au bouquet des tapis épars de primevères nouvellement sorties. Je flottais, léger, immobile, dans ce bain de senteurs, l'attention tout entière tournée vers les sens, une plume de-ci de-là soulevée par un doigt facétieux du vent. Tout ce qui n'était pas l'herbe et le parfum du vent n'était rien. Les roucoulements des pigeons s'éloignèrent, alors que se rapprochaient les crissements et les craquements venus de l'intérieur de la terre. Il me sembla reconnaître le froufrou d'une taupe creusant son tunnel, le crissement de ses griffes contre la terre humide bourrée de petits cailloux. Je sus isoler des autres bruits le murmure infime de l'eau bue par la couche d'humus.

Au plus près de la terre, il existe une autre terre. La marche verticale nous en a éloignés. À mon guichet du Crédit agricole, certains après-midi de profond silence, replié sur moi-même, j'arrivais à saisir le son que produisent les termites quand ils grignotent le bois. Au fond, entre l'oie au soleil que je suis devenu et le caissier que j'étais, seules les plumes changent. J'étais rassuré à l'idée de demeurer le même homme, en oie. La Fontaine attribuait aux animaux des caractères humains pour mieux nous les faire apprécier, je serais donc une fable de La Fontaine vivante, *L'homme qui voulait être une oie*. Restait à en inventer la morale. « La plume fait l'oiseau, mais c'est l'homme qui fait l'oie. » Je n'étais pas Jean de La Fontaine. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts aurait été plus habile à trouver une morale à l'histoire. Peut-être, d'ailleurs, n'y en avait-il pas ? Je devenais une oie, en échange de l'ouverture d'un compte au Crédit agricole sur lequel fructifieraient deux bouts de bois.

La fortune de Glubistramoulskitaborskayakouts ! Je sortis mon bec de sous mon épaule et poussai le cri d'alarme. Les pigeons s'envolèrent et revinrent se poser dans une tempête de plumes. J'avais laissé ce qu'il m'avait confié dans le coffre de l'agence, mais je n'y travaillais plus ! Mon remplaçant aurait tôt fait de jeter ces tiges en bois de bouleau à la poubelle. Qu'advierait-il du compte de mon puissant client ? Qu'advierait-il du sort qu'il m'avait jeté ? Je repoussai un cri d'alarme, et un autre encore, allant et venant dans le jardin, espérant le faire surgir. Il arriva, sous la forme d'un pigeon qui se posa devant moi, et je le reconnus à son chapeau noir à larges bords. Le pigeon portait aussi des petites bottes fourrées agrémentées de clochettes qui tintaient quand il marchait.

— Vous avez crié l'alerte, monsieur Zoiseaux, plusieurs fois le cri strident était apeuré, me voilà pour vous aider, vous êtes blessé ?

— Je ne travaille plus au Crédit agricole.

— Vous êtes une oie, ou presque, vous ne savez pas voler, et vous dormez déjà au soleil devant tous les pigeons qui se moquent de vous ! Grosse oie grasse pour le confit !

— Que va devenir votre fortune en banque si je ne suis plus là ?

— Bouts de bois.

— Toute votre fortune.

— Bouts de bois, monsieur Zoiseaux, bouts de bois, fortune pour tout le monde, le bois fait en bois, ce n'est pas l'or qui fait les feuilles au printemps, ce n'est pas l'or qui balance dans le vent et protège les nids des oiseaux, ce n'est pas l'or qui réchauffe quand l'hiver est là, ce n'est pas l'or qui fait de l'ombre quand le soleil brûle trop fort, le bois, trésor de l'humanité ! Mon trésor ! Au pays de Tout, du bois partout ! Colossal trésor en bois !

J'insistai. Même en oie, je conservais le respect du client.

— Je ne peux plus garantir la totale solvabilité de votre compte courant à 7 % net d'impôts, monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, voyez-vous, il aurait fallu faire un virement sur une banque du pays de Tout juste avant que je ne quitte l'agence, cela vous aurait permis de conserver les quelques intérêts accumulés, bien minces encore, mais il faut un début à tout, les plus grosses fortunes ont commencé avec une pièce pas plus grosse qu'une cerise, il faudrait que vous appeliez l'agence de ma part, veuillez noter le numéro.

Je lui donnais le numéro de l'agence, mais il ne m'écoutait pas du tout. Je repartis dans d'ennuyeuses explications techniques relatives aux mouvements de fonds transfrontaliers. J'y prenais du plaisir. Alors qu'au guichet, pour peu que le jour fût ensoleillé et les pigeons du toit prompts aux vols circulaires, pas un mot ne serait sorti de ma bouche. Pourquoi une oie au jardin s'intéressait-elle plus à la vie des comptes courants qu'un homme pourtant payé pour ça ? « L'oie n'est pas l'oiseau le plus intelligent du ciel », me dis-je.

— Le banquier n'est pas l'homme le plus intelligent sur terre non plus ! ajouta mon client, que l'abandon de son compte courant et de ses deux bouts de bois à 7 % avait tout de même irrité.

Une taupe montra le bout de son nez et, nous trouvant en pleins conciliabules, repartit dans les profondeurs de la terre.

— Vous criez l'alarme pour que j'aïlle à la banque, monsieur Zoiseaux, vous êtes incorrigible ! tempêta mon maître de vol.

— Je protège vos intérêts.

— Et moi je protège les vôtres ! Vous êtes inquiet pour moi ? Allons à la banque en volant, que je regarde un peu la force de vos ailes !

Glubistramoulskitaborskayakouts s'envola et se reposa parmi les autres pigeons, sur le toit du pigeonnier. Il leur roucoula un court discours, et, soudain, tous les pigeons prirent leur envol en direction de la ville. À leur tête volait le roi. Je me mis à courir, courir, et courir encore pour tenter de m'élever dans les airs, mais mes lourdes pattes palmées se prirent d'abord dans les tuteurs des haricots, puis elles arrachèrent au passage une treille sur laquelle revenaient chaque année des capucines géantes et des ipomées, s'emmêlèrent dans les tiges sèches, noueuses, des clématites grimpantes, j'allai finir par m'écraser de tout mon poids contre le portail de l'entrée, sous la voûte d'une glycine encore en sommeil. Ridicule et meurtri. Les pigeons étaient déjà loin. Les poules du voisin se mirent à caqueter gaiement, les canards à cancaner, les oies domestiques à battre follement des ailes de rigolade et les dindons à glouglouter, toute la basse-cour se foutait de moi, avec raison ! J'avais, en rêve, survolé la côte bretonne et dépassé le mont Blanc. Mais en réalité, j'étais une pauvre grosse oie minable incapable de suivre un vol de pigeons ! J'allais finir oie domestique, à lire le journal devant un feu de bois ! Adieu la Laponie, le Danemark et l'Irlande, adieu les cieux immenses à la voûte étoilée ! Ma femme, Juliette, me haïrait. Mes enfants me mépriseraient. Ils comploteraient et finiraient par m'égorger, un soir, dans mon lit, pour me déguster au réveillon de Noël, enfin débarrassés d'un grosse oie pataude incapable de voler, grasse, sale, et qui plus est sans emploi, poids mort à la charge de la famille pour les miettes d'un pain de plus en plus onéreux à cause de l'envolée en Bourse du cours des matières premières, ajoutons à cela toutes sortes de graines hors de prix qu'il faudrait apporter à la bête insatiable comme complément alimentaire, et ça pendant tout l'hiver ! Le rêve virait au cauchemar. Les pigeons revinrent voler au-dessus de moi, ils exécutèrent plusieurs passages à basse altitude et repartirent en direction de la banque, comme pour m'encourager à les suivre. Je repartis en dandinant jusqu'au bout du jardin et repris ma course d'élan. Même si, cette fois, je ne m'affalai pas lourdement, bec planté dans la terre, je ne parvins pas à décoller pour les suivre jusqu'à la ville. Incapable de marcher bien longtemps, incapable de faire du vélo tant mes pattes avaient raccourci, incapable de voler, je devenais prisonnier de ce gros corps fuselé dédié à la gastronomie plus qu'à l'exploration

aérienne de notre belle planète. Je m'étais écorché les genoux sur les graviers et je saignais de la tête. Je m'effondrai devant le portail, consterné, dépité, cafardeux et sans forces. C'est là que Juliette et les enfants me trouvèrent en rentrant des courses. Juliette s'empressa de me faire entrer dans la maison, Cloé pleurait, Jérémie me soulevait le croupion de toutes ses forces pour me faire monter les marches et me mettre à l'abri du danger. Jérémie croyait que j'avais été attaqué par un chien. Cloé que j'avais raté mon atterrissage. Juliette se doutait que je n'avais pas volé du tout, et que je m'étais simplement pris les pieds dans le tapis d'herbes. Ils m'installèrent dans le fauteuil devant la cheminée et commencèrent à soigner mes plaies, quelques petites écorchures, mais les gouttes de sang rouge vif faisaient beaucoup d'effet, à rouler sur mes plumes claires. Cloé me caressait l'aile droite, Jérémie le cou, Juliette me posait des baisers sur le bec.

— Qu'est-ce que tu nous as fait peur ! s'emportait Juliette, je croyais qu'une bête t'avait attaqué, ou je ne sais quoi !

— Ou un chasseur, ajouta Jérémie.

— Un chasseur ! s'exclama Cloé, terrorisée.

La petite n'avait pas imaginé qu'un homme armé d'un fusil puisse tuer son père, comme on tire, pendant la chasse, sur un canard colvert.

— La chasse est fermée, dis-je, pour rassurer les enfants.

— Un fou pourrait te tirer dessus pour son plaisir, répondit Juliette.

Toutes ces attentions me mettaient mal à l'aise. Le jour où je m'étais coupé le doigt en tranchant le saucisson, la plaie était profonde, ni Cloé ni Jérémie ne s'étaient précipités à mon chevet. Juliette m'avait conduit sans précipitation aux urgences de l'hôpital d'Auxerre, où l'on m'avait recousu. Je me souvenais qu'elle s'était davantage moquée de moi qu'elle ne m'avait plaint.

— Tu parles d'un cuisinier ! avait-elle ironisé, avant d'ajouter – j'en avais été vexé : Occupe-toi des comptes à la banque et laisse-moi manier les couteaux, là-bas tu ne risques rien !

— Un hold-up ! avais-je immédiatement rétorqué.

Elle avait ri. Simplement ri. M'entaillant plus profondément l'amour-propre que la lame du couteau n'avait meurtri mes chairs. J'étais une brûle. Un gratte-

papier rêveur. Qu'on conduit aux urgences de l'hôpital en râlant. Gentiment, mais en râlant tout de même contre sa constante maladresse. Alors que soigner une oie blessée la mettait dans tous ses états. Je lui avais titillé la pointe des seins, fait l'amour avec mon bec brûlant, mieux que son bonhomme de mari ne le lui avait jamais fait avec son sexe bandé ! Que penser de ce concurrent à plumes ? Elle et les enfants couvraient de mille attentions la petite bosse qui me poussait sous les plumes du crâne. J'étais terriblement jaloux. De moi-même. Un comble ! Mais étais-je encore moi-même ? Inutile de poser la question au facteur, au boulanger ou au boucher. « Est-ce que la grosse oie que vous voyez là ressemble à Roméo Zoiseaux ? » Je connaissais la réponse. Surtout celle du boucher.

— Vous voulez que je vous la tue ? que je vous la vide ? que je vous la pare ? C'est pour dimanche ?

Comment leur expliquer que l'homme était jaloux de l'oie ? Mieux valait garder pour moi ma peine. Ce que j'avais toujours fait, d'ailleurs, seul, silencieux, au guichet du Crédit agricole, la diluant dans les vols circulaires des pigeons comme on fait disparaître un sucre dans une tasse de thé longuement touillée. Ce thé sucré prenait un goût de mélancolie. La mélancolie, dit-on, est maladie mortelle. Je n'en suis pas mort ! Au contraire, cet état de rêve permanent, de mise à l'écart du monde, m'aura donné à vivre mes plus belles journées. Mes plus belles années.

Il y a de la mélancolie chez les oiseaux, chez les plus grands. L'albatros de Baudelaire en est le plus célèbre représentant. J'en devine chez les cygnes. Chez les grands corbeaux solitaires. Chez les oies domestiques, clouées au sol, condamnées à regarder passer dans le ciel leurs sœurs libres et légères comme l'air. Je ne connais pas d'équivalent à cette situation pathétique. Un prisonnier verra, de la fenêtre de sa cellule, s'il a la chance qu'elle donne sur la rue, des passants marchant sur le trottoir. Il y a peu de différences, au fond, entre le prisonnier marchant dans sa cellule et l'homme libre marchant, si ce n'est que l'un marche où bon lui semble, et l'autre non. Il faudrait que l'homme qui marche dans la rue s'envole par-dessus la ville, sous le regard de l'homme enfermé, pour se rapprocher de la profonde mélancolie des oies. Et encore, je

sens que mon exemple n'est pas le bon. Peut-être n'y en a-t-il d'ailleurs aucun qui vaille. L'oie confinée à terre, dans la cour de sa ferme, n'est plus un oiseau. L'homme en prison sera toujours un homme. Je ne sais pas si c'est vrai. De toute façon, je n'ai jamais cherché de réponses à ces questions que je me pose. La question me suffit. Je ne me baisse jamais pour ramasser les champignons. Je marche en forêt, en regardant autour de moi.

Cloé me sortit de mes réflexions.

— On va pas aller voler ? demanda-t-elle à Juliette.

— Aujourd'hui, certainement pas ! Votre père ne vole pas ! Il reste tranquillement dans le fauteuil !

— Demain, on volera avec papa ? insista Jérémie.

— Demain, on verra ! Mais je ne crois pas que votre père volera jamais, conclut Juliette, méchamment, avant de s'éclipser hors de la pièce.

Sa voix trahissait une énorme déception. Juliette aussi en rêvait, de ce vol au-dessus de la maison. M'imaginer planant par-dessus les arbres et les prés lui faisait battre le cœur. Je lui proposais enfin une aventure extravagante. Même si elle aimait toujours, je n'en doutais pas une seconde, l'homme taciturne qu'elle avait épousé il y a plus de dix ans maintenant, peut-être aussi s'ennuyait-elle un peu avec lui ? Je dois reconnaître que je ne faisais pas beaucoup d'efforts pour animer notre quotidien. Aucun, même. Regarder les pigeons de notre pigeonier tourner dans le ciel suffisait à m'occuper tout un après-midi, abîmé dans le plus profond silence. Nous ne sortions jamais, ni le soir ni le week-end. Je me couchais très tôt. M'endormais doucement, contemplant les dessins sur les bois du plafond. J'y voyais des forêts pleines d'animaux, parfois une tempête en mer, des foules, des bancs de poissons, selon ma fatigue et mon humeur. Juliette lisait tard dans la nuit. Je me réveillais vers une heure du matin, pour lui demander d'éteindre sa lampe. Et chaque nuit, la même chose.

Les enfants grandissaient dans un milieu calme et heureux. Nous avions ce beau jardin pour nous occuper. Le potager. Le pigeonier. À mon sens, rien ne nous manquait. Nous vivions comme tout le monde. Je voyais bien que nos voisins ne sortaient pas non plus le soir et passaient plus de temps à jardiner qu'à visiter les musées. Nous aurions pu inviter des amis plus souvent. Des gens de la

famille. Ou simplement nos proches voisins, pour un apéritif au soleil, le dimanche midi. Les mêmes nous renverraient l'invitation. Notre vie sexuelle, à défaut d'être spectaculaire, n'en était pas moins réjouissante. Évidemment, en regard des performances de l'oie et de son bec énorme, je me trouvais petit joueur. Cela dit, il faudrait juger avec le temps, l'usure de la routine, car la nouveauté avait joué son rôle d'amplificateur. Je voudrais bien la voir au lit, cette oie, dans cinq ans !

J'éclatai de rire.

— Ha ha ! *Ang ang ang ga ga ga ! Ha ha ha ! Ang ang ang ga ga ga !*

J'aurais tout aussi bien pu éclater en sanglots. La mélancolie laissait place au trouble de la personnalité multiple. L'homme et l'oie étaient prêts à se faire mutuellement des vacheries. L'oie adorait son bec et dédaignait sa petite bite, l'homme complexait devant sa petite bite, moins performante au lit que son gros bec d'oie, puissant, long, vernissé, qu'il regardait ostensiblement de travers. Que le monde est donc compliqué !

Il fallait que la métamorphose aboutisse et qu'on en finisse avec ce douloureux mi-figue mi-raisin.

— Monsieur Glubistramoulskitaborskayakouts, qui suis-je ? Suis-je un homme ou suis-je une oie ?

J'avais crié dans la pièce, devant mes enfants assis par terre, qui me dévoraient de leurs grands yeux écarquillés, bouleversés par l'intensité dramatique de mon jeu. C'était très théâtral. Avec mes plumes collées dans tous les sens, mes doigts de pied grossièrement palmés, ma crête grise dressée sur la tête, on aurait dit un spectacle de fin d'année pour l'école, destiné plus spécialement à la classe de la plus petite et à sa grande maîtresse blonde au long cou, Mlle d'Anjou. Je m'aperçus dans le reflet d'une vitre. C'était à ne pas y croire ! Même pas une oie. Un épouvantail troussé à la va-vite et redécouvert bouffé aux mites dans un grenier. Les déformations de la vitre ancienne ne me montraient pas à mon avantage, et ajoutaient de l'à-peu-près dans ma mise. Ma chute avait déchiré de-ci de-là mon beau costume neuf. C'est vrai. Mais tout de même. Ce n'était pas demain la veille que nous inviterions nos voisins à boire l'apéritif dans le jardin. Je n'aurais pas trouvé mieux pour isoler notre famille

encore un peu plus du monde extérieur que cette mascarade horrible. Je n'avais pas le choix. Il fallait que je m'envole, à tout prix ! Les gamins se rapprochèrent de moi. S'installèrent juste à mes pieds. Cloé chatouillait mes palmes du bout des doigts en répétant lentement son mot préféré.

— C'est doux, papa, c'est doux tes pieds d'oie.

On m'aurait dit qu'un jour ma petite fille me féliciterait pour la douceur de mes pieds d'oie, je n'aurais pas relevé, j'aurais peut-être haussé les épaules, et encore ce n'est pas certain, je crois que je n'aurais pas entendu du tout. Pas réagi, tant l'idée ne tenait pas debout, jaillie tordue d'un coin de cerveau fatigué. Jérémie en remit une couche.

— Tu nous emmèneras à l'école en volant, assis sur ton dos ?

— Ça, faudra voir avec votre mère, dis-je, par facilité.

Aussitôt les gamins sautèrent sur leurs pieds et sortirent en courant de la pièce à la recherche de leur maman. Je les entendis la harceler.

— Tu voudras que papa nous emmène à l'école en volant ? Dis oui, maman !
Dis oui !

— On sera sages ! insista Cloé, qui tenait plus que tout à ce que je la dépose sur le trottoir devant son école, sous les yeux ébaudis de toutes ses petites copines rassemblées, y compris la petite rouquine qui avait trouvé que son papa avait un grand nez. Elle aurait beaucoup de choses à redire sur mon physique, cette fois-ci.

— Fichez-moi la paix ! criait Juliette, de très mauvaise humeur.

— Dis oui, maman !

— Allez jouer dans le jardin !

— On peut voler avec papa ?

— Papa est malade, laissez-le se soigner si vous voulez qu'il vole un jour !

Les gamins se turent sur-le-champ et sortirent dans le jardin, discrets comme des chats. J'entendis leurs pas légers s'éloigner sur le gravier de l'allée en direction du vieux pigeonnier. C'était malin de la part de Juliette. « Fais tes devoirs si tu veux que papa te fasse voler ! » « Range ta chambre si tu veux que papa s'envole ! » « Finis ton assiette ! Allez vous coucher ! Ne faites pas les idiots ! » Je n'avais pas fini d'entendre parler de mes possibles envols devenus

bonbons qu'on distribue en récompense des bonnes actions. Avant même d'avoir décollé, j'entrais dans la banalité triviale du vol ! Il me semblait que jamais les oiseaux ne prenaient leur vol à la légère. Pour les avoir longuement observés, des mois, des années, je sus que chaque décollage leur procurait un formidable bonheur. Cette façon qu'ils ont de se lancer du toit, tout à fait conscients de se jeter dans le vide, sans retenue aucune, précipités entiers dans l'inconnu ! Je ressentais, dans les premiers battements porteurs de leurs ailes, accompagnés souvent d'un cri libérateur, leur folle allégresse. L'oiseau, quand il s'envole enfin, éprouve une très grande joie de vivre. Le geste ne lui est pas anodin. Il faut suivre un peu le vol planant des grands rapaces pour y découvrir une immense fierté. Le moineau vole comme un gamin court en riant. Le cygne, lourd au sol, montre dans les airs la grâce et la puissance d'un danseur de ballet. Son long cou qu'il tient droit témoigne qu'il se regarde passer au-dessus des eaux et qu'il apprécie son port. Et que penser des flamants roses qui ne décollent jamais au soleil couchant sans s'être assurés de la présence des photographes ? Comédiens flamboyants, jouant Icare sur fond de décor pourpre et or. Les frégates en mer et les fous de Bassan posés sur les vents. La métamorphose me poussait au lyrisme. Je m'assoupis. Un somme sans rêve. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts ne donnait pas de leçon de vol l'après-midi.

Quand j'ouvris les yeux, je trouvai Juliette installée à la table de la salle à manger, à rédiger ma lettre de démission.

— Laisse, lui dis-je, je la ferai.

— Et comment tu écriras ? Tu as vu tes doigts ?

Juliette m'avait inspecté pendant mon sommeil et avait découvert que mes doigts se collaient, en forme de pointe d'aile, recouverts d'une fine peau jaune, comme un gant. J'aurais été bien incapable de tenir un stylo, comme beaucoup d'autres gestes simples de la vie quotidienne qui me seraient dorénavant interdits.

— Je l'ai eu au téléphone.

— Le directeur ?

— Oui, il est consterné d'apprendre ta grave maladie, il compatit, te souhaite du courage, dit que tu en as suffisamment pour surmonter cette tragique épreuve,

il te regrette déjà, tu étais un excellent caissier premier échelon !

J'eus un moment de panique et lançai mon cri d'alerte. Juliette, excédée, quitta la pièce pour aller se réfugier dans la cuisine.

— Excuse-moi, j'ai peur ! lui lançai-je.

— Moi aussi ! répondit-elle, la gorge nouée.

Je me levai. Allai jusqu'à la porte qui donnait sur le jardin. Les pigeons étaient revenus au pigeonnier. Se tournaient autour en roucoulant. Le soleil printanier excitait leurs danses. Je descendis quelques marches. Sautai les trois dernières, ailes écartées. À ma grande surprise, je me mis à planer sur plusieurs mètres, dépassai le rang de groseilliers avant de me poser doucement dans l'allée de gravier.

— *Ang ang ang ga ga ga !* J'ai volé ! Les enfants, j'ai volé ! *Ang ang ga ga !* Jérémie et Cloé se précipitèrent vers moi en criant.

— Papa il vole ! Papa il vole !

Je recommençai à battre des ailes et sentis que je décollais du sol. Mes plumes levaient un vent qui couchait les plus hautes herbes.

— On bat des ailes moins vite et plus ordonné, monsieur Zoiseaux !

C'est un pigeon qui me parlait depuis le toit du pigeonnier, chapeau noir sur la tête et bottes aux pieds. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts se plaisait dans sa belle apparence de pigeon bleu et blanc qu'il ne quittait plus, à roucouler, la plume du crâne hérissée, devant un aréopage de pigeones en chaleur.

— J'ai volé, maître Glubistramoulskitaborskayakouts ! lui criai-je en sautillant sur place, plein d'enthousiasme, qu'il doucha immédiatement de ses sarcasmes de petit pigeon dépossédé de ses avoirs bancaires.

— Saut de crapaud dans l'herbe ! Monsieur Zoiseaux, vous dormez le matin au soleil, vous dormez fauteuil l'après-midi, caché dans l'ombre, vous êtes race des gros oiseaux perdants, faits pour sauter dans l'assiette, sur la table à manger, comme le confit !

Jérémie et Cloé s'étaient statufiés au pied du pigeonnier, et observaient bouche bée ce petit pigeon qui parlait avec grande autorité. Le pigeon alla se poser sur la tête de la plus petite des deux statues, ce qu'ils font souvent, aller

s'installer sur le crâne des promeneurs de pierre, silhouettes solitaires, chapeautés de plumes, médaillées de fientes, verdies, dans les allées des grands jardins publics. Cloé se raidit de tout son long, les joues gonflées d'un éclat de rire difficile à contenir. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts, survolté, continuait de plus belle sa maudite harangue, donnant des coups de bec dans le vide, gonflant ses plumes, ce qui excitait au plus haut point toutes les femelles pondeuses et quelques colombes qui s'étaient jointes au groupe des languissantes. Sautant sur la tête du plus grand, qui se raidit à son tour, bras collés le long du corps, en une sorte de garde-à-vous tremblotant, pour revenir d'un léger coup d'ailes s'installer sur la tête de la petite Cloé, aux anges. Il passait comme ça, d'une tête à l'autre, tout à son aise, ses griffes plantées dans l'épaisseur de leurs cheveux, comme un *coach* fait les cent pas de long en large pour construire précisément sa pensée et dire à son poulain les mots qu'il faut. Me faire réprimander sèchement, devant mes enfants, était gênant. Mais de toute façon, depuis quelque temps démêler du gênant ce qui était très gênant, et isoler du « un peu gênant » le « pas gênant du tout » me donnait le tournis. L'homme que j'étais encore avait bien le choix de se rebeller contre des mots qu'il jugerait blessants, mais l'oie que je devenais ? Qu'est-ce qui peut blesser une oie ? À part, comme je l'ai vu faire souvent dans les fermes, quand le jars se montre par trop agressif, un bon coup de pied au cul ? L'oie vexée s'éloigne aussitôt, le croupion arrogant, se dandinant mine de rien, préférant parler d'autre chose, sans jamais se retourner. M'éloignerais-je de maître Glubistramoulskitaborskayakouts, ce sévère pigeon pète-sec, sitôt subie la méchante correction, en direction de la maison, le croupion décoiffé arrogant, en parlant, *ang ga ga ga*, de la pluie, *ang ga ga ga*, du beau temps ? L'orateur m'épargna cette peine. Alors que je m'effondrais de honte devant mes gamins, l'oiseau se mit à leur raconter comment j'avais rasé les vagues en furie au large de la côte bretonne, et comment, de nuit, j'avais plané par-dessus le mont Blanc, bravant la peur, la fatigue et les bourrasques glacées.

— J'ai chevauché votre père, roucoulait le pigeon, sur son dos, accroché à ses plumes solides pour ne pas m'envoler comme un fétu dans le vent si méchant, à une altitude de cinq mille mètres ! (Il en avait rajouté un peu.) Oui

Jérémie, oui Cloé, cinq mille mètres dans la nuit par-dessus les montagnes, votre père, Roméo Zoiseaux, a franchi le plus haut mont de l'Europe en trois coups d'ailes, comme un pinson saute une rangée de petits pois !

Les gamins m'applaudirent. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts, toujours posé sur la tête de la petite, gonflait les plumes de son torse et se dressait sur ses griffes. J'étais autant gêné que j'avais été peiné, mais follement heureux.

— Ce ne sont que des rêves que je fais la nuit, dis-je, timidement, pour remettre un peu de modestie dans tout ça.

— Foutaises ! cria le pigeon, les rêves de votre père ne sont pas rêves de la nuit mais navigation nocturne dans le ciel étoilé, le poussin dans l'œuf n'est que rêve d'oiseau jusqu'au jour où le bec casse la coquille, l'oisillon pépie vivant, le sommeil de votre père n'est que la coquille de l'œuf qu'il va briser, pareil !

J'avais un peu de mal à suivre, armé de ma fraîche cervelle mi-homme mi-oie. Deux pensées, deux poèmes, deux logiques, en un seul individu. Seule m'importait la joie de mes gosses. Leur regard illuminé. Mes petits vivaient ce qu'aucun enfant n'avait jamais vécu : voir leur père devenir un oiseau ! Je crois que tous les enfants du monde rêveraient de voler, haut dans le ciel, sur le dos de leur père. Accrochés à ses plumes. Les bras serrés autour de son cou.

— Tout va bien ?

Juliette était sortie sur le pas de la porte et regardait ses enfants applaudir leur père, qui faisait maintenant pour les réjouir la parade dans le jardin, les ailes écartées. C'était impossible à croire, c'était pourtant vrai. Ce genre de situation sans équivalent demande qu'on n'y réfléchisse pas trop. Il faut laisser venir les choses. Se laisser enfermer, sans résister, dans la boîte étoilée du magicien, posée sur ses tréteaux. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts était un jour apparu pour tout bouleverser. D'un coup du doigt sur le sablier retourné. Le haut en bas, et le bas en haut. Le pigeon revint se poser sur le toit d'ardoise du vieux pigeonnier, roi puissant au milieu de ses sujets, faisant sonner clairement les clochettes d'or de ses bottes fourrées. Ils se disposèrent en rond autour de lui, telle une cour de nobles qui lui ferait allégeance, ne regardant que lui, nous tournant le dos. Seul Glubistramoulskitaborskayakouts nous fixait encore, de ses

petits yeux vifs, deux disques en onyx bordés d'un fin liseré de peau rubis. Partout où il allait, Glubistramoulskitaborskayakouts était roi. Roi du ciel. Roi des pigeons. Roi de la banque, avec ses deux petits bouts de bois de bouleau, qu'aucun caissier sain d'esprit n'aurait jamais enregistrés comme « grosse fortune personnelle déposée ce jour », et que j'avais mis sur un compte, complètement ensorcelé. Ne se fait pas ensorceler qui ne veut pas l'être. L'envoûtement part d'un souhait émis, ou bien secret. Mais ces secrets, si profondément qu'ils soient enfouis, refont toujours surface. On les voit briller dans les yeux. J'étais mûr pour tomber dans la poudre d'or de maître Glubistramoulskitaborskayakouts. Merveilleux printemps.

Une buse apparut, haut dans le ciel. Les pigeons s'envolèrent.

— À ce soir, maître Glubistramoulskitaborskayakouts, je serai courageux pour voler toute la nuit ! criai-je, en battant fort des ailes.

— Ce soir, nous verrons, monsieur Zoiseaux !

— Je veux voler, maître ! L'Auvergne, les volcans, la Camargue !

— Vous voulez qu'on vous aime, monsieur Roméo Zoiseaux. Ce soir, grande nuit d'amour !

L'escadrille disparut derrière les arbres. Seuls deux gros pigeons noirs restaient sur le toit, les griffes serrées chacun sur un bout de bois de bouleau, comme des vigiles. Le roi de Tout avait, je ne sais comment, récupéré tous ses avoirs déposés sur son compte courant. La part comptable de l'oie s'en trouva rassurée. Je pouvais démissionner sereinement du Crédit agricole de Bourgogne. Je laissais derrière moi une trésorerie assainie. L'escadrille repassa au-dessus de nos têtes. Le roi en pointe. Je repensai à ce qu'il m'avait dit : « Vous voulez qu'on vous aime ! » Tout le monde le veut. Par tous les moyens. Parfois les pires, qui s'avèrent le plus souvent parfaitement contre-productifs. Devenir un oiseau pour qu'on m'aime ? On m'avait toujours aimé. À moins que ce ne soit moi qui n'aie pas suffisamment aimé. Suffisamment fort. D'un amour visible. Devenir un oiseau, et faire voler ceux que j'aime, loin, si loin de tout, traverser le ciel des pays lointains avec eux sur mon dos. Devenir une oie, c'était devenir l'amour ? Qui l'eût cru ? Jamais la question ne se posait comme ça. Devenir prêtre par amour, cela se fait souvent, c'en est même la motivation première. Se

dépouiller de tous ses biens terrestres pour devenir mendiant par amour de son prochain, cela se voit, parfois. Devenir médecin de brousse, aussi. Infirmière dans un pays en guerre. Mais devenir une oie par amour des siens, cela ne s'était jamais vu, je crois. Devenir une oie et voler avec eux. Rêver ensemble, de traverser la Finlande et l'Islande. À quoi bon rêver seul ? Je l'avais toujours fait. Laissant Juliette, Jérémie et la petite Cloé à la porte de ma maison. J'imaginai peut-être qu'ils m'aimaient rêveur lointain et solitaire. Le rêve est égoïste, surtout. Ils s'ennuyaient. J'étais un père absent, tristement silencieux, affecté, posé sur la fine branche de son petit monde en fleurs. Je serais désormais une bonne et grosse oie, bien présente, horriblement cacardeuse, battant des ailes au centre de leur joli monde à eux ! Nous rêverions ensemble de vols mémorables, et puis, un jour, ce serait au petit matin, les quatre, dans les premières clartés du soleil levant, nous nous envolerions !

— C'est quand qu'on part, papa ? s'impatientait Cloé, en terminant son dessert.

Nous finissions juste notre repas du soir. La cheminée donnait aux humains une peau dorée, je n'en étais plus vraiment, les flammes jouaient sur mes plumes gris clair, leur donnaient des éclats pourpres. J'avais bien dîné de grosses miettes et d'épluchures. Il aurait fallu un illustrateur comme Gustave Doré pour rendre au mieux l'étrange atmosphère qui régnait dans la pièce. Une oie installée à table, avec une jeune femme rousse et deux enfants, sur fond de flammes torsadées, elles-mêmes sur fond de briques noires de suie, finissant de dîner, surveillant l'heure à l'horloge comtoise pour savoir s'il était bientôt temps d'aller dormir. L'ombre démesurée du cou de l'oie sur les lames du plancher, dans lesquelles se reflétait l'intensité du foyer, faisant de l'essence de chêne de nos régions un bois rouge, exotique, tout cela distillait dans l'ensemble de l'œuvre l'idée d'un départ imminent vers un pays lointain. La jeune femme rousse, dos tourné au foyer, ce qui enflammait encore plus sa crinière, posait sur l'oie son regard triste et empli d'amour à la fois, plein d'une infinie bonté, comme le font les saintes dans ces terribles représentations religieuses oubliées sur les murs froids des églises. L'enfant la plus jeune mangeait sagement son

dessert, alors que l'aîné jouait à se faire un long bec de sa petite cuillère, tenue verticalement devant son nez.

— Cesse de faire l'idiot avec ta cuillère, rouspéta Juliette.

— Je suis une oie, comme papa !

— Tu arrêtes tout de suite !

La sainte du tableau se transforma en gorgone enflammée.

— Va t'excuser !

— Je me moque pas, se justifia Jérémie.

Juliette ne lâcha pas. Jérémie dut s'exécuter. Il vint vers moi et m'embrassa sur le coin du bec.

— Je me moquais pas, s'excusa-t-il, je veux devenir une oie, comme toi.

Je lui passai l'aile sur la tête. Il retourna s'asseoir. J'adressai à Juliette un regard désespéré. Elle me sourit.

— Pardonne-moi, dit-elle, je suis un peu à cran.

— *Ang ang ga !*

Je réussis à me taire avant que mon cri terrible lancé dans cette pièce close ne nous crève à tous les tympans. Le silence revint autour de la table, troublé seulement par le crépitement rassurant du feu. La gravure de Gustave Doré reprit de son mystère. Malgré tous nos efforts, nous avions du mal à nous y faire. « Je veux devenir une oie, comme toi, papa. » Peu de pères, sur la terre, auront entendu ça, sorti de la bouche de leur fils. Beaucoup d'épouses auront vu leur mari perdre ses cheveux, d'année en année, prendre de l'embonpoint, mais se couvrir de plumes en quelques jours, jamais. Il fallait que notre amour soit immensément fort pour surmonter pareille épreuve. Je sais qu'il l'était. Juliette tendit son bras et lissa du bout de ses doigts les plumes de mon cou.

— Je t'ai commandé des nouvelles lunettes et je vais les chercher demain, dit-elle, louchant sur mon gros bec auquel devait se marier l'appareillage, un léger sourire aux lèvres – la situation parfaitement insolite l'amusait.

— T'as dit quoi ? « Je voudrais une monture pour oie » ?

Elle me pinça le bec avec deux doigts pour me faire taire.

— Hu ha hi quoi ? gloussai-je.

— J'ai dit : « Je voudrais des lunettes pour mon mari qui est une oie, avec un gros bec d'oie. » Il m'a dit : « Je n'en ai plus, mais j'ai une paire de lunettes pour éléphant qu'on pose sur la trompe, ça ira ? — Parfait », j'ai dit !

Jérémie et Cloé éclatèrent de rire. Juliette libéra mon bec et l'embrassa. Nous étions une vraie famille.

— *Ang ang ga ga ga ga !*

— *Ang ang ga ga ga ga !* crièrent Jérémie et Cloé, avec un parfait accent « oie ».

Juliette se leva pour débarrasser la table. D'habitude, je me levais aussi, mais, avec mes plumes au bout des ailes, je ne pouvais plus l'aider. Fini la vaisselle. Le bricolage. Les courses. La cuisine. Fini le vélo. Lire, je pourrais. Écrire, je ne pourrais plus. Il me fallait faire une croix sur le jardinage. Quoique, ramasser les fraises avec mon bec, je pourrais. Gratter la terre avec mes griffes pour arracher les mauvaises herbes, je pourrais. En outre, je serais naturellement équipé pour voler par-dessus les pommiers et décrocher les pommes les plus hautes. Monter cueillir les dernières grosses cerises jusqu'à la cime des grands cerisiers. Et puis, surtout, faire voler sur mon dos tout mon petit monde adoré. Ça n'a pas de prix, pouvoir faire voler ses gosses par-dessus les montagnes et les mers, par-dessus les lacs et les forêts, suivre le cours des rivières et, les nuits de pleine lune, aller se poser sur les donjons des châteaux que l'on dit hantés. Frôler l'eau noire du Loch Ness, terrifiés par le monstre ! Aller se reposer sur un dôme vénitien. Mais aussi, survoler Disneyland, à Marne-la-Vallée, pour les petits, c'est bien. Peut-être d'ailleurs voudraient-ils commencer par le palais de la princesse ? Distance aérienne entre Joigny et Marne-la-Vallée, cent quatorze kilomètres, l'information vient du Net. Un saut de puce, pour une grosse oie costarde comme moi !

— On ira où, quand on volera ? demanda Jérémie, tout en se tripotant les cheveux, ce qu'il faisait chaque fois que le sommeil commençait à le gagner.

Le petit se confectionnait des épis en se tortillant machinalement les mèches. Il était blond. Cloé brune. Juliette était rousse, moi j'avais le crâne plumé gris. Jolie famille aux quatre couleurs.

— On ira où on voudra, dis-je d'une voix douce, pour accompagner son départ vers le lit.

— Au pôle Nord ? murmura-t-il, comme déjà dans un rêve.

— Au pôle Nord, au pôle Sud, partout, mon bébé, lui soufflai-je.

Jérémie se leva, vint m'embrasser, suivi de Cloé, qui caressa longuement les plumes de mes ailes avant de suivre son grand frère vers la chambre, où ils furent bientôt rejoints par leur maman qui ne ratait jamais un coucher. Juliette leur lisait une histoire. Jusqu'à ce que leurs paupières soient closes. Puis elle me rejoignait, sur la pointe des pieds. J'entendis leurs pas au plafond. Je restai seul à table, dans la lumière du feu qui crépitait, ailes écartées appuyées sur la table, emmagasinant la chaleur dans mes plumes. Revoyant ma vie d'avant, au guichet du Crédit agricole. Repensant à mes amis pigeons du toit d'en face, maintenant mes frères. J'irais les visiter un jour. Je me poserais sur les tuiles chaudes, parmi eux. Passerais l'après-midi au soleil, à regarder la banque, les allées et venues des clients, le nouveau guichetier. Je pense que le guichetier me regardera, une oie posée sur le toit d'en face, ce n'est pas si courant. Peut-être en oubliera-t-il le temps qui passe, si lentement, quand on est seul assis derrière un comptoir. Peut-être laissera-t-il filer quelques petits découverts, sans s'opposer ? Loin d'imaginer que cette oie qu'il observe, qui s'envole et tourne dans le ciel parmi la colonie des pigeons, n'est autre que Roméo Zoiseaux, l'ancien guichetier qui aurait démissionné pour cause de santé. Il le croyait hospitalisé. Ou mort déjà. Pas du tout. Il vole ! Passe et repasse. Dessine de grands cercles dans le ciel, depuis la banque jusqu'à la cathédrale, le grand hôpital, les remparts, les quais de l'Yonne, le moulin, le lycée, le vieux quartier et les hospices sur le haut de la colline. J'y retournerais, chaque jour. Chaque jour, il m'attendrait. Fasciné par mon vol. Son esprit volerait avec moi.

Un craquement du plancher de la chambre me ramena sur terre.

— Pauvre imbécile, *ang ang ang* ! me dis-je, tu rêvais de Laponie, tu retournes à ta banque !

Maître Glubistramoulskitaborskayakouts avait raison, il faut la force pour voler, mais il faut aussi l'esprit du voyage. Ces pigeons, dont j'avais toujours admiré l'élan, ne faisaient, au final, qu'un voyage par jour, toujours le même,

pas plus grand que le survol bien réglé de deux petits quartiers d'une ville de province raboutés. Et les pigeons de mon pigeonnier ne se payaient quotidiennement que quelques tours de manège, le jardin, le ruisseau, le village, quelques champs. Il avait fallu que maître Glubistramoulskitaborskayakouts les convainque de le suivre jusqu'à la banque en ville pour qu'ils s'éloignent enfin à bonne distance des perchoirs. Petits vols entrecoupés de siestes sur l'ardoise lisse et tiède. Il fallait surtout ne pas avouer que cette façon de voler m'allait bien, collait à mon tempérament de petit aventurier de poche. Faire des ronds dans le ciel, comme un simple bateau de pêche-promenade fait des jolis ronds dans l'eau. J'avais eu tellement peur en franchissant les Alpes, et tellement froid aussi ! Même si ce vol hors catégorie avait gravé dans mon esprit un souvenir magnifique, magique. Ce n'est pas en survolant la banque, maintes et maintes fois, que j'emporterais le cœur et l'esprit de Juliette au paradis. Mieux valait rejoindre l'Islande, ou bien glisser sur le vent de la mer d'Irlande, jusqu'à croiser la chaussée des Géants. Aller se poser triomphalement au sommet de la Tour de Londres ! *Ang ga ga ga ang ga ga ga !* Ce qui veut dire : « Londres, nous voilà ! » Nous avions la vie, et le ciel, devant nous. Les landes écossaises. Les falaises de Moher dans le comté irlandais de Clare, battues par l'océan déchaîné. Les steppes de Lettonie. Plus près de nous, le cap Fréhel, la Côte d'Opale, les remparts de Saint-Malo, mille merveilles, à vol d'oiseau ! J'écartai mes ailes dans la lumière du feu. L'ombre dessinait sur le plancher des ailes de géant. Il m'en faudrait de pareilles et plus puissantes encore, à considérer sérieusement mon plan de vol rêvé. La Bretagne, la Suède, l'Irlande, l'Islande, combien d'oiseaux oseraient s'aventurer dans ces vents terrifiants ? Avec une famille sur le dos, qui plus est. Je n'étais pas une oie ordinaire, je pesais soixante-quinze kilos, contre trois kilos et demi pour une oie adulte bien nourrie. Transformez cette masse corporelle, énorme pour un oiseau, en muscles appliqués au seul vol, et vous obtiendrez un Hercule volant ! Roméo Hercule Zoiseaux. Que ses ailes de géant n'empêcheront pas de marcher ! Bien que, jusqu'à maintenant, elles m'aient empêché de voler, et de débarrasser la table. Je finis les miettes qui traînaient. J'entendais les gamins marcher dans leur chambre. Juliette avait du mal à les coucher. Elle redescendit.

— Ils veulent dormir avec nous cette nuit, me dit-elle.

— Pourquoi pas ?

Je sautai de ma chaise et montai dans notre chambre, en me dandinant. Je me rinçai le bec sous le robinet que Juliette avait ouvert pour moi. Je passai ma tête sous l'eau. La secouai. Lissai les plumes de mes épaules qui avaient été mouillées. Juliette me regardait faire ma toilette avec je ne sais quel sentiment dans le regard. On pouvait y lire de la surprise toujours, de la tendresse, et, quand je faisais claquer mes pieds palmés sur le carrelage de la salle de bains, de l'effroi aussi. J'allai me coucher dans notre grand lit. Juliette s'allongea à mes côtés. Jérémie et Cloé attendaient sagement dans le couloir.

— Ça y est ! leur cria-t-elle.

Aussitôt les gamins accoururent et se jetèrent sur le lit. Ils se glissèrent sous les draps. Cloé se colla contre mon flanc gauche et Jérémie contre mon flanc droit. Juliette se serra contre lui, ramenant par-dessus lui son avant-bras et sa main à plat sur ma poitrine. Nous étions blottis les uns contre les autres, comme dans un nid. Je repliai mes longues ailes sur mes gamins. Les enveloppai de mes plumes chaudes. Seules dépassaient leurs têtes. Je recourbai mon long cou par-dessus les cheveux de Cloé et ma tête trouva refuge dans le cou de Juliette. J'enfouis mon bec dans sa chevelure rousse. J'entendais son cœur battre fort. Les enfants se taisaient, leurs mains accrochées à mes plumes. Je sentais sur mon duvet leur respiration chaude et apaisée. Cloé saisit une longue plume de mon épaule et la serra dans sa main, s'en caressa la joue.

— C'est doux, murmura-t-elle.

Nous allions nous endormir. Rêver de vol. Mais nous volions déjà. Je voyais des nuages compliqués se former dans les bois sombres du plafond. Des rangées d'étoiles régulièrement espacées se mettre à briller sur la grosse tête des vieux clous. La lueur des braises finissantes traçait des lignes vermillon entre les lames disjointes du plancher, comme si nous survolions quelque avenue éclairée d'une grande ville américaine. Jérémie, presque endormi, sifflait du nez, il imitait le bruit du vent pour les trois autres. Jamais nous n'avions été aussi unis. Autant amoureux. D'un amour céleste, lumineux et joyeux. Jamais nous n'avions pu nous serrer si fort les uns les autres. Convaincus d'être arrivés cette nuit-là à cet

endroit si fort et si doux, que tout le monde, toute sa vie, recherche. Nous allions nous endormir, nous quatre qui ne faisons plus qu'une boule de plumes chaudes dans un nid de coton. J'avais déjà ressenti pareille sérénité par deux fois dans le passé. Quand Juliette était rentrée de la maternité avec Jérémie, que nous avions posé, minuscule bébé, au centre de notre lit. Nous l'avions regardé pendant qu'il gesticulait, abasourdis, exténués d'amour et de tendresse. La seconde fois, ce fut avec la petite Cloé, que nous avions contemplée dans les mêmes conditions, dans la même maison, au centre du même lit. Je retrouvais, en cette nuit de pur amour, la même puissante union sacrée. Je serrais ma famille dans mes ailes. Nous ne risquions rien. Aucune peine, aucun danger ne pouvait nous atteindre. Nous étions invulnérables tant nous étions faits de douceur.

— Joli tableau ! me lança maître Glubistramoulskitaborskayakouts, installé dans mon rêve depuis déjà un moment quand j'y arrivai.

Contrairement à son habitude, il ne se tenait pas au centre du manège, mais au milieu d'un grand pré ceinturé d'une rangée de hauts arbres qu'éclairait la lune. Mais il n'y était pas seul, une escouade d'oies sauvages se tenait à ses côtés, silencieuses, et le port droit.

— Troupe d'élite ! s'exclama Glubistramoulskitaborskayakouts, en les désignant du regard.

— Vous m'avez dit que cette nuit, nous ne volerions pas, maître.

— Ce soir, grande nuit d'amour ! C'est ça que j'ai dit, monsieur Zoiseaux.

Les oies s'écartèrent, et je vis se rapprocher du centre de cet espace qu'elles avaient délimité Jérémie, Cloé et Juliette, qui rêvaient, pour la première fois, le même rêve que moi.

— Bienvenue dans le rêve de votre père et mari Roméo Zoiseaux ! lança mon maître de vol.

— C'est beau, murmura Cloé.

— Bienvenue, monsieur Zoiseaux, dans le rêve de Cloé ! Bienvenue, madame Zoiseaux, dans le rêve de Jérémie ! Bienvenue, Jérémie, dans le rêve de Juliette ! Bienvenue, Juliette, dans votre rêve à vous de madame Zoiseaux !

Chacun rêvait son propre rêve, mais ce rêve intime se trouvait être le rêve de tous, endormis les uns contre les autres, dans la chaleur du même lit. Un seul

corps, un seul rêve. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts était un très grand magicien.

Jérémie et Cloé s'avancèrent lentement dans l'herbe cendrée, tout engourdis de sommeil.

— Ce soir, exercice de vol en famille ! claironna le roi de Tout.

Les oies se tenaient immobiles, aile contre aile, dessinant le cercle de cette piste improvisée, le bec haut, face à nous. Les enfants vinrent se coller à moi, encore chauds de la chaleur du lit. Juliette restait silencieuse, profondément endormie ; sa longue chevelure rousse, ébouriffée en crinière de feu autour de son visage blême, illuminait notre songe commun. Elle ne me quittait pas du regard, tandis que les enfants dévoraient des yeux les dizaines d'oies sauvages, au garde-à-vous, en cercle parfait, dans ce grand pré très légèrement pentu, et maître Glubistramoulskitaborskayakouts, son chapeau noir à larges bords éclairé d'un rayon de lune, au centre des oiseaux, qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Il ne me posa pas le harnais.

— Vol en escouade ! Monsieur Zoiseaux, si un enfant glisse de vous, les autres oies le rattrapent en vol ! Grandes voltigeuses !

Cloé prit la main de sa mère. Le roi les convia à grimper sur mon dos, ce qu'ils exécutèrent avec une très grande facilité. Je les sentis se glisser lestement sur ma plume. Rire et chuchoter. Sans aucune appréhension. Le rêve donnait de l'insouciance. Cloé s'accrocha à mon cou. Jérémie aux longues plumes de mes épaules. Juliette s'agrippait aux solides plumes grises bien plantées de mon dos. Les trois ensemble ne pesaient presque rien. Leurs doigts de pied humides de rosée farfouillaient dans mon duvet.

— Ils sont légers ! criai-je à mon maître de vol.

— L'amour rend léger comme de la plume, monsieur Zoiseaux.

Les dizaines d'oies de l'escorte se mirent à cacarder quand le ciel s'illumina de millions d'étoiles. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts prit place sur la plus grosse oie, la plus vieille, certainement la plus savante de toutes.

— Prêt, monsieur Zoiseaux ?

— Prêt, maître Glubistramoulskitaborskayakouts ! criai-je, de l'allégresse dans la voix.

— Prête, madame Zoiseaux ?

— Prête ! lança Juliette d'une voix de petite fille.

— Prêts, les petits Zoiseaux ?

— Prêts, monsieur Glutramousk ! lancèrent, fous de joie, Jérémie et Cloé.
On va voler ! on va voler !

Les oies de l'escorte s'envolèrent, une à une, dans une tempête de battements d'ailes et un tonnerre de cris. Cloé m'étranglait tellement elle serrait mon cou de ses bras. Puis ce fut au tour de maître Glubistramoulskitaborskayakouts de décoller, assis sur le dos de l'oie vétérante. Enfin, je me lançai dans ma course d'envol, *plaf plaf plaf plaf !* Je réussis à m'élever, au bout de quelques mètres seulement et quelques paquets d'herbe arrachés à coups de griffes. Vite et bien ! Mes ailes nous portaient. Je maîtrisais leur force. Le sol s'éloignait par à-coups et je frôlai bientôt la cime des grands arbres. Hors de leur protection et face au vent, je pris rapidement de l'altitude. « *Ang ang ga ga ga ! Ang ang ga ga ga !* » je criais, fou de bonheur, porté par les turbulences, comme si j'avais toujours volé, ma famille installée sur mon dos. Jérémie et Cloé hurlaient de joie. Serrés l'un contre l'autre. Confiants. Pas plus inquiets que lorsque je me mettais à quatre pattes, dans le jardin, et que je les montais sur mon dos pour faire le cheval. Aucun d'eux ne souffrait de vertige. Ils s'agrippaient fort à moi et j'en ressentais une immense fierté. Je n'avais jamais été un vrai chef de famille. Je le devenais, sous la forme d'un palmipède volant ! C'était inattendu. La terre avait disparu. Nous volions dans l'obscurité la plus totale, guidés seulement par les éclats blancs intermittents des plumes qui nous encadraient, le vacarme des battements d'ailes et les cris tonitruants qui n'avaient pas molli. Nous ne cessions de nous élever. Il se mit à neiger. Puis un brouillard froid nous enveloppa. Qui de nous quatre endormis rêvait la neige ? Qui rêvait cet épais nuage, dans nos songes confondus ? Le ciel bouché se dégagea enfin pour se parer de milliards d'étoiles dont le poids faisait se courber la ligne bleue de l'horizon. La Grande Ourse. Dragon. Céphée. Cassiopée. Cygne. Altaïr. Nous visions le pôle Nord ! Ce n'était encore, en dessous de nous, qu'une immense forêt de sapins qui inondait le ciel d'un envoûtant parfum de résine. Bientôt, la terre déroulerait sous nos ailes l'incendie

électrique de ses vastes villes. La mosaïque sombre de ses champs. Puis ce seraient la mer et les falaises, l'odeur saline du vent. Nous volions en position de troisième oie dans le bras droit du grand V que nous formions avec toute la forte colonie. À trois oies de nous, positionné vers l'avant sur notre aile gauche, filait notre guide à tous, Glubistramoulskitaborskayakouts, parfaitement bien assis sur l'oie vétérante de tête, comme dans un fauteuil.

— Regardez ! criai-je à mes passagers.

Maître Glubistramoulskitaborskayakouts et l'oie de tête se découpaient en noir sur le cercle parfait de la lune. La vétérante volait d'un vol terriblement puissant.

Chacun de ses battements semblait repousser les hauts nuages au plus loin vers l'horizon, devenus frêles ballots sous le vent que levaient ses larges plumes. Son hôte se tenait d'une main à une touffe de duvet tirée de son cou démesuré. De l'autre, il retenait son chapeau, dont il se servait parfois pour encourager sa monture, le brandissant droit devant lui en direction du nord. Alors sa longue chevelure blanche libre s'étirait démesurément derrière l'oie de tête telle une traîne de neige. Longtemps on suivit les rails brillants d'une voie de chemin de fer, puis une rivière, que le soleil levant faisait rubis dans ses méandres, on passa des châteaux aux tours crénelées, des usines géantes aux hautes cheminées qui crachaient des fumées noires, des constellations de petits étangs verts et des lacs aux teintes jaunâtres, puis vinrent les sols gelés, les étendues de neige à perte de vue, les falaises de glace bleutée qui se découpaient sur fond de ciel d'un cristal pur. Un bloc énorme, translucide et laiteux, s'en détacha, plongea dans la mer et sculpta une vague furieuse qui s'éleva vers nous, toute bouillonnante d'écume, dans un terrifiant grondement de tonnerre. Le vent hurlant levé par le choc de la montagne de glace frappant l'eau nous fit tanguer. Le froid nous engourdit. Je sentis Cloé s'allonger contre mon dos. Mes paupières étaient lourdes. Juliette passa sa main sur ma poitrine. Jérémie serrait les plumes de mon aile dans ses poings fermés. Le feu dans la maison s'était éteint. Les dernières gelées de mars glissaient leurs langues sous les portes. Je resserrai mes grandes ailes sur mes petits. Juliette se blottissait contre Jérémie. Nous nous tenions chaud. Les merles faisaient dans le jardin un raffut de tous les diables. Soit ils chantaient leur joie à

l'apparition du nouveau jour, soit ils se disputaient une branche bien exposée au soleil, à grands coups d'ailes. Cloé fut la première à ouvrir les yeux.

— Il fait jour, murmura-t-elle à travers les plumes qui couvraient le bas de son visage.

— Il est tôt, répondit Juliette, dors encore.

Cloé se rehaussa dans le lit, amena sa bouche à hauteur de mon oreille.

— Papa, j'ai rêvé qu'on volait tous les quatre avec Jérémie et maman sur ton dos, on allait plus haut que les nuages, dans les étoiles, j'ai vu la mer et la neige, papa, murmura-t-elle, dans un souffle chaud.

— Je sais, j'ai rêvé aussi que tu volais accrochée à mon cou, mon bébé.

— J'y étais, souffla Juliette, sans ouvrir les yeux.

— Moi aussi j'ai volé sur le dos de papa, ajouta Jérémie, ouvrant ses yeux encore brillants des merveilles de la nuit.

On resta longtemps blottis les uns contre les autres, dans la chaleur de notre nid, à se raconter les péripéties de notre vol parmi les oies sauvages. Je me rendis compte que j'avais du mal à m'exprimer. Je cherchais mes mots. Même les plus simples. Remplaçant volontiers une expression familière qui me faisait soudain défaut par un *ang ang ga ga ! ang ga ga !* qui lui me venait tout de suite et sans difficulté. Pas besoin de rechercher mes mots en langue des oies. Ils me venaient au bout du bec le plus naturellement du monde. C'était sûr, certain, dramatique, je perdais petit à petit l'usage de la langue des hommes pour ne plus m'exprimer qu'en oie ! Quand je voulus m'en ouvrir à Juliette, voici ce qui sortit :

— *Angk ak-ak-ak ! ang kak a kak !*

Cri terrible, surtout le matin, très tôt dans le lit.

La situation empira pendant le petit déjeuner.

— *Ak ang ang le pain !*

Juliette s'en amusait. Ce qui me peinait beaucoup. À croire que nos discussions d'avant ma métamorphose l'avaient saoulée. Voire déprimée. J'avais été un spécialiste. Au moins, mes frais caquètements du matin avaient l'avantage de mettre de la gaieté autour de la table, en ce jour naissant de printemps

ensoleillé. Une brume bleutée enveloppait les prés, légère, douce monotonie déchirée déjà par les rayons chauds du soleil.

— Dis quelque chose, papa ! me demanda Cloé.

— *An ka ka ang ang !*

— On croirait qu'on vole, s'enthousiasma Jérémie.

Juliette prit la main de Jérémie assis à sa droite, Cloé prit la main de Juliette assise à sa gauche, puis Cloé et Jérémie saisirent chacun une plume bien longue au bout de chacune de mes ailes dépliées. J'étais face à Juliette. Nous formions une belle ronde.

— Maintenant, on ferme les yeux et on vole ! lança Juliette.

Tous, nous avons abaissé nos paupières, et nous nous sommes laissés aller au vent du vol. J'agitais mollement mes ailes, en cacardant. Mes cris rebondissaient sur les murs de la salle à manger. Nous étions comme encadrés par l'escorte sauvage de la veille.

— *Ak ang ang ang ! ak ang ang ang !*

Ang ang ang ang ! ang ang ang ! répétaient les poutres du plafond et les pierres.

Nous y étions, dans les nuages, à voler, plein est, vers le soleil levant, assis à la table de notre salle à manger ! Juliette siffla pour imiter le vent. Cloé s'y mit à son tour.

— Houuuuuuuuu ! houuuuuuuuu ! faisait Cloé en se balançant dans ce vent léger qui sortait de nous.

— Fffffffffffff ! fffffffffffff !

Jérémie ajoutait sa terrible bise d'ouest.

Nous avons longtemps plané. Je restai silencieux. Que nous touche seulement le son soyeux du vent sorti de Juliette, de Cloé et de Jérémie. Je devenais une oie, ma femme et mes enfants, eux, devenaient le vent. Qui pouvait initier plus parfaite connivence ? Ils me portaient, tandis que je les tourneboulais de mes battements, les roulais et les déroulais sous mes plumes comme spirales colorées dans le soleil. J'ouvris les yeux. Je revins à table et les laissai voyager seuls. Jérémie et Cloé serraient leurs lèvres. Sur leur visage passaient des paysages. Leurs paupières tremblotaient. La contemplation des montagnes, des

lacs gelés et des ours blancs repoussait hors cadre les bols de chocolat chaud à demi vides et les pots de confiture éparpillés devant eux. Mes petits partaient loin, si loin... Après avoir volé haut et fort une bonne partie de la nuit, ils s'étaient enhardis. Peut-être avaient-ils atteint l'autre bout de la terre ? Soudain j'eus le pressentiment que maître Glubistramoulskitaborskayakouts était tout simplement en train de s'emparer d'eux. J'eus vite la réponse, au moment où la petite Cloé se mit à parler avec lui :

— C'est trop beau, une aurore boréale, maître Glubistramoulskitaborskayakouts !

Cloé avait prononcé son nom sans aucune hésitation et sans se tromper, preuve qu'elle était ensorcelée. Elle avait de surcroît parlé d'aurore boréale ! Le roi de Tout avait entraîné ma famille bien loin de notre table du petit déjeuner. Cette façon qu'il avait de s'introduire dans les rêves des gens et de les piloter à sa guise commençait à me faire très peur. Après tout, je ne connaissais ce client hors norme qu'à l'occasion d'un rendez-vous furtif à la banque, et de quelques vols nocturnes. Qui était-il au juste ? Un trafiquant de plumes ? Un marchand d'oies ? Jérémie et Cloé se tenaient toujours accrochés à la pointe d'une de mes plumes, je les ramenai à notre table d'un grand coup d'ailes bien sec qui brisa la ronde. Jérémie, Cloé et Juliette atterrirent *illico* sur leurs chaises.

— Je vous interdis ! *Ak ang an ak ak ak !* criai-je.

— Maître Glubistramoulskitaborskayakouts nous a fait voler avec lui sur son oie ! cria Cloé, surexcitée.

— On t'a cherché dans le ciel, on ne t'a pas vu, ajouta Juliette en guise de coup de grâce.

Je n'étais pas de la partie. Et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même, m'étant volontairement exclu du vol en ouvrant les yeux pour regarder mes enfants rêver. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts avait sans doute jugé plus prudent de ne pas laisser les gamins tout seuls dans le ciel avec leur mère. La tête me tournait. J'avais encore failli à ma tâche. Que fallait-il faire pour être un homme ? Que fallait-il faire pour être une oie ? Ce roi trop parfait m'exaspérait.

— *Ak ak ang ak ak ak !* dis-je, mais Jérémie et Cloé se racontaient leur fascinant voyage sur le dos de la puissante vétéranse, n'écoulant plus rien de ce que je leur criais.

Juliette repoussa son bol, quitta la table et sortit dans le jardin. Je la regardai s'éloigner dans le cadre assombri de la porte. Elle s'étira, face au grand soleil, son visage tourné vers le ciel, les épaules tirées vers l'arrière par le poids de son épaisse chevelure qui roulait en cascade le long de son dos, jusqu'à ses reins. Le soleil fit disparaître le tissu de sa chemise et Juliette apparut comme nue près du grand if. L'intensité de la lumière rendait son corps éclatant. Elle aurait pu être de marbre, ou tout aussi bien enrobée de plumes immaculées. Un ange du ciel s'était posé ce matin dans notre jardin. Je sautai de ma chaise, d'une allure pataude, descendis les marches, *plaf, plaf, plaf*, lourdement, jusqu'au sol, pour me rapprocher d'elle, vision tragi-comique de la bête courte sur pattes approchant de la belle, en se dandinant. Elle était si belle, et moi si grotesque. Elle me regarda venir. Les yeux écarquillés de surprise. Dans la lumière crue du matin, comme j'avançais lourdement dans l'herbe couverte de rosée, j'étais vraiment une oie. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts m'avait prévenu d'une totale métamorphose en dix jours, mais je crois que je faisais mieux que cela, j'étais très bon élève pour une fois. À part quelques plumes qui me manquaient par-ci par-là, je ressemblais vraiment à une oie. Une oie de ferme, s'entend, de celles qui ne volent pas. Seules les oies sauvages volent. Et j'étais loin d'être sauvage. J'avais encore de la confiture au bout du bec. Je vins me coller contre le dos de Juliette. Glissai ma tête et mon cou dans sa chevelure rousse. Posai des baisers sur sa nuque.

— *Ang ga ga ga ga*, lui dis-je, à l'oreille.

Elle rit, mais ne me répondit pas. Juliette sentait le sommeil, le chocolat chaud des enfants, l'amande. J'écartai mes ailes et les refermai sur elle. Passai ma tête par-dessus son épaule et caressai sa pommette avec mon cou. Elle embrassa la commissure de mon bec et le duvet sous mon œil. Lustra les plumes de mon épaule. Les larmes envahirent mes petits yeux ronds bordurés d'un liseré rouge. Un cauchemar.

— *Ak ang ak ang !* criai-je, de désespoir.

Juliette éclata de rire.

— *Ak ang ak ang ang ak ak !*

Juliette rit de plus belle. Les oies ne sont pas faites pour attirer la miséricorde. Je n'étais pas l'albatros de Baudelaire. Elle se tourna dans le fourreau de mes ailes et se blottit face contre moi.

— *Ang ang ang*, dis-je.

Sans comprendre le langage des oies, Juliette sentit toute ma tristesse et mon désarroi. Elle essuya de la main les larmes qui coulaient le long de mon bec. Posa un baiser sur ma tempe. Un autre sur mon front. Un autre sur ma gorge.

— Vole, me dit-elle, vole, et je t'aimerai !

J'écartai mes ailes. Mes immenses ailes.

— Vole ! mon amour, vole !

— *Ang ang ga ga ga ang ang ga ga ga !* cacardai-je de joie.

Juliette se recula et je m'élançai sur l'allée de gravier. Je courus, filai le plus vite que je pus en battant de mes ailes puissamment, le cou tendu, le bec en avant. En quelques secondes, tous les pigeons s'étaient rassemblés sur le toit du pigeonier pour me regarder passer. Un petit pigeon avec un chapeau noir et des bottes fourrées m'encourageait de toute sa voix. Et moi, en quelques secondes, je m'envolai ! M'élevai si vite au-dessus des arbres que la maison ne fut plus qu'un petit toit rouge posé à côté d'autres petits toits rouges, entourés de jardins.

Encore un peu et j'aperçus au loin la colline de Joigny. Encore plus haut, et m'apparurent les méandres de l'Yonne. Juliette et les enfants avaient couru vers le potager bien dégagé et me faisaient de grands signes. Je les voyais à peine, minuscules, entre les branches des noyers qui borduraient le champ mitoyen et les hauts peupliers d'Italie plantés serrés le long du ruisseau. J'entendais leurs cris, leurs rires, leurs hourras ! Je montai jusqu'aux nuages, grisé de vent, et me laissai retomber en planant vers eux. Je fis un passage au-dessus du toit. Juliette m'envoyait des baisers de ses deux mains jointes sur sa bouche. Mes enfants sautaient sur place, mimaient le battement de mes ailes, tournaient autour de leur mère, descendaient et remontaient l'allée centrale du jardin en cacardant. Les oies et les canards des fermes environnantes, me voyant tournoyer haut dans le ciel, se mirent à trompeter de plus belle. Un courant ascendant me porta sans que

j'aie besoin de battre des ailes. Je me laissai aller, bercé par le sifflement de ce large tourbillon. Je contemplai les collines boisées et les vignes sur des dizaines de kilomètres alentour, la tapisserie des cultures. Loin au-dessus de moi planait une buse, mais aucun oiseau de proie ne se serait attaqué à une oie de soixante-quinze kilos ! Je ne risquais rien, à part les lignes à haute tension, les avions et sans doute quelques chasseurs. J'aperçus un groupe d'hommes dans un champ qui, la main portée en visière, me montraient du doigt. L'un d'eux courut jusqu'à une voiture garée en bordure d'un champ. J'eus le temps de m'éloigner. Je refis un passage au ras du toit de notre maison. Survolai le village à basse altitude, accomplis un arc de cercle pour revenir me poser dans le jardin près du grand if. Les enfants me sautèrent dessus en criant. Juliette ne s'approcha pas tout de suite. Je vis qu'elle pleurait. Je chargeai la petite Cloé, lui fis faire un survol du jardin à basse altitude. Puis ce fut au tour de Jérémie de monter sur mon dos. Jamais je n'avais ressenti un tel bonheur de vivre. Je me posai près de Juliette, déposai Jérémie, l'invitai à monter sur mon dos. Elle hésita.

— Je suis fort ! lui dis-je, l'amour donne des ailes !

Elle s'exécuta. Grimpa sur mon dos, prit place entre mes ailes, bien accrochée à mon cou. Elle s'allongea sur moi, et je sentis son cœur affolé battre, son souffle chaud traverser mon duvet. C'était vraiment un beau dimanche de mars ! Elle embrassa ma nuque d'oie. Je m'élançai dans l'allée. Courus le plus vite que je pouvais, mais, chargé comme je l'étais, j'arrivai au bout du jardin sans plus de souffle et sans avoir décollé.

— Vas-y, papa, criaient les enfants, vole ! Vole !

Peu de pères auront entendu ça. Je repartis dans l'autre sens, filai, courus, tirai, poussai ce gros corps mal foutu vers le haut, battis des ailes, tendis le cou, crevai l'air de mon bec porté comme une pointe de lance, brûlant en trois tristes tentatives toutes mes dernières forces. Sans résultat. Mes grandes plumes ne me portaient plus. Nous étions trop lourds, elle et moi, pour la seule force d'une oie qui n'était même pas de ferme, mais de fermette. Qui plus est portée sur la sieste au soleil, et le poème. Je manquais même la culbuter par-dessus tête en cognant mes pieds palmés sur une racine d'aulne. J'étais prêt à abandonner, encore, lorsque maître Glubistramoulskitaborskayakouts, pris de pitié pour cette pauvre

oie au croupion lourdaud, souleva une violente bourrasque, rien qu'en agitant au-dessus de sa tête son petit chapeau noir. Alors, un vent terrible nous prit de face et nous souffla dans les airs, d'un coup ! Je sentis toute la force revenir dans mes épaules. Je décollai d'un mètre, puis de deux, trois, six, pour m'élever bientôt par-dessus la cime des grands arbres et prendre le chemin du ciel. Juliette serrait ses mollets contre mes flancs. Elle finit par lâcher mon cou pour ne plus se retenir qu'à quelques longues plumes de mon dos bien plantées.

— *Ang ang ak ak ak ang ang ang*, lui criai-je.

— Oui, moi aussi, je t'aime ! répondit-elle dans le vent, elle avait compris ce que je lui avais dit, en langage des oies.

— *Ang ak ak ?* lui demandai-je.

— Oui, je te comprends, mon amour !

— *Ak ak ga ak !* Youpi ! hurlai-je, surpris par ces mots nouveaux – « youpi », en oie, je ne l'avais jamais dit.

Nous tirions derrière nous la longue tresse de ses cheveux roux. Je nous laissai descendre en vol plané vers la rivière, volai un temps, rasant l'eau. Un couple de canards colverts s'envola à notre approche et voyagea un long moment à nos côtés. Puis ils bifurquèrent à l'est, en direction des étangs, non sans nous avoir salués d'un tonitruant *QUACK-QUACK-QUACK-quack-quack-quack*, avant de virer sec. Je nous posai plus loin, sur une petite plage sablonneuse, tapie dans une courbe protégée du vent par un cirque de bambous. Je trempai mes pattes. L'eau du bord, peu profonde, était déjà chaude. Juliette s'assit sur la berge, le menton posé sur ses genoux, les bras noués autour de ses jambes repliées. Silencieuse. J'allai me baigner. M'ébrouai. Battis des ailes bruyamment. Plongeai. Touchai la vase du fond pour remonter cacarder de plaisir.

— *Ang ak ak ga ga !* Elle est bonne ! lançai-je à Juliette qui ne me quittait pas des yeux, improvisée petite gardienne d'oie.

— Je rêve, dit-elle.

— *Ang ak ak ank !*

— Je n'arrive pas à y croire, ajouta-t-elle, avant de se laisser tomber en arrière, et de s'allonger dans le sable chaud.

Elle ramena ses bras au-dessus de sa tête, en arc, autour de ses cheveux roux, enflammés au soleil.

Je sortis de l'eau, me lissai les plumes un long moment, puis vins m'allonger au chaud, tout contre elle. Je me mis sur le dos, position inhabituelle pour une oie, mais je voulais voir le ciel.

— *Ang ka ka ka ang !* murmurai-je.

— Chut, me dit-elle, regarde.

Nous n'avons pas bougé, un long temps, à suivre la course lente des nuages. Le vol des oiseaux. Juliette se releva et alla se baigner nue. Je la rejoignis. On nagea, côte à côte, doucement, pour ne pas froisser la surface lisse de l'eau. Son dos blanc resplendissait au soleil. L'eau caressait l'arrondi de ses fesses, comblait puis libérait le creux de ses reins. Je bécotais tout en nageant la peau de son dos, ses cuisses, glissais le long de son corps pour aller chatouiller du bec ses mollets dans l'effort, la plante rose de ses pieds. Elle écarta doucement ses jambes pour que je puisse m'y glisser. On alla de petite île en petite île boisée, nous arrêtant pour nous reposer. Nous embrasser. Nous faire à cette idée folle que nous serions, dorénavant, un couple s'aimant, fait d'une jeune femme et d'un jars. Il se peut même que nous soyons hors la loi. Comment expliquer à un juge que cette oie, celle-là même que vous voyez là, cacardant avec son avocat, n'est autre que le mari, Roméo Zoiseaux, de Juliette Zoiseaux, ici présente à cette cour ? Une jeune et belle femme aimant et vivant maritalement avec une grosse oie de ferme parfaitement palmipède, c'est autrement plus difficile à défendre que l'alliance somme toute raisonnable d'une Capulet avec un Montaigu. Nous n'avions, Juliette et Roméo, d'autre solution que la fuite par le vol, perspective autrement plus sympathique qu'une sortie de crise par le poison. Je la ramenai chez nous, décoiffée et sauvage, ruisselante. Je trouvais Juliette plus belle que jamais. Ce bain à la rivière lui avait été de jouvence. Elle souleva Cloé dans ses bras pour la couvrir de baisers. La petite ne tenait pas en place.

— T'as volé loin ? C'était comment ? Vous êtes allés haut ? T'as vu quoi ?

Juliette la reposa au sol et elles rentrèrent dans la maison, Jérémie à leurs trousses, un brin jaloux, impatient d'avoir sa part du merveilleux récit. J'étais exténué. Bouleversé. Follement heureux et triste à la fois. Soudain seul et perdu.

Mes longues ailes douloureuses, relâchées, traînant au sol, mes palmes encore fines blessées par les graviers pointus. J'avais emporté de la vase sombre sous mes griffes recourbés. Juliette n'était que beauté transcendante et lumière. J'étais une oie. Belle en vol, certes. Et si vile sur la terre ! Condamnée à toujours voler pour plaire. Devoir me battre pour être aimé ? C'était tout nouveau pour moi, l'amour m'ayant toujours été offert sur un plateau. Comment pourrait-elle supporter, les années passant, ce corps alourdi se couvrant uniformément d'une couche épaisse de graisse à confit ? Comment peut-on s'habituer à ça ? Une oie à table. Une oie devant la cheminée. Une oie dans la voiture. Une oie dans son lit. Allais-je devenir jaloux des cygnes blancs à la grâce ampoulée et des paons vaniteux qui s'exposaient volontiers en Technicolor ? Les ibis rouges et les flamants roses ne me laisseraient aucune chance ! J'étais au bord d'atteindre le bonheur suprême, voilà qu'une douzaine de volatiles, tous plus beaux et plus emplumés les uns que les autres, se pressaient à la porte de notre chambre ! Juliette avait, en quelques petits jours, très facilement trompé l'homme qu'elle avait aimé, pour s'enticher d'une oie. Forcément, tromper une oie balourde avec un cygne princier ne lui serait pas difficile. Ces pensées m'accablaient. J'avais peur de la perdre. J'avais honte de mes pensées. Les oies sont-elles pleutres à ce point ? Manquent-elles de confiance en l'être aimé ? Les oies sont-elles fidèles ? Je ne savais rien sur rien et encore moins sur les oies, sauf ce que nous en avons appris Konrad Lorenz : en résumé, que les oisons sortis de l'œuf mis aussitôt en présence d'un ballon de couleur le prennent à vie pour leur mère. Triste découverte ! Et un oison brisant son œuf devant une vache ? Je montai les marches. Traversai la salle à manger devant les gosses qui n'avaient d'yeux que pour leur mère. Montai prendre une douche, avant d'aller me glisser directement dans le lit. Fourbu. Les magrets en marmelade, je crois que ça s'appelle comme ça. Voler, il faut voler ! me dis-je, en regardant par la fenêtre le jour et le ciel qui, lui, continuait crânement de briller. Libre et sans obstacles. Passa un groupe de pigeons, emmené par maître Glubistramoulskitaborskayakouts.

Il ne s'arrêtait donc jamais ?

Je m'endormis comme une masse et me réveillai, au matin, seul dans le lit. Il faisait jour. Je ne me souvenais pas d'avoir rêvé ni de manège, ni de ciel étoilé,

ni de montagne à survoler, ni de maître de vol. J'avais dormi comme une oie. J'ouvris les volets. Un beau soleil brillait sur le jardin, inondait les champs alentour et les collines. Je n'entendais aucun bruit dans la maison.

— *Ang ang ka ka !* fis-je.

Personne ne répondit.

Je pris une douche. J'adorais le son du jet sur mes plumes. Comment il résonne dans l'espace entre la plume et la peau. Je bus longtemps. Puis m'ébrouai et me lissai du bec. Je m'étais habitué à cette image d'une oie faisant sa toilette dans la glace de la salle de bains. Mes plumes avaient bien poussé et recouvraient toute ma tête. Mon bec brillait. Mes yeux ronds, loin d'exprimer une grande intelligence, n'en montraient pas moins une franche gaieté, une belle envie de vivre, de manger de l'herbe et d'aller se baigner. Rêvasser au soleil en regardant les nuages qui flottaient, insouciant des orages, dans le grand ciel bleu. Admirer les pigeons dans leur vol circulaire au-dessus de la maison. Au fond, je n'étais pas loin de retrouver ce bonheur paisible que m'avait donné pendant sept années mon petit guichet du Crédit agricole de Bourgogne. Je continue à dire que nous devrions embaucher certains animaux pour remplir certaines tâches faciles, qui seraient à leur portée. Un chien d'aveugle travaille, lorsqu'il guide son maître, et fait même l'admiration de nous tous qui le croisons sur un trottoir. Que ce bon chien guide son maître jusqu'au Crédit agricole de Bourgogne et que ce maître privé de la vue soit reçu par une oie qui se chargerait des opérations les plus simples, où serait le problème ? Un homme et deux animaux, main dans la patte et patte sur l'aile, l'embryon d'une nouvelle société plus respectueuse de tous les acteurs du vivant. L'éléphant de cirque pourrait très bien de sa trompe nettoyer les trottoirs pour le compte des services de la voirie. Techniquement parlant, rien ne l'empêche. *Ang ak ak ak ak ak !* Je riais. J'étais d'humeur légère, après m'être couché terriblement déprimé. Je me brossai le bec. Me mis un peu de gel sur les plumes du crâne les plus haut perchées. J'avais envie d'être beau. Je dépliai mes ailes devant la grande glace. J'étais majestueux. Combatif. Fier comme un jars. Je descendis les marches jusqu'à la cuisine. Allai dans la salle à manger. La maison était déserte. Je trouvai un mot de Juliette sur la table. « Mon amour plein de plumes partout, je suis partie à la banque porter ta

lettre et parler avec ton directeur, j’emmène les enfants à l’école. Je t’embrasse sur ton joli bec. Je t’aime. » C’était signé : « Ta poule ». Il arrive que des couples se laissent des mots doux, mon canard, ma pie, mon pigeon, ma tourterelle. Mais chez nous, c’était vrai. Mon oie ! *Ang ak ak ak ak ak !* J’éclatai de rire. J’étais vraiment de très bonne humeur. Je mangeai du pain. De la salade. Une madeleine. Des fanes de carottes et des épluchures de navets. Petit déjeuner royal. Je sortis dans le jardin.

Dépliai mes ailes. La chaleur du soleil frappa mon large poitrail. Je me sentais de plus en plus fort. Un vent léger agitait la cime des arbres. J’avais envie de voler. Je ne me disais plus : « Il faut que je vole. » J’en ressentais physiquement le besoin. C’était nouveau. Autre chose m’agitait l’esprit. Je pensais au corps nu de Juliette. Ses courbes d’oiseau. Le beau printemps me donnait terriblement envie d’elle. On sait les migrateurs hypersensibles aux saisons et poussés, à l’heure dite, sans pouvoir résister, à assouvir leurs pulsions sexuelles. Ils ont un instinct de reproduction surpuissant, bien plus exigeant que le nôtre ! Je revoyais ses fesses blanches sortant de l’eau, et je lui rêvais un croupion. Le jars, quand vient le printemps, cherche et fantasme sur une oie, forcément ! Pas sur une vedette de la télé. Ma déviance sexuelle pour les palmipèdes femelles datait de ce matin. Toute fraîche. J’aurais préféré Juliette parée d’un joli bec fin luisant, son ventre tapissé de courtes plumes soyeuses. Ça aussi, c’était du nouveau ! Je ne m’y attendais pas ! J’avais craint que Juliette ne me trompe avec plus beau que moi, ça ne manquait pas, et c’est moi, qui, en cachette, irais courir les oies, les grues ou les cigognes de passage, pourquoi pas, tout ce qui pond et qui vole ! Je tentai de me raisonner. Me re-sexuer droit, si on peut dire ça comme ça. Exciter mon envie en m’imaginant suçoter ses tétons. Bécoter son sexe humide, dont les poils me repoussaient soudain. J’aurais aimé y découvrir un lit douillet de minuscules plumes perle plantées sur une toison de duvet jaune pâle. Une fois encore je me retrouvais coupé en deux, et j’étais mon propre boucher ! Je me mis à l’imaginer pendant un œuf, le roulant doucement du bec sous son ventre chaud et s’installer dessus pour le couvrir amoureuxment. L’oie couve un mois, pendant que le jars regarde. Je pensais aux enfants. Qui s’occuperait d’eux pendant que leur mère allait couver ? Et

l'école ? Juliette avait téléphoné au directeur de mon agence pour lui apprendre mon départ précipité, devrais-je téléphoner à la directrice de l'école pour l'informer que nos deux enfants rateraient l'école un long mois, le temps que leur mère ait fini de couvrir ? *Ak ak ang !*

J'allai ramasser des branchages, commençai à les monter dans notre chambre. Éparpillai le tout sur le lit. Les croisai et les décroisai pour en faire une treille solide sur laquelle nous nous endormirions, après que j'aurais hardiment fécondé ses œufs. J'ai assisté souvent à l'accouplement mouvementé de ces gros palmipèdes, c'était dans des cours de ferme, le cri du mâle, après l'acte, montre une puissance terrible, susceptible de crever les tympans de sa partenaire. Il tend le cou et bat férocement de ses ailes écartées, pas peu fier de sa force et de sa vaillance. Le jars est bravache. Paradeur. Fanfaron. Agressif et flambard. Une révolution copernicienne pour moi qui avais été capable de ne rien dire, des jours durant, et sans bouger de ma petite chaise pendant des années. J'arrachai des feuilles tendres aux branches basses des arbustes et m'empressai d'aller les disposer en couche épaisse. Patiemment. Meticuleusement. Comme n'importe quel oiseau faisant son nid. Je les plaçai de sorte qu'elles se chevauchent l'une l'autre, sur un tiers de leur surface, comme les fines tranches de pomme sur un fond de tarte. Magnifique ouvrage. J'y disposai quelques doux tapis de mousse pris sous l'ombre humide des arbres. Dessinai bien au centre de notre palais un cœur à l'aide de petits graviers blancs minutieusement choisis dans l'allée pour leur rondeur. Notre nid d'amour prenait fière allure. Il fallait y mettre tout son cœur, car l'œuvre savamment tressée ferait office à la fois de chambre nuptiale et de future chambre d'enfant. Nous étions, nous, les oies, plus raisonnables que les hommes. Une jolie ponte de huit ou dix œufs n'entraînait pas forcément l'aménagement de huit ou dix chambres, voire même de quatre, pour le cas où nous mettrions deux oisons par chambre, comme nous l'avions fait pour Jérémie et Cloé, économisant déjà l'espace, à la façon des oies. Les huit oisons plus les parents vivaient dans le même nid, sans que cela engendre des drames. Ils formaient une vraie famille. Comment créer un sentiment fort entre des êtres qui dorment séparés les uns les autres de plusieurs mètres ? Ce rêve commun de vol qui nous avait unis comme jamais n'aurait pas été possible si nous n'avions pas

dormi blottis les uns contre les autres. Les animaux le savent bien. Dans le sommeil de groupe passe une affection démultipliée. Arracher les enfants à leurs parents quand la nuit vient sur la terre est une torture.

J'allai boire au lavabo de la salle de bains. Me regarder dans la glace.

— C'est pas vrai ce que je dis ? *Ak ak ak ak !* Hein ?

J'étais convaincant. Les plumes de la tête légèrement hérissées, je repris une douche. Le jet dirigé sur mon poitrail. Mes plumes neuves brillaient autant que le carrelage blanc. Je m'ébrouai. Les lissai et les huilai du bec. Les flacons de parfum alignés sur l'étagère me donnèrent l'idée d'aller arracher quelques belles touffes d'herbe fraîche pour embaumer notre nid. C'était la touche femelle finale qu'il fallait. Une odeur de campagne printanière s'élevait maintenant de notre couche. On ne pouvait trouver mieux pour notre première saison. Je m'y installai. À bonne hauteur pour m'apercevoir dans la glace ovale de la vieille coiffeuse chinée à la brocante d'Auxerre, repoussée contre le mur à droite de la fenêtre. J'étais beau. Je ramenai des feuilles tout autour de moi. Redessinai le cœur de petits graviers que mon poids sur le branchage avait disloqué. Resserrai les ailes le long de mon corps. Enfin, replaçai mon cou bien droit dans la glace de la coiffeuse.

— *Ang ang ag ag*, murmurai-je, satisfait de moi.

— *Ang ang ag ag*, me répondit l'oie dans la glace.

— *Ang ak ak ang*, lui dis-je.

— *Ang ak ak ang*, répondit-elle encore.

Elle était belle. Que faisait-elle dans notre chambre ? Je poussai le cri d'alerte. Elle poussa le sien. J'étais prêt à foncer sur l'intruse quand je me rendis compte de ma méprise.

— *Ak ak ak ak !*

J'éclatai de rire. J'étais vraiment con comme une oie.

Je me réinstallai douillettement dans notre nid. Ne restait qu'à accomplir l'acte d'amour, que Juliette ponde, couve un mois, que les petits naissent, que Jérémie et Cloé les adoptent, avant de nous voler pour ce fantastique voyage en Laponie, notre première migration en famille, respectant les belles et puissantes injonctions de notre mère nature. Comment avais-je pu travailler

si longtemps à la banque et perdre inutilement tout ce temps ? Nous avons tant et tant de choses à faire ! Dormir au soleil, nous baigner dans la rivière, cacarder, manger des plantes et des vers. Rien que du bonheur. J’y voyais plus clair maintenant. Comme si l’on m’avait vidé la tête de la moitié de son contenu. Je me sentais léger en dedans du crâne. La tête grandement désencombrée. Au diapason de ce qu’exprimaient mes petits yeux ronds. Une pensée d’oie dans un corps d’oie. Simple et directe. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts pouvait être fier de son élève. J’apprenais vite à désapprendre. J’avais toujours cherché ça. Moins chercher à comprendre ce qui de toute façon n’était pas compréhensible. Me revenait un livre qui avait marqué mon adolescence, *Le Livre de l’intranquillité*, de Fernando Pessoa. Je ne l’avais jamais relu. Je l’avais même oublié. Pourquoi Pessoa me revenait-il en mémoire alors que je devenais une oie ? Encore une question qui resterait sans réponse. Je ne me serais nourri que de ça. Des pourquoi, des comment par jeu et sans fin. L’oie continuerait-elle à se poser des questions idiotes qui n’attendent pas de solution ? Je n’en serais pas étonné. Où s’arrêterait la métamorphose ? Il faudrait à tout prix une réponse à cette question-là. Oublierais-je tout de mon passage chez les hommes ? Mais alors, comment goûter pleinement à la joie du vol si je ne peux rien comparer à la vie pesante de l’homme cloué au sol ? Je connaîtrais de façon naturelle la joie de l’oiseau battant des ailes, que j’imagine bien supérieure à celle du poisson qui nage. Le poisson n’a pas l’air de tellement s’amuser. Mais c’est un avis d’oie. Le poisson qui nage s’amuse moins que les enfants à la piscine, par exemple. À part le dauphin, qui rit quand on le filme. Le monde est fascinant !

— *Ak ang ak ak ang ang !*

Je me régalaï, confortablement installé sur mon nid, à disserter dans le vide. Tout ce temps que nous avons, nous, les oies, disponible à la réflexion, à la recherche du bien vivre, pourquoi n’avons-nous pas inventé la roue, le sous-marin ou le microscope ? Hein ? *Ak ak ak ang !* Je riaï. Les pigeons entraînés par maître Glubistramoulskitaborskayakouts passèrent dans le ciel, repassèrent, dessinant des cercles que je pouvais apercevoir dans l’encadrement de la fenêtre. Je ressentais à les voir tourner ce même engourdissement qu’à mon guichet de banque, à suivre le vol de la colonie du toit. Voilà ! je ressentais le même état

d'engourdissement que Fernando Pessoa lorsqu'il marche dans les rues de Lisbonne, c'est là où je voulais en venir, en parlant de son livre. Fernando Pessoa aurait pu être une oie, somnolant sur son nid. Qu'en penserait Juliette, revenant des courses, après avoir accompagné les enfants à l'école et vu le directeur de mon agence ? Je lui demanderais de s'allonger près de moi, et nous cacarderions gaiement. Nous préparerions notre voyage en Laponie. Serais-je capable de porter Juliette et mes deux petits sur une pareille distance ? même sur une courte distance ? jusqu'à la rivière ? Les oies naissent avec en elles déjà la volonté farouche de faire le voyage. L'avais-je en moi ? Est-ce la bonne façon de poser la question ? Un baleineau se dit-il : « Serai-je un jour capable de traverser l'océan ? »

Un petit vent agitait les branches. Un couple de tourterelles s'était posé sur l'une d'elles et roucoulait en me regardant. Les deux oiseaux gris accaparaient toute mon attention. Toute ma vigilance. Un client aurait pu entrer dans la chambre et demander à faire un retrait sur son compte, je n'aurais pas été surpris. J'étais au nid comme au bureau. Dissous et bu par le dehors. Irais-je me poser sur le guichet de la Laponies' Bank pour me sentir tout à fait chez moi, passé le cercle polaire arctique ? Je glissai mon bec sous mon aile chaude. Fermi les yeux. M'assoupis. Je n'eus pas le temps de rejoindre maître Glubistramoulskitaborskayakouts au manège pour une leçon de vol, que je fus réveillé par des pleurs. J'ouvris les paupières. Découvris Juliette assise face au lit, ébouriffée, en larmes, le regard effaré. Elle avait l'air choquée.

— *Ak ak ang ak ak* ? lui demandai-je, apeuré.

— Il a tué le directeur.

— *Ang* ? fis-je.

— Un homme est entré dans la banque avec un fusil et il a tué le directeur.

Elle se tut, étouffée de sanglots. Je ne savais que dire ni que faire. J'avais prévu de lui montrer notre beau nid. Elle m'annonçait un drame terrible. J'avais du mal à comprendre. Elle se reprit.

— Un homme ruiné est venu tuer le directeur en l'accusant d'être le coupable.

— Le directeur est mort ?

— Oui, un dément lui a tiré dessus avec un fusil de chasse !

Je tressaillis sur mon nid de branches. Il ne s'était jamais rien passé dans cette agence. Quelques cris parfois. Presque rien. La plus tranquille de toutes.

— C'est *ak ak ak* qui le fou ?

— Un client, un paysan, continua-t-elle.

— Je le connais ? demandai-je, retrouvant d'un coup ma langue de guichetier.

— Ange Padeloup, un vieux qui a des vaches, on les lui a toutes prises pour les abattre, on l'a expulsé de sa ferme, il a tiré sur le directeur et il s'est suicidé, j'ai pas pu approcher de la banque, ils ont bloqué tout le quartier, il aurait tué une cliente et le nouveau du guichet, celui qui te remplace.

— Trois morts ? *Ak ak ak ak !* criai-je. Le guichetier ?

— Ça aurait dû être toi !

— Et toi ! *Ak ak !* Tu aurais pu être dedans ! *Ak ak ak ak !* criai-je de toutes mes forces.

Elle s'effondra. Se laissa glisser de sa chaise et s'assit sur le plancher. Je sautai du nid pour la rejoindre. Juliette était terriblement secouée. J'aurais dû être à la place de ce jeune homme abattu, si je ne m'étais pas transformé en oie. Juliette aurait pu être tuée en portant au directeur de la banque la démission de son mari devenu un palmipède. Notre vie prenait une tournure insensée. Juliette me serra fort dans ses bras. Elle tremblait, et cacha sa tête sous mon aile, que je ramenai sur elle. Elle sanglotait. Ses larmes tombaient en pluie sur le plancher de notre chambre. Dessinaient la Grande Ourse sur les lattes sombres. Comme un appel au grand départ.

— On va s'envoler, mon amour, lui dis-je, on va s'en aller.

— Tu serais mort, murmura-t-elle.

— Je suis vivant, Juliette, *ang ang ang ang ak ! Ang ang ang !* Tu entends comme je suis vivant ? *Ang ang ak ak !*

Elle retira sa tête de sous mon aile et sourit.

— On est vivants, chuchota-t-elle.

— Oui, regarde.

Je lui montrai notre nid. Sautai dessus d'un coup d'ailes. Pris la pose du jars, ailes écartées. Elle m'y rejoignit. S'allongea contre moi. Il fut vite chaud de nos deux corps.

— On est dans notre nid, lui dis-je à l'oreille, ici on ne risque rien.

Juliette avait sa tête posée sur un oreiller de feuilles.

— Je connaissais sa femme, continua-t-elle, elle venait souvent me voir au bureau d'aide sociale, c'étaient des pauvres gens qui n'avaient plus rien.

Elle renifla, reprit son souffle.

— Pourquoi on martyrise tout le temps les gens ? Pourquoi on les pousse toujours à bout ?

Elle se tut.

— Toi, tu es là.

— Oui, je suis là, avec toi, *ang ang ang ak !*

Les tourterelles perchées sur la branche continuaient à regarder vers l'intérieur de notre chambre. L'une d'elles portait en travers du bec une brindille. J'étais abasourdi. L'homme qui était moi au guichet à ma place était mort, et moi, qui étais une oie à la place de l'homme ancien guichetier, je continuais de vivre. L'homme que j'avais été était donc définitivement mort. Pas de retour possible. Je serais une oie jusqu'à la fin de mes jours. Tant mieux ! Le monde des hommes ne me disait rien qui vaille. Je posai ma tête dans le cou de Juliette, dans sa toison rousse.

— *Ang ang*, fis-je.

— *Ang ang*, me répondit-elle, d'une voix douce d'oie tendre et rassurée.

On resta longtemps allongés sans rien dire, puis Juliette se leva et descendit s'asseoir sur les marches devant la maison, au soleil. Je remis en place les branches du nid qui avaient bougé, retissai les tapis de feuilles, recroisai les brindilles qui ourlaient les bords. Puis je finis par la rejoindre. Lui proposai de voler sur mon dos jusqu'à la rivière. Elle fit non de la tête. L'attaque de la banque l'avait bouleversée.

— Pâquerette Padeloup, c'est le prénom de la dame que je recherchais, celle qui venait au service social demander de l'aide, on ne devrait pas être

malheureux quand on s'appelle Pâquerette, tu ne trouves pas ? me dit-elle, les joues pâles, les doigts tremblants, ses cheveux incendiés de lumière.

Elle me sourit en ajoutant :

— Je t'aime.

— *Ak ang*, répondis-je, mais je ne savais pas quoi dire.

S'il suffisait de s'appeler Tristesse pour être malheureux, les choses seraient plus claires, bien sûr. Je me mis à manger de l'herbe, naturellement. Juliette me regardait arracher les brins avec mon bec. Régulièrement, je relevais la tête, cacardais un mot d'amour, puis recommençais à brouter.

— J'ai même vu une jeune fille gendarme, qui pleurait sur le trottoir, devant la banque, tellement c'était terrible, tout le monde les connaissait, ces gens, continua Juliette.

— *Ak ?*

— Mange.

Elle se leva et rentra dans la maison. Je préfèrai la laisser seule. Vite, elle ressortit avec son sac.

— Je vais chercher les enfants à l'école, je peux pas les laisser là-bas.

J'écartai les ailes, en signe de contestation. Il valait mieux je crois laisser les petits en classe et faire comme si rien ne s'était passé, mais Juliette s'engouffra dans la voiture et disparut à toute vitesse. Elle revint une heure plus tard, avec les gamins. Je devinai à leurs mines défaites qu'ils étaient au courant du drame. Un gendarme était venu chercher la petite fille dont le grand-père avait tiré sur le directeur. L'arrivée de cet uniforme dans l'école avait semé un immense malaise parmi les petits. Voir la fillette traverser la cour accompagnée du militaire en avait fait pleurer plus d'un. Très vite, tout le monde fut au courant du drame. L'institutrice de Cloé, Mlle d'Anjou, avait cessé l'activité lecture et choisi de laisser les gamins dessiner à leur guise. Elle aussi avait du mal à retenir ses larmes, connaissant bien les parents de la petite Camille, mais aussi Ange et Pâquerette, ses grands-parents. Ici, tout le monde se connaît ou connaît bien un qui connaît. Au fond, l'idée de Juliette d'aller chercher les gamins avant l'heure n'était pas si mauvaise que ça. Ils se précipitèrent sur moi et se blottirent contre

mes plumes. Ils savaient tout, ou presque, avec beaucoup de détails. La vitesse avec laquelle les nouvelles se propagent, c'est stupéfiant.

— Ils sont tous morts là où tu travailles, réussit à dire Cloé, entre deux hoquets.

— Je t'aime, papa, murmura le plus grand à mon oreille.

— Moi aussi, *ang ang ak* ! mon trésor.

— *Ang ang* ! répondit Jérémie.

— *Ang ak*, continua Cloé.

Cette peine profonde, qui avait touché Juliette, Cloé et Jérémie, avait touché tout le village et toute la ville, toute la région avait été bouleversée par ce drame. D'abord ce vieux paysan, ruiné, poussé à bout, devenu fou d'avoir tout perdu et qui tue tout ce qui bouge dans une banque qui ne l'aurait pas aidé comme il le souhaitait. Ensuite, ce directeur de banque plutôt arrangeant mais qui n'était pas responsable, n'étant pas décisionnaire en pareil cas trop extrême. Enfin, la vieille dame abattue, Léonce Tonneau, qui s'était présentée au guichet pour retirer 20 euros sur son compte – elle retirait toujours 20 euros par 20 euros – et faire un peu la connaissance du nouveau guichetier, dont j'apprendrais plus tard qu'il avait vingt-six ans, et deux enfants, fin de la litanie mortuaire. Le plus grand des gâchis ! Une fois de plus, le système avait complètement failli. Les informations nationales relayèrent, et plus qu'il ne faut, le terrible événement, et c'est alors une nation entière qui fut prise de tournis. Échec. Pauvreté. Chômage. Ruine. Dépression. Suicide. On rouvrait tous les dossiers. Jusqu'à la nausée. Jusqu'à ne plus pouvoir tenir.

Cette extrême violence qui s'était exprimée si près de nous accéléra, semblait-il, ma métamorphose. Je devins une oie, une vraie oie, tout à fait complète et remplumée, en bien moins de dix jours, comme prévu au départ. Je volais parfaitement bien maintenant, pour une belle oie de mon poids, et si j'assistais toujours aux leçons nocturnes de maître Glubistramoulskitaborskayakouts, c'était davantage pour le bonheur des enfants et de Juliette que pour parfaire ma technique, bien que le vol soit toujours perfectible, surtout lorsqu'il s'agit de vols au long cours. Nous avions pris l'habitude de dormir tous ensemble blottis dans le grand nid de notre chambre, et rêvions en commun. J'embarquais chaque

nuit Juliette et les enfants sur mon dos, pour un long périple sous les étoiles. Je savais dorénavant me diriger seul. J'avais repéré quelques points utiles à la navigation comme le Mont-Saint-Michel, les pyramides d'Égypte, le Phare du bout du monde en Patagonie, la tour Burj Khalifa à Dubai, la coupole du Vatican, la Tour de Londres, le Taj Mahal, le barrage des Trois-Gorges en Chine, le champ géant d'éoliennes au Texas, la falaise de Cabo Girão sur l'île de Madère, les forêts de séquoias géants de Californie, et tout autre monument naturel ou fruit du génie humain que nous avons survolé tout au long de ces interminables nuits d'ivresse. Nous sentions bien que le départ approchait.

Une chose, somme toute anodine, se produisit une nuit, qui allait confirmer cette sensation. Cloé nous avait ramené en rêve Mlle d'Anjou, sa jeune institutrice, dont j'avais toujours remarqué le long, doux et gracile cou d'oiseau échassier. Maître Glubistramoulskitaborskayakouts l'intégra tout de go à notre bande.

— Nouvelle élève pour apprendre à voler ! Elle veut partir aussi avec les oies sauvages, et être heureuse dans le ciel !

Notre maître de vol prit la tête de la brigade à cinq voltigeurs que nous formions désormais. La jeune femme se montrait, dans notre rêve, recouverte de jeunes plumes jaunes sur les bras. Elle volait aussi bien qu'une oie, son long cou droit devant elle. Ses longs bras n'avaient aucun mal à la porter. Elle semblait chez elle dans le ciel, et profita de ce moment pour faire le cours aux petits.

— La Loire que vous pouvez voir s'écouler en dessous de nous est le plus long fleuve de France, avec une longueur de mille six kilomètres !

Plus tard, comme nous survolions les eaux noires du Loch Ness, ce fut l'Écosse.

— L'Écosse compte de nombreux archipels, regroupant près de sept cent quatre-vingt-dix îles, les trois principales sont les Shetland, les Orcades et les Hébrides.

Elle s'interrompait souvent. Et l'on voyait une longue traînée de larmes la suivre et briller sous la lumière stellaire. La vision de cette petite fille sage amenée par un gendarme vers son malheur l'avait brisée. Mlle d'Anjou noyait sa

terrible peine dans l'eau du ciel. À croire que cette jeune femme, venue du Nord, n'en pouvait plus de voir des petites filles accompagnées par des soldats.

Cloé s'enthousiasmait de voir sa maîtresse d'école voler la nuit à nos côtés. Au petit déjeuner, la petite ne nous parla que d'elle.

— Je pourrai monter sur le dos de Mlle d'Anjou ?

— On verra, répondait Juliette.

— Quand ? insistait Cloé.

— Quand ta maîtresse voudra !

— Je peux lui demander ?

— C'est ça ! Demande-lui de voler sur son dos ! Comme ça tu passeras pour une folle ! avait conclu Jérémie, dans un rire moqueur.

Cloé avait haussé les épaules. Triste. Je lui fis faire un tour jusqu'au-dessus des collines et la reposai devant la maison. Pareil pour Jérémie, qui voulait toujours aller jusqu'à la rivière. Je le ramenai pour qu'il prenne son cartable. Puis Juliette les embarqua dans l'auto. Peu d'enfants peuvent se vanter de voler sur le dos de leur père avant de partir pour l'école ! Je ne sais si la qualité des notes s'en ressentirait ? Il me semble que voler par-dessus les champs et les bois ne donne pas tellement envie de travailler à l'école. Il faut choisir entre le souffle du vent dans les plumes et les mathématiques.

Juliette revint avec ma paire de lunettes rondes à grosse monture en bois, qui épousait parfaitement la forme de mon bec. Elle me les fit essayer. J'y voyais mieux. Tellement mieux que je crus apercevoir quelques plumes fines plantées au milieu de ses sourcils ! « *Ak ak ak !* » m'étranglai-je. J'allais lui en faire la remarque quand elle sortit de la pièce précipitamment. Les avait-elle vues ? Sans doute. En avait-elle ailleurs sur le corps ? Probablement. Était-elle apeurée à l'idée de devenir une oie ? Depuis le drame de la banque, je ne saurais le dire. Nous allions fuir à tire-d'aile le sang versé. Aller et venir, dans le ciel grand ouvert, où ne s'écoule que la pluie des nuages sanguins aux couchers réguliers du soleil. Juliette et moi, devenus des oiseaux, entraînerions dans notre sillage Jérémie et Cloé, devenus nos oisons ? Est-ce possible que tout cela soit ? Mlle d'Anjou saurait-elle s'envoler aussi à notre suite, et laisser son malheur aplati au sol ? Et nous tous, pourquoi pas, habitants désœuvrés sur la terre, qui

étions si tristes et malmenés, pourrions-nous nous libérer de notre joug terrible, d'un coup d'ailes ? devenir libres enfin, et légers ? devenir des oiseaux ?

— *Ang ang ak ak*, dis-je, et voilà encore une question qui resterait sans réponse.

Juliette réapparut dans la salle à manger, nue. Un peu partout sur sa peau avaient poussé de jeunes plumes. La toison de son pubis n'était plus que duvet clair. Elle se retourna, montrant son dos, où voltigeaient quelques plumes soyeuses. Ses fesses en portaient aussi, et l'arrière de ses cuisses. Je m'approchai d'elle. Lissai de mon bec les plus longues, piquées sur sa nuque. Glissai ma tête le long de son dos jusqu'à la raie de ses fesses. Caressai ses reins de mon cou.

— *Ang ang gang*, fit-elle.

Je ne répondis pas. On monta dans la chambre, nous installer sur notre nid. La loi n'interdit pas les ébats entre deux oies, ou presque deux oies. Je découvris la douceur incroyable d'un sexe féminin garni de plumes d'oie. Notre jouissance fut spectaculaire et bruyante. On peut le dire, animale.

Nous prîmes une douche ensemble. Je comptai ses plumes.

— *Ang ak ang !* m'exclamai-je, tellement il y en avait.

— *Ang ang ak ang*, répondit-elle, satisfaite.

J'agitai mes ailes dans l'étroit espace de la douche, éclaboussant tout. Je serrai Juliette contre moi. Nous étions frissonnants. Silencieux. Longtemps immobiles, sous le jet tiède qui nous berçait. Les gouttes s'accrochaient à ses plumes nouvelles.

Je la pris sur mon dos et sortis dans le jardin. On s'envola. Je m'élevai sans peine par-dessus la couche de nuages éblouissants. Le soleil faisait resplendir sa peau nue. Je nous laissai planer. Juliette se tenait assise sur moi, bien droite, le visage offert au vent. Ses seins pointaient. Je tournai mon cou, les bécotai, l'un puis l'autre. Fouillai son nombril. Je la fis jouir de mon bec alors que nous plongeons à travers les cumulus. Je repris de l'altitude. Repiquai vers la terre de printemps d'où s'élevaient de puissantes colonnes d'air chaud qui nous portaient. Juliette s'était allongée sur mon dos. Ses bras serrés autour de mon cou. Tremblante. Les yeux fermés. Le vent agitait nerveusement ses plumes naissantes. Je choisis de glisser simplement sur la bise. Ne donner à ce vol

magique aucun à-coup. Elle et moi ne bougions plus, sa peau humide collée à mes plumes. Nous rejouions le début du monde. Je traçai de grands cercles sur le bleu du ciel. Ces grands cercles parfaits que j'avais toujours admirés et considérés comme pensée pure, dans lesquels je cherchais la solution à tout. Je m'assoupis. Et je crois que Juliette s'était endormie quand une oie vint se placer à ma hauteur.

— Demain ! Demain ! Demain ! cacarda-t-elle.

— Demain quoi ? demandai-je.

— Demain ! Demain ! Demain ! cria-t-elle encore, et elle disparut en montant dans les nuages.

Son cri résonna longtemps dans les vallons : Demain ! Demain !

Le lendemain, on enterrait le directeur de la banque, le jeune guichetier de vingt-six ans et la vieille Mme Tonneau, au grand cimetière, après une émouvante cérémonie à la cathédrale. On vit des enfants s'envoler à la sortie de l'église, des femmes en larmes prendre leur envol sitôt le cercueil descendu dans le trou. L'émotion et la rage étaient si fortes, le ras-le-bol si général, que la « révolution des ailes », comme on la nommerait plus tard, avait bel et bien commencé, avant même la fin de la cérémonie funèbre. Un immense vol d'oies sauvages vint assombrir le ciel.

— Venez avec nous ! Venez avec nous ! Venez avec nous ! criaient les milliers d'oies.

Les gens ivres de liberté sautaient sur place et couraient dans les rues.

Jérémie et Cloé rentrèrent à la maison tout recouverts de jeunes plumes et de duvet. Juliette agitait en marchant ses grandes ailes blanches. On aurait dit un ange enfui d'entre les tombes.

— *Ang ang gang ! Ang ang ak !* m'emportai-je, tournant sur moi-même comme une toupie, en secouant mon long cou et en battant des ailes, quand un rouge-gorge vint se poser sur mon gros bec.

Il portait sur sa petite tête un chapeau noir à sa taille de passereau, et, au bout de ses pattes fines comme des brins de paille, une paire de minuscules bottes ornées de clochettes dorées. Avec mes lunettes neuves, je le voyais gros comme

un merle. Le rouge profond de son plastron brillait telle une laque précieuse. C'était lui.

— *Cui cui ! Cui cui !* pépia-t-il. Demain ! Demain ! Demain !

— Demain quoi ? redemandai-je au minuscule piaf, comme je l'avais demandé à la vieille oie.

— Demain ! Demain ! Demain ! répéta-t-il, avant de s'envoler par-dessus le toit.

— Cette nuit nous rêvons avec vous, maître Glubistramoulskitaborskayakouts ?

Sa réponse m'arriva de la cheminée, sur laquelle il s'était posé.

— Cette nuit, grand rassemblement des armées, monsieur Zoiseaux ! *Cui cui ! À demain ! Demain ! Demain ! Cui cui ! Cui cui ! Cui cui ! Demain !*

Les pigeons du pigeonnier filèrent à sa suite et ne revinrent jamais.

La nuit fut calme et douce pour Juliette, Jérémie, Cloé et moi, blottis les uns contre les autres, sur notre nid de feuilles sèches et de branches, dans le parfum de la mousse tiédie et des écorces. Plumes contre plumes, partageant la chaleur de notre duvet. Nous avons volé cette nuit-là tous les quatre, dessinant dans le ciel étoilé un V pas tout à fait parfait, que Mlle d'Anjou vint compléter au petit matin, dans un vacarme étourdissant, qui nous fit nous réveiller tous en sursaut dans le nid. Des millions d'oies avaient envahi le ciel dans le petit jour naissant. Le vent de leurs ailes faisait plier les arbres, cliqueter les tuiles du toit. Les cris pénétraient au plus profond des âmes et les tiraient vers le ciel. Je sortis dans le jardin suivi de Juliette, elle-même suivie de Cloé puis de Jérémie. Jérémie monta sur le dos de Juliette et Cloé sur mon dos. Et c'est dans cet attelage que nous prîmes notre envol ! Nous nous sommes élevés vers cette banquise de plumes qui recouvrait la terre. Des oies s'écartèrent et nous firent une place dans une ligne. Nous volions, Juliette et moi et nos gamins perchés, au beau milieu d'un furieux océan d'oiseaux ! D'une masse si étendue et si compacte qu'ils en empêchaient les premiers rayons du soleil de toucher les villages et les champs. Ce que nous vîmes bientôt finit de nous exploser le cœur. De chaque maison, chaque village, depuis chaque fenêtre de chaque tour de banlieue, s'échappaient des oiseaux, de toutes formes, de toutes races et de toutes couleurs, qui venaient

rejoindre et grossir ce vol terrible qui n'en finissait pas de s'étendre, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, prenant tout le ciel immense, jusqu'à l'horizon ! Le soleil ajoutait ses feux pourpres aux feux de ces milliards d'ailes colorées. Les colombes, corbeaux, piverts, geais, canards, outardes, bernaches, cigognes, étourneaux, grues, palombes, sternes, sarcelles, quittaient les voitures abandonnées au milieu des routes et autoroutes. Les gens fuyaient les villes par les cieus. Les bouches du métro parisien recrachaient les étourneaux sansonnets par énormes paquets. Des armées de bernaches nonnettes s'élevaient des jardins du Vatican. Les colonies d'hirondelles décampaient des tristes immeubles de bureaux. Partout, les prisons se vidèrent de milliers d'oiseaux, évadés de ces cages énormes et monstrueuses. Partout, les gens s'envolaient ! Lâchaient le sol et ses misères. Depuis les lycées, les casernes, les fenêtres des trains, les cours des hôpitaux, ce n'étaient qu'envols précipités et cris joyeux. Je me rapprochai de Juliette. Nos ailes se touchaient. Les deux gamins cacardaient de bonheur, perchés sur notre dos.

Maître Glubistramoulskitaborskayakouts volait sur l'oie de tête. Roi du pays de Tout qui est partout.

— En avant ! criait-il en agitant son chapeau dans le vent, en direction du nord.

Maître Glubistramoulskitaborskayakouts avait changé notre vie. Réécrit notre histoire. *Le Fabuleux Départ en Laponie de la famille Zoiseaux.*

— En avant ! En avant ! En avant ! cria Jérémie.

— En avant ! En avant ! En avant ! lui répondit Cloé, dans le soleil levant.

*

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS JULLIARD

- Chut !*, roman, 1998 (Prix populiste ; prix Alexandre-Vialatte ; prix Bacchus).
L'Eau des fleurs, roman, 1999.
Brèves de comptoir, théâtre, 1999 (Grand Prix de l'humour noir).
Les Nouvelles Brèves de comptoir, théâtre, 1999 (Grand Prix de l'Académie française du jeune théâtre, 2000 ; Grand Prix de l'humour noir).
Apnée, roman, 2005.
Alice dans les livres, roman, 2006.
Sex Toy, roman, 2012.
L'arbre qui donna le bois dont on fit Pinocchio, roman, collection « Papillon », 2016.
Interview d'une vache et scandale au palais, roman, collection « Papillon », 2016.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- Merci Bernard*, en collaboration, Balland, 1984.
Autopsie d'un nain, roman, Ramsay, 1987.
Tue-tête, roman, Bernard Barrault, 1989.
Palace, en collaboration, Actes Sud, 1989.
La Carte des vins, roman, Michel Lafon, 1991.
Vous me croirez si vous voulez, Flammarion, 1993.
Les Coccinelles de l'Etna, roman, Gallimard, 1994.
Brèves de comptoir, Michel Lafon, 1987-1988-1989- 1990-1991-1992-1993-1994-1995-1996-1997-1998.
10 000 brèves de comptoir, Michel Lafon, tome 1, 1993 ; tome 2, 1995.
Chiens de comptoir, avec Blandine Jeanroy, Michel Lafon, 1996.
10 000 brèves de comptoir, tome 3, Robert Laffont, 1999.
Brèves de comptoir 2000, Robert Laffont, 2000.
Brèves de comptoir, texte intégral, collection « Bouquins », tomes 1 et 2, Robert Laffont, 2002.
Brèves de comptoir – L'anniversaire !, Robert Laffont, 2007.
Les Nouvelles Brèves de comptoir, tome 1, Robert Laffont, 2008.
Les Nouvelles Brèves de comptoir, tome 2, Robert Laffont, 2009.
Brèves de comptoir, théâtre, « Une journée, une année, une semaine », Actes Sud papiers, 2010.

Brèves de comptoir, texte intégral, collection « Bouquins », tome 3, Robert Laffont, 2012.

Le Grand Café des brèves de comptoir, Robert Laffont, 2013.

Haïkus de mes comptoirs, Le Castor astral, 2014.

Le Petit Troquet des brèves de comptoir, Robert Laffont, 2015.

AU THÉÂTRE

Les Brèves de comptoir, « Une journée », ont été créées le 23 août 1994 au théâtre Tristan-Bernard, direction Eddy Saiovici, mise en scène de Jean-Michel Ribes.

Les Nouvelles Brèves de comptoir, « Une année », ont été créées le 15 septembre 1999 au théâtre Fontaine, direction Dominique Deschamps, mise en scène de Jean-Michel Ribes.

Les Nouvelles Brèves de comptoir, « Une semaine », ont été créées le 9 mars 2010 au théâtre du Rond-Point, mise en scène de Jean-Michel Ribes.

Les Cantates de bistrot, d'après *Les Brèves de comptoir*, ont été créées en 2004 à la Péniche Opéra, opéra-comique, musique de Vincent Bouchot, direction et mise en scène de Mireille Larroche.

Rita, elle est pas belle la vie ?, d'après *Les Brèves de comptoir*, a été créé le 10 janvier 2012 à la Péniche Opéra, opéra-comique, musique de Gaetano Donizetti et Vincent Bouchot, direction et mise en scène de Mireille Larroche.

Souhaitez-vous avoir un
accès illimité aux livres
gratuits en ligne ?
Désirez-vous les télécharger
et les ajouter à **votre**
bibliothèque ?

FrenchPDF.com

À votre service!